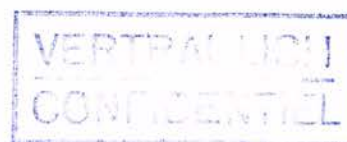


022

DEPARTEMENT FEDERAL
DES AFFAIRES ETRANGERES



P R O C E S - V E R B A L

DE LA

CONFERENCE DES AMBASSADEURS 1982

24 AU 27 AOUT 1982

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
Ouverture de la Conférence - Discussion	1
Groupe de travail A): Europe de l'Ouest	21
Groupe de travail B): Pays en développement	35
Groupe de travail C): Pays à commerce d'Etat	64
Questions relatives à la DDA	92
Intérêts étrangers	104
Désarmement, négociations est-ouest	119
Dialogue avec la SSR	130

ANNEXES

- 1 DIE WIRTSCHAFTSLAGE IN DER WELT UND IN UNSEREM LAND
von Herrn Bundespräsident F. Honegger
- 2 DIE SCHWEIZ IM KAMPF UM DIE ERHALTUNG EINER OFFENEN
WELTWIRTSCHAFTSORDNUNG
von Herrn Staatssekretär P.R. Jolles
- 3 Referat von Herrn Botschafter K. Jacobi
- 4 SEMINAIRE SUR "LES PERSPECTIVES DE DEVELOPPEMENT DES
RELATIONS ENTRE PAYS DE LA COMMUNAUTE EUROPEENNE ET
DE L'AELE"
de M. l'Ambassadeur C. Sommaruga
- 5 PROBLEMES DE DEUXIEME GENERATION DANS LE CADRE DES RE-
LATIONS DE LA SUISSE AVEC LES COMMUNAUTES EUROPEENNES
de M. le Ministre P.-L. Girard
- 6 "DEUXIEME GENERATION"
von Herrn Botschafter A. Wacker
- 7a Handelsverkehr mit Osteuropa (Statistik)
- 7b Daten zu den Wirtschafts- und Finanzbeziehungen der
Schweiz zu den Staatshandelsländern
- 8a Exposé de M. l'Ambassadeur M. Heimo
- 8b Referat von Herrn R. Wilhelm,
stellvertretender Direktor, DEH
- 8c Exposé de M. H. Cart, Chef de la Section Afrique
orientale de la DDA
- 9 DIE WAHRNEHMUNG FREMDER INTERESSEN
von Herrn Botschafter E. Diez
- 10a Exposé de M. l'Ambassadeur J.-P. Ritter
- 10b Referat von Herrn H. von Arx
- 10c Referat von Herrn Botschafter J. Iselin
- 10d Exposé de M. l'Ambassadeur E. Brunner
- 10e Dokumentation zum Thema "Abrüstung"

LISTE DE DISTRIBUTION DU PROCES-VERBAL
DE LA CONFERENCE DES AMBASSADEURS

<u>No</u>	<u>Centrale DFAE</u>
1	M. le Conseiller fédéral Pierre Aubert, Chef du DFAE
2	M. le Secrétaire d'Etat Raymond Probst
3	M. l'Ambassadeur Alfred Glesti, Secrétaire général
4	M. l'Ambassadeur Emanuel Diez, Direction du droit international public
5	M. l'Ambassadeur Edouard Brunner, Direction des organisations internationales
6	M. l'Ambassadeur Fritz Stähelin, Direction de la coopération au développement et de l'aide humanitaire
7	M. l'Ambassadeur Hansjakob Kaufmann, Chef du protocole
8	M. l'Ambassadeur Franz Muheim, Division politique I
9	M. l'Ambassadeur Arnold Hugentobler, Division politique II
10	M. l'Ambassadeur Jean-Pierre Ritter, Secrétariat politique
11	M. l'Ambassadeur François Pictet, Mission permanente de la Suisse près les organisations internationales, Genève
12	M. l'Ambassadeur Franz Blankart, Délégation suisse près l'Association Européenne de Libre-Echange et le GATT, Genève
13	M. l'Ambassadeur Jean Monnier, Direction du droit international public
14	M. Rudolf Stettler, Direction du droit international public
15	M. Hans Baumgartner, Division administrative
16	M. Jean-Jacques Indermühle, Division du personnel
17	M. Eduard Blaser, Délégué du Conseil fédéral aux missions de secours en cas de catastrophe à l'étranger
18	M. Rolf Wilhelm, Direction de la coopération au développement et de l'aide humanitaire
19	M. le Ministre Jean Zwahlen, Service économique et financier
20	M. le Ministre Pierre-Louis Girard, Bureau de l'intégration DFAE/DFEP
21	M. le Ministre Othmar Uhl, Direction des organisations internationales
22	M. le Ministre Mathias Krafft, Direction du droit international public
23	M. le Ministre Max Leippert, Service des Suisses de l'étranger
24	M. Michel Pache, Service Information et Presse

II

- 25 M. Philippe Jaccard, Secrétaire du Chef du Département
26 Mme Anne Bauty, Secrétariat du Secrétaire d'Etat
27 M. Blaise Schenk, Division politique I
28 M. Paul Ramseyer, Division politique II
29 M. Bernard de Riedmatten, Direction des organisations
internationales
30 M. Willy Wyttenbach, Section de la protection consulaire
31 M. Johann Ghisler, Service des Intérêts étrangers
32 M. Robert Mayor, Section des Nations Unies et des orga-
nisations internationales
33 M. Rudolf Weiersmüller, Section des affaires culturelles
et de l'UNESCO
34 M. Heinrich Reimann, Section du droit international public
35 M. Bernard Dubois, Section des frontières et du droit
de voisinage
36 M. Peter Hollenweger, Section des communications
37 M. Charles Rubin, Section des traités internationaux
38 Mme Sylvia Pauli, Section des Accords d'indemnisation
39 M. Herbert von Arx, Questions politiques spéciales
40 M. Gérard Fonjallaz, Section du personnel
41 M. Pierre Friederich, Section du recrutement et de la
formation du personnel
42 M. Ernst Sunier, Inspectorat administratif et affaires
consulaires
43 M. Daniel Savoye, Section de la comptabilité
44 M. Karl Hunziker, Section des immeubles
45 M. Alfred Killias, Section des rémunérations
46/47 M. Roland Kaufmann, Service des archives
48 M. Pierre Leuzinger, Information de la DDA
49 M. Kurt Vögele, Section Asie et Europe de la DDA
50 M. Jean-François Giovannini, Division de la politique et
de la planification de la Coopération au développement
51 M. Anton Greber, Section des affaires multilatérales de
la DDA
52 M. Henri-Philippe Cart, Section Afrique orientale
53 M. Andri Bisaz, Section Afrique occidentale
54 M. Roger Pasquier, Section Amérique latine
55 M. Rudolf Högger, Division des affaires générales de
la DDA
56/57/
58 Service de la documentation politique

III

DMF

- 59 M. le Conseiller fédéral Georges-André Chevallaz,
Chef du DMF

DFEP

- 60 M. le Conseiller fédéral Kurt Furgler, Chef du DFEP

Office fédéral des affaires économiques extérieures

- 61 M. le Secrétaire d'Etat Paul Jolles
62 M. l'Ambassadeur Klaus Jacobi, Délégué aux accords
commerciaux
63 M. l'Ambassadeur Benedikt von Tscharner, Délégué aux
accords commerciaux
64 M. l'Ambassadeur Cornelio Sommaruga, Délégué aux accords
commerciaux
65 M. l'Ambassadeur Eric Roethlisberger, Délégué aux accords
commerciaux
66 M. Hans Sieber, Vice-Directeur de l'OFAEE
67 M. Silvio Arioli, Vice-Directeur de l'OFAEE
68 M. l'Ambassadeur Philippe Lévy, Service des questions des
investissements internationaux/promotion des exportations

Ambassadeurs de Suisse

- 69 M. l'Ambassadeur Jean Cuendet, Le Caire
70 Franz Birrer, Addis Abeba
71 Erik Lang, Alger
72 Jean-Pierre Keusch, Buenos Aires
73 Henri Rossi, Canberra
74 Jacques Rüedi, Bruxelles
75 Carlo Jagmetti, Bruxelles (Mission)
76 M. le Ministre Jean-Pierre Zehnder, Bruxelles (Mission)
77 M. l'Ambassadeur William Roch, Brasilia
78 André Coigny, Sofia
79 Yves Moret, Santiago

IV

- 80 M. l'Ambassadeur Hans Müller, Beijing
81 Gustave Dubois, Copenhague
82 Charles Müller, Bonn
83 M. le Ministre Roger Bär, Bonn
84 M. l'Ambassadeur Peter Dietschi, Berlin DDR
85 Jean-Olivier Quinche, Abidjan
86 François de Ziegler, Paris
87 M. le Ministre Guy Ducrey, Paris
88 M. l'Ambassadeur Charles Hummel, Paris (Délégation UNESCO)
89 Albert Grübel, Paris (Délégation OCDE)
90 Thomas Raeber, Strasbourg
91 Michael von Schenk, Accra
92 Etienne Vallotton, Athènes
93 Claude Caillat, Londres
94 M. le Ministre Claudio Caratsch, Londres
95 M. l'Ambassadeur Max Dahinden, Guatemala
96 Peter Erni, La Nouvelle Delhi
97 Jean Bourgeois, Jakarta
98 Marcel Disler, Bagdad
99 Paul Stauffer, Téhéran
100 Hans Miesch, Dublin
101 Ernest Bauermeister, Tel-Aviv
102 Gaspard Bodmer, Rome
103 M. le Ministre Friedrich Moser, Rome
104 M. l'Ambassadeur André Vallon, Amman
105 Alfred Hohl, Belgrade
106 René Serex, Yaoundé
107 Olivier Exchaquet, Ottawa
108 Paul Jaccaud, Nairobi
109 Charles Steinhäuslin, Bogota
110 Bernard Freymond, Séoul
111 Armin Kamer, La Havane
112 Etienne Bourgnon, Luxembourg
113 Ernst Thurnheer, Kuala Lumpur
114 Max Casanova, Rabat
115 Roland Wermuth, Mexico

- 116 M. l'Ambassadeur Paul Gottret, La Haye
- 117 Alfred Rüegg, Lagos
- 118 Pierre Nussbaumer, Oslo
- 119 Jürg Iselin, Vienne
- 120 M. le Ministre Sven Meili, Vienne
- 121 M. l'Ambassadeur Paul Wipfli, Islamabad
- 122 Luciano Mordasini, Lima
- 123 Richard Gaechter, Manille
- 124 Roger-Etienne Campiche, Varsovie
- 125 Jimmy Martin, Lisbonne
- 126 Francis Pianca, Bucarest
- 127 André Maillard, Djeddah
- 128 Fritz Bohnert, Stockholm
- 129 Yves Berthoud, Dakar
- 130 Pierre Cuénoud, Madrid
- 131 Charles Bruggmann, Pretoria
- 132 Maurice Jeanrenaud, Damas
- 133 Harald Borner, Dar es Salaam
- 134 Walter Rieser, Bangkok
- 135 Bernard Torrione, Prague
- 136 Heinz Langenbacher, Tunis
- 137 Dieter Chenaux-Repond, Ankara
- 138 Robert Beaujon, Budapest
- 139 Karl Fritschi, Moscou
- 140 Mme le Ministre Marianne von Grünigen, Moscou
- 141 M. l'Ambassadeur Dino Sciolli, Caracas
- 142 Anton Hegner, Washington
- 143 M. le Ministre Pierre-Yves Simonin, Washington
- 144 Mme l'Ambassadeur Francesca Pometta, New York
- 145 M. le Ministre Jacques Faillettaz, New York
- 146 M. l'Ambassadeur Ernst Andres, New York (Consulat général)
- 147 Gérard Franel, Kinshasa

VI

Consuls généraux et Chargés d'affaires

- 148 M. Hansjörg Säuberli, Chargé d'affaires a.i., Luanda
- 149 M. le Consul général Werner Zellweger, Melbourne
- 150 Raymond Tellenbach, Sydney
- 151 M. Emanuel Dubs, Chargé d'affaires a.i., Dhaka
- 152 M. le Consul général Jean Holzer, Anvers
- 153 M. Edwin Trinkler, Chargé d'affaires a.i., La Paz
- 154 M. le Consul général Marcel Guélat, Rio de Janeiro
- 155 Bruno Stöckli, Sao Paulo
- 156 M. Jean Trachsel, Chargé d'affaires a.i., San José
- 157 M. le Consul général Hector Graber, Düsseldorf
- 158 Hans Aebischer, Francfort
- 159 Rolf Gerber, Hambourg
- 160 Otto Bornhauser, Munich
- 161 Ernst Bötschi, Stuttgart
- 162 Walter Wild, Berlin
- 163 M. Théodore Portier, Chargé d'affaires a.i., Quito
- 164 M. le Consul général Albert Roy, Bordeaux
- 165 Pierre Barbey, Lyon
- 166 René du Plessis, Marseille
- 167 Charles Glauser, Manchester
- 168 Richard Wolf, Hong Kong
- 169 M. Alphons Aeby, Chargé d'affaires en pied, Conakry
- 170 M. le Consul général Henri Ginier, Bombay
- 171 Herbert Moser, Florence
- 172 Celestino Ferretti, Gênes
- 173 Hannes Vogt, Milan
- 174 Hans Schärer, Osaka
- 175 Hermann Rieder, Zagreb
- 176 Theodor Dudli, Montréal
- 177 Peter Egger, Toronto
- 178 Pierre Vigny, Vancouver
- 179 M. Emile Bovay, Chargé d'affaires a.i., Koweït
- 180 M. Pierre Burdet, Chargé d'affaires a.i., Beyrouth

VII

- 181 M. Friedrich Vogel, Chargé d'affaires a.i., Monrovia
 182 M. Henning Rieder, Chargé d'affaires en pied, Tripoli
 183 M. Charles Abegglen, Chargé d'affaires a.i., Tananarive
 184 M. Georges Peyraud, Chargé d'affaires a.i., Maputo
 185 M. Yvan Etienne, Chargé d'affaires en pied, Wellington
 186 M. le Consul général Theodor Hunziker, Amsterdam
 187 Max Kissling, Rotterdam
 188 Henri Hirschi, Karachi
 189 M. Hans Freiburghaus, Chargé d'affaires a.i., Panama
 190 M. Louis Allenbach, Chargé d'affaires a.i., Asuncion
 191 M. Benoît Frochoux, Chargé d'affaires a.i., Kigali
 192 M. Otto Gritti, Chargé d'affaires en pied, Singapour
 193 M. le Consul général Fernand Vuffray, Barcelone
 194 M. Claude Ochsenbein, Chargé d'affaires en pied, Colombo
 195 M. August Dissler, Chargé d'affaires a.i., Khartoum
 196 M. le Consul général Fritz Adams, Johannesburg
 197 William Mamboury, Istanbul
 198 M. Max Ammann, Chargé d'affaires a.i., Montevideo
 199 M. Leo Renggli, Chargé d'affaires a.i., Abu Dhabi
 200 M. le Consul général Horace Jaques, Chicago
 201 Joseph Lustenberger, Los Angeles
 202 Hans Isaak, La Nouvelle Orléans
 203 Max Leu, San Francisco
 204 M. Hans Steinacher, Chargé d'affaires a.i., Hanoï
 205 M. André Simon, Chargé d'affaires a.i., Harare

Ouverture de la Conférence par le Chef du Département

Le propos d'introduction et l'exposé liminaire de M. le Conseiller fédéral Aubert ont déjà été envoyés le 15 septembre 1982.

Tour d'horizon de la situation économique suisse et mondiale
par le Président de la Confédération F. Honegger (voir annexe 1).

Discussion

M. l'Ambassadeur Franel:

Le Zaïre connaît des difficultés économiques de plus en plus grandes. Elles sont le résultat de la conjonction de plusieurs facteurs tels que la dégradation continue des termes de l'échange, de la chute des prix des produits exportés (notamment ceux du cuivre et du cobalt), du déficit budgétaire, de la hausse des taux d'intérêts et du fardeau de la dette (qui dans le cas du Zaïre atteint le 40 % du volume des exportations), de la réduction de l'aide fournie par les pays industrialisés, de l'exploitation insuffisante de la capacité des moyens de production et des menaces protectionnistes qui risquent de condamner les pays du continent africain et le Zaïre en particulier à une croissance très lente.

L'industrialisation qui a été l'objectif de prédilection des planificateurs pendant les années soixantes n'a pu démarrer que dans les pays qui n'ont pas sacrifié le domaine "agricole". Ce ne fut pas le cas du Zaïre. Le mythe de l'industrialisation doit être revu et les efforts à l'avenir devraient tenir compte des problèmes du secteur primaire.

M. l'Ambassadeur de Ziegler:

Quelque soit l'orientation des gouvernements, les problèmes économiques demeurent inchangés et l'arsenal des politiques à

adopter pour les résoudre n'est pas inépuisable. Leur éventail reste le même et a même tendance à se refermer. C'est le cas pour la France dont le gouvernement s'est engagé, depuis 1981, dans une expérience qui devrait normalement se prolonger pendant le septennat du Président Mitterrand.

Le gouvernement actuel n'a pas pleinement réussi à définir une stratégie claire et ferme face au double problème de la hausse des prix et de la croissance du chômage. Sa position "sentimentale" à l'égard du chômage l'a empêché de suivre l'exemple de l'ancien Premier Ministre Raymond Barre pour qui la lutte contre le chômage passe par la réduction de l'inflation.

La nouvelle politique économique de la France consista d'abord à augmenter généreusement le pouvoir d'achat, ce qui aurait dû, en relâchant la consommation des produits français, stimuler la production et réduire en conséquence le taux de chômage.

Cette politique a en fait profité avant tout aux importateurs de produits étrangers parce que plus compétitifs. Elle a engendré un déficit dramatique du commerce extérieur, entraînant à son tour la diminution des réserves de devises et la perte pour les entreprises françaises d'une partie non négligeable du marché intérieur. Ce fut notamment le cas du marché des automobiles, où le taux d'importation des voitures étrangères a fortement augmenté.

Face à cette rapide dégradation de la situation économique française, le gouvernement s'est engagé sur de nouvelles voies qui comportent également des dangers. Des signes convergents sembleraient indiquer que le gouvernement français pourrait être tenté d'entreprendre la reconquête du marché intérieur par le biais d'une opération communautaire, ce qui risquerait d'aboutir à un protectionnisme à dix. Le Ministre Delors a d'ailleurs parlé de la nécessité d'établir dans le cadre de la CEE des normes du genre de celles que l'on reproche justement aux Japonais.

Enfin, sur le plan interne, des mesures de blocage des prix sont supposées combattre l'inflation. Elles atteindront probablement leur objectif en ce sens que les indices enregistreront une baisse du taux d'inflation, mais ce sera, je le crains,

un succès de nature "cosmétique". De plus, ces mesures vont aliéner d'avantage les capacités de reprises des entreprises: le dernier semestre, les faillites ont déjà dépassé de 23 % celles de 1981 et vont encore augmenter.

A l'intérieur du gouvernement, des personnalités légèrement en retrait comme M. Michel Rocard, Ministre du plan, confiait en privé, sans vouloir mettre en cause la politique du gouvernement actuel, que Léon Blum, durant la IIIe République, avait pris des mesures notamment d'ordre social à contre-courant et qu'il n'avait eu aucune chance face à une crise mondiale. En fait, M. Rocard évoquait, à travers cette référence historique, la situation économique face à laquelle se trouve aujourd'hui François Mitterrand.

M. l'Ambassadeur Caillat:

L'Angleterre reste persuadée que le "redémarrage" de son économie dépend de la situation économique de ses partenaires commerciaux dans le monde et en particulier de celle de la Communauté Economique Européenne. Aussi, ce qui se passe actuellement en France préoccupe sérieusement les autorités de mon pays de résidence. Toutefois, l'attitude du Royaume-Uni à l'égard de l'Europe communautaire reste ambiguë. On trouve dans ce pays toutes les nuances d'opinion en allant de la droite à la gauche. Lord Carrington, l'ancien ministre britannique des affaires étrangères, avait des convictions très fermes sur la solidarité européenne, laquelle était à ses yeux une garantie de libéralisme. A l'opposé, Tony Benn, représentant l'aile gauche du parti travailliste, ne voit le salut du pays que dans un protectionnisme intransigeant et une économie de siège. A l'intérieur, le gouvernement "pro européen" de Mme Thatcher connaît certaines difficultés: la politique économique de Mme Thatcher, d'ailleurs assez proche des idées suisses, y joue certainement un rôle, non pas tant par son contenu mais plutôt à cause de son caractère particulièrement dure et intransigeant. Le chômage croissant de ce pays, hérité d'ailleurs

de la politique économique de précédents gouvernements, sensibilise particulièrement l'opinion qui admet mal les déclarations parfois inutilement intransigeantes du chancelier de l'échiquier. Cet avocat remarquable ne fait pas preuve, en effet, de beaucoup de diplomatie en exposant ses idées. La popularité du gouvernement actuel s'en ressent.

M. l'Ambassadeur Maillard:

Les pays pétroliers ne font plus actuellement la une de l'actualité. J'aimerais poser deux questions d'ordre général qui amèneront le Président de la Confédération à nous parler de la politique de la Suisse en la matière.

La première question concerne le lien qui existe entre la crise économique mondiale et les relations est-ouest. La crise économique frappe également les pays de l'est, la Pologne, la Roumanie et même l'URSS qui, pour combler son déficit en devises, vend de l'or et du gaz. L'administration américaine semble vouloir utiliser les faiblesses de l'URSS pour renforcer sa position dans la compétition est-ouest. Dans un article du New Herald Tribune d'aujourd'hui Richard Nixon précise que les Etats-Unis doivent utiliser leur puissance économique pour remporter une victoire sur l'URSS.

Les partenaires européens des Etats-Unis, en particulier la République fédérale d'Allemagne, ont une position bien différente. Ils s'inquiètent plutôt des conséquences de la crise économique en Europe sur le tissu social et politique, lequel avait particulièrement souffert dans les années trente. Il existe donc un certain conflit d'opinion entre les deux bords de l'Atlantique en ce qui concerne les relations commerciales est-ouest. Dans ce contexte, il est évident que la Suisse aura à prendre position lorsque l'embargo américain frappera indirectement les entreprises suisses. Le Conseil fédéral a-t-il songé à ce problème? La deuxième question concerne le phénomène de la désindustrialisation en Suisse où les coûts de production continuent à s'élever. En conséquence, la part de

l'industrie dans le produit national continue à diminuer et ce au profit de celle des services. Cette situation est préoccupante pour l'avenir. Le Conseil fédéral songe-t-il à appliquer des politiques propres à parer aux dangers de cette désindustrialisation?

Botschafter Müller:

Die Wirtschaftslage in der BRD bietet gegenwärtig einen ziemlich zwiespältigen Eindruck. Es gibt zwar einige positive Elemente; einerseits ist die BRD eines der Länder, die die höchste Priorität der Inflationsbekämpfung einräumen, und zwar mit einigem Erfolg, wenigstens im internationalen Vergleich; die Rate beträgt gegenwärtig 5,8 % und ist weiter sinkend. Auch das Leistungsbilanzdefizit konnte eliminiert werden, und das Zinsniveau ist etwas gesunken.

Allgemein gesagt, kann man annehmen, dass die Leistungskraft und die Konkurrenzfähigkeit der deutschen Wirtschaft gesamthaft gesehen ungebrochen sind; andererseits ist die Arbeitslosenrate ungeheuer hoch für Deutschland, nämlich 7,2 %. Es ist gegenwärtig ein sogenannter Pleitenrekord im Gange, und man rechnet mit etwa 1'300 Konkursen in diesem Jahr, wobei nur die spektakulärsten wie AEG eventuell durch gemeinsame Massnahmen der Regierung und der Banken abgewendet werden können. Wie in der Schweiz nimmt auch in der BRD der Auftragsbestand aus dem Ausland gegenwärtig wieder ab. Die Stimmung in der Wirtschaft ist sehr schlecht; der tief-sitzende Pessimismus der Unternehmer, von dem der Bundespräsident gesprochen hat, ist auch in der BRD festzustellen. Dabei spielen natürlich auch politische Faktoren eine Rolle: Man weiss nicht, ob die Koalitionsregierung andauert und wie die Aenderung aussehen wird. In der Wirtschaft traut man jedenfalls der Regierung keine konsistente mittelfristige Wirtschaftspolitik mehr zu und glaubt auch nicht richtig an den Erfolg der Bemühungen um die Eliminierung des Budgetdefizites. All dies bewirkt einen ausgesprochenen Investitionsstau, in dem auch die Investitionshilfen der Regierung wenig oder nur vorübergehend helfen; ein Ende ist nicht

abzusehen, wenn nicht eine innenpolitische Aenderung eintritt. All dies führt zum Schluss, dass man aus der BRD keine Impulse für die Weltwirtschaft erwarten darf - wenigstens kurzfristig nicht -, und ich glaube, dass dies besonders für die Schweiz von Bedeutung ist, da ja rund 18 % unserer Ausfuhren in die BRD gehen. Die Konkurrenzlage der schweizerischen gegenüber der deutschen Industrie hat sich allerdings wegen des leicht gestiegenen DM-Kurses leicht verbessert.

Botschafter Erni:

Als einen der wichtigen Treibriemen bei der Ankurbelung der Weltwirtschaft hat Herr Bundespräsident Honegger die Schwellenländer genannt. Indien hat in den letzten zwölf Monaten eine sehr interessante Entwicklung durchgemacht, eine Art Passage von der Sozialwirtschaft zur vermehrten privaten Initiative. Hier hat sich herausgestellt, dass der Kapitalbedarf enorm steigt. Nun wurde gesagt, dass die Schweiz solidarisch in den internationalen Gremien ihren Beitrag an die Ankurbelung der Weltwirtschaft leisten wird. Wie sieht der Bundesrat die Entwicklung der internationalen und nationalen Gremien, öffentlichen und privaten, in der Mithilfe zu Investitionen in diesen Schwellenländern, wie z.B. Indien, die diesen enormen Kapitalbedarf haben?

Botschafter Hegner:

Herr Bundespräsident Honegger hat der amerikanischen Wirtschaft eine relativ gute Note erteilt. Es gibt sicherlich Elemente, die das rechtfertigen, so z.B. die Senkung der Inflationsrate von 15 % auf ca. 8 %; die Senkung des Zinsniveaus auf 14 %, auf das die Börse dieser Tage sehr stark reagiert hat. Andererseits ist die Arbeitslosigkeit auf rund 10 % gestiegen und es ist hier keine stagnierende Tendenz festzustellen. Gegenwärtig ist die grösste Pleitewelle seit den dreissiger Jahren im Gange. Sicher handelt es sich weitgehend um Strukturbereinigungen, die zum Teil auch überfällig waren und nicht dramatisiert zu werden bräuchten, sofern die wichtigen Wirtschaftszweige in einem

besseren Zustand wären als sie es heute sind. Die Stahlindustrie hat sich in den letzten 24 Monaten in ihren Hauptbetrieben weitgehend regeneriert, ohne jedoch mit Bezug auf ihre Preise konkurrenzfähig zu werden. Die Automobilindustrie steht noch weitgehend vor der Strukturbereinigung. Die ganzen Zulieferungsbetriebe leiden natürlich unter dem desolaten Zustand der Stahlindustrie, der Automobilindustrie und der Bauindustrie, wobei sich weiterhin sehr reale Zinssätze von 6 - 7 % natürlich belastend auswirken.

Im letzten Jahr hat sich in Amerika einiges geändert. Sie erinnern sich an die Diadochenkämpfe der Volkswirtschaftler zu Beginn der Reagan-Administration. Damals wurden Anhänger der "supply-side" Theorie an die Spitze der Wirtschaft gestellt. Reagan bekannte sich zu dieser neuen, bisher nirgends erprobten Wirtschaftstheorie und erhoffte sich von den Steuersenkungen und den dadurch freiwerdenden Mitteln eine erhöhte Investitionsbereitschaft. Diese ist bekanntlich ausgeblieben, seit etwa vier Monaten verschwindet ein "supply-sider" nach dem Andern aus der Verwaltung; das Wirtschaftsteam des letzten Jahres besteht nur noch in Bruchteilen. An ihre Stelle sind nun neue, pragmatischere Leute getreten, namentlich auch der neue Außenminister Shultz, ein in der Regierungstätigkeit erfahrener Volkswirtschaftler.

Die Monetaristen sind heute sowohl in der Regierung als auch in der Zentralbank stark vertreten, sie stehen jedoch unter starkem Druck besonders einzelner politischer Freunde des Präsidenten, da man stets tendiert, gegen den Zentralbankpräsidenten zu schießen, wenn der Erfolg eines Wirtschaftsprogrammes ausbleibt. Paul Volker widersteht dem Druck und wird die Geldmengenpolitik vielleicht mit etwas grösserer Flexibilität weiterführen.

Nachdem der Präsident das letzte Jahr den Kongress überzeugen konnte, über drei Jahre eine Steuerreduktion von 10 %, 15 % und 15 % einzuführen, wurde ihm vom Senat nun eine Vorlage aufgedrängt, die in den nächsten drei Jahren zusätzliche Einnahmen

in der Höhe von 98 Mrd \$ einbringen sollten. Diesen 98 Mrd Mehreinnahmen steht ein Verlust von mindestens 285 Mrd gegenüber, verursacht durch die letztjährige Steuervorlage. So muss auch in den kommenden Jahren mit Haushaltsdefiziten von 120 - 150 Mrd pro Jahr gerechnet werden. Der Staat wird somit weiterhin einen übermässigen Anteil freistehender Mittel beanspruchen, und die Zinssätze dürften nicht so rapide fallen, wie man dies erwarten möchte.

Mein Bild ist nicht so positiv, aber ich glaube, dass die amerikanische Wirtschaft heute aus der Rezession im technischen Sinn heraus ist, sich die Situation langsam bessert und im kommenden Jahr ein kleiner Konjunkturaufschwung zu erwarten ist. Die Grundprobleme der amerikanischen Wirtschaft sind aber noch nicht geregelt.

Botschafter Wermuth:

Als ich vor einer Woche in der Schweiz ankam, war ich überrascht, wie erstaunt die Schweizer waren, als ich über die Verhandlungen in New York berichtete. Mexiko ist für die schweizerische Wirtschaftspresse offenbar über Nacht vom reichen Land zum armen Schlucker geworden. Mexiko ist in den letzten Jahren zum grössten Schuldner mit einer Last von über 80 Mrd Dollars geworden; davon entfallen etwa 20 Mrd auf den privaten Sektor. Nimmt man einen bescheidenen Zinssatz von 15 % an, so kommt man auf Schuldendienste, die die Erdöleinnahmen absorbieren werden. In Mexiko schiebt man die Schuld namentlich dem nördlichen Nachbarn zu. Man spricht vom Inflationsgefälle (30 % in Mexiko, 10 % in USA), von der Hochzinspolitik der Amerikaner und der internationalen Rezession. Von der eigenen Schuld, nämlich der Aufblähung der öffentlichen Ausgaben, der mangelnden monetären Disziplin und der Misswirtschaft und Korruption hört man wenig. Mexiko musste den Pesos dieses Jahr zum zweiten Mal abwerten. Die Inflation, die in den vergangenen Jahren etwa 30 % betrug, wird auf etwa 80 - 100 % steigen. All dies in einem Land, das in den letzten Jahren zum viertgrössten Erdölproduzenten geworden ist. Dies ist

bedenklich, namentlich wenn man in Betracht zieht, dass die Verschuldung Argentiniens, Brasiliens und Mexikos rund 200 Mrd Dollars beträgt und das politische Klima im Süden Mexikos sehr gespannt ist.

Die gegenwärtigen Verhandlungen in New York dienen noch nicht einer Umschuldung, sondern einer Erstreckung; Mexiko wird aber nicht umhinkommen, sich vom IMF gewisse Vorschriften gefallen lassen zu müssen.

M. l'Ambassadeur Cuendet:

J'aimerais revenir sur les deux mesures mentionnées par le Président de la Confédération, mesures susceptibles d'aider les entreprises suisses qui connaissent de plus en plus de difficultés dans leurs recherches de débouchés à l'étranger.

Il s'agit tout d'abord de la garantie des risques à l'exportation (GRE) dont les conditions d'octroi viennent d'être aggravées pour des raisons financières, et des crédits mixtes dont le parlement s'occupe en ce moment.

Comment serait-il possible de sensibiliser l'opinion publique suisse à la priorité que représente ce genre de mesures en faveur de notre industrie d'exportation par rapport à d'autres projets soutenus en ce moment par des groupes d'intérêts très puissants? Je pense notamment à la question des routes.

Botschafter Iselin:

Ich möchte nicht von der österreichischen Wirtschaftslage sprechen, die kürzlich vom Nationalbankpräsidenten Kohren sehr treffend als "absolut schlecht aber relativ gut" bezeichnet wurde, sondern eine Frage bezüglich der westlichen Kreditpolitik gegenüber Ostländern stellen. Die Gesamtverschuldung der Oststaaten betrug 1981 rund 80 Mrd Dollars, wovon auf Oesterreich 6,6 Mrd (8,2 %) entfielen. Dies ist im Verhältnis zum Handelsvolumen ein hoher Anteil. Die Exporte in die Ostländer betragen 1976 noch 15,2 % der Gesamtexporte und sind 1981 auf 11,4 % zurückgegangen. Bundeskanzler Kreisky hat in seiner letzten Pressekonferenz einen Finanzplan

für Polen vorgestellt, den er allerdings - wie üblich - nicht weiter detaillierte. Er sprach von einem Plan über 6 - 7 Jahre, der den Polen ermöglichen sollte, dem Westen die Modalitäten der Schuldentilgung darzulegen. Der Plan sollte vor allem durch die ECE in Genf ausgearbeitet werden. Vor meiner Abreise habe ich mich zu erkundigen versucht, doch seit jener Pressekonferenz im Juni herrscht Funkstille darüber in Wien. Weiss man in Bern Genaueres darüber?

Botschafter Fritschi:

Die Sowjetunion wurde im Referat von Herrn Bundespräsident Honegger nicht erwähnt; dies sicherlich auch, weil sie nach Autarkie strebt. Nur ca. 15 % des BSP betreffen ihren Aussenhandelsverkehr. Der Osthandel der westlichen Länder ist gesamtwirtschaftlich gesehen gering, und die Tendenz ist eher sinkend; Oesterreich ist hier eine Ausnahme. Die politische Bedeutung der Ost-Westbeziehungen scheint manchmal umgekehrt proportional zu den wirtschaftlichen. Wegen der schlechten Wirtschaftslage (z.B. 4. Missernte in der Folge) besteht auch weiterhin ein grosser Technologiebedarf. Die politischen Problemkreise Afghanistan und Polen drücken schwer. Sprach man bis heute von einer Regenschirmtheorie in Sachen Verschuldung, so muss die Sowjetunion nur zum Teil wirtschaftlich einspringen, weil Länder in Westeuropa interessiert sind, dass die relative Abhängigkeit der Oststaaten weitergeht.

Bundespräsident Honegger:

Ich danke für die interessanten Beiträge und gehe kurz wie folgt darauf ein:

zu Zaire: Zaire ist eines der Probleme, wie wir sie mit Afrika jetzt laufend haben. Diese afrikanischen Länder sind nicht mehr in der Lage, ihre Verpflichtungen einzuhalten; ich unterschreibe praktisch jeden Monat eine neue Konsolidierungsaktion für irgend ein Land. Das beschäftigt den Bundesrat, da die ERG, die ja bekanntlich auch kein Geld mehr hat, davon betroffen wird. Der

Bund wird das nächste Jahr mit etwa 100 Mio Franken Vorschuss aushelfen müssen. Ob das ausreicht, ist fraglich, denn bereits Mexiko allein könnte diesen Betrag kosten. Ich bin aber mit Botschafter Franel einverstanden: die afrikanischen Länder müssen von uns betreut werden, denn sie könnten einmal bessere Kunden werden.

zu Frankreich: Frankreich ist ein Sorgenkind; es ist für uns nicht denkbar, einer der grössten Abnehmer französischer Produkte zu sein und uns gleichzeitig von französischen Importbeschränkungen allzu stark bedrängen zu lassen. Wir machen praktisch jeden Tag neue Erfahrungen, mit welchem Findergeist die Franzosen versuchen, den Inlandmarkt zurückzuerobern und den Exporteuren Schwierigkeiten zu bereiten. Wir hoffen da auf Ihre Hilfe.

zu Grossbritannien: Frau Thatcher hat mir den gleichen Eindruck gemacht; ich hatte letzten Freitag Gelegenheit, mit Herrn Staatssekretär Jolles Frau Thatcher zu sehen. Eine intelligente Frau, die weiss, was sie will; etwas unnahbar und vor allem hart im Verhandeln. Sie ist zuversichtlich, dass dieser Kurs auch von den Wählern honoriert werde. Ein Vorzug der Wahlen komme nicht in Frage.

zu Saudiarabien: Zur Frage der Beziehungen Ost-West wird Herr Staatssekretär Jolles Stellung nehmen. Es besteht keine Desindustrialisierungstendenz in der Schweiz, obwohl der Tertiärsektor in den letzten Jahren deutlich zugenommen hat. Darüber sind wir nicht unglücklich, denn das hat uns die Rezessionsüberbrückung erleichtert. Immerhin brauchen wir nicht nur den Dienstleistungssektor, sondern auch eine Industrie. Vom Bund aus können wir allerdings ausser gewissen Finanzierungsbeihilfen nicht viel dazu beitragen. Die Initiative soll bei der Privatwirtschaft bleiben; wenn allerdings die Industrie und die Banken zur Ansicht gelangen, dass eine Bundesbürgschaft in gewissem Rahmen notwendig sei, dann wollen wir auf diese Art mithelfen.

zur Bundesrepublik Deutschland: Was uns Sorge bereitet, sind die grossen Pleiten; der Fall der AEG war natürlich auch für uns ein

Fanal und hat gewisse Rückwirkungen. Wir stellen den gleichen Pessimismus in der deutschen Wirtschaft fest wie Sie; man wird ihm wahrscheinlich nur beikommen, wenn politische Klarheit herrscht. Die Länderwahlen in Hessen werden diesbezüglich interessant sein. Ueber den DM-Kurs von 0.85 Franken sind wir froh; wenn er sich hält, haben wir zumindest in Währungsfragen mit der BRD keine Sorgen.

zu Indien: Die Investitionen in den Schwellenländern sind primär Sache der Wirtschaft. Wir gehören allerdings zu denjenigen Ländern, die recht viel in den Schwellen- und Entwicklungsländern investieren. Die Entwicklungshilfe ist ein weiteres Instrument, das wir trotz den Sparübungen unbehelligt lassen. Wir sehen ein, dass trotz Schwierigkeiten Entwicklungshilfe gewährt werden sollte.

zu USA: Hier in Europa hatte man immer den Eindruck, dass die Senkung der amerikanischen Zinssätze ein Fanal wäre für die Wiederankurbelung der Wirtschaft. Persönlich habe ich immer ein Fragezeichen hinter diese Theorie gesetzt, weil die Investitionen nicht allein vom Zinssatz abhängig sind, sondern meist eine Frage des Vertrauens in die Zukunft sind. In Europa hat man sich gerne hinter den hohen amerikanischen Zinsen versteckt, weil man die eigenen Probleme nicht gesehen hat oder nicht anpacken wollte. Gesamthaft bin ich aber froh, dass die Zinse heruntergekommen sind. Wenn die Börse so massiv reagiert, sollte man den Eindruck haben, dass die Amerikaner etwas vermehrt Vertrauen in die Wirtschaft haben. Man kauft doch Aktien, wenn man annimmt, dass die Dividenden bezahlt werden und die Kursentwicklung entsprechend sein wird.

zu Mexiko: Die 80 Mrd Dollars sind ein ganz beträchtliches Problem, und ich mache keinen Hehl aus den Sorgen der Nationalbank. Wenn die Schuldenregelung nicht gelingt, kann das ganz erhebliche Auswirkungen auf das internationale Bankensystem haben, auf die Tragfähigkeit des Euromarktes und auf die Bereitschaft der Banken, inskünftig lateinamerikanischen Ländern unter die Arme zu greifen. Die Lösung des Falles Mexiko wird wesentlich sein für zukünftige Entschuldungsaktionen.

zu Aegypten: Der Bundesrat ist der Meinung, dass die ERG aufrechterhalten werden sollte und die Bedingungen nicht verschlechtert werden sollten, obwohl wir in beträchtlichem Umfange Vorschüsse leisten müssen; wir sehen die Schwierigkeiten der Exportindustrie. Das gleiche gilt für die Mischkredite. Im neuen Rahmenkredit haben sie einen wesentlichen Platz eingenommen, und ich begrüsse diese Institution sehr, nicht nur weil die Privatindustrie dabei mitzieht und wir dadurch weniger Geld zur Verfügung stellen müssen, sondern weil sie auch dazu dient, dem Export zu helfen.

zu Oesterreich: Ich kenne diesen Kreiskyplan nicht, und ich glaube nicht, dass irgend etwas bei uns deponiert wurde. Gegenüber den Oststaaten sind wir sehr zurückhaltend; die Gesuche dieser Staaten werden bei uns etwas auf das Eis gelegt. Auch die Banken sind in der gegenwärtigen Situation nicht sehr willig. Viel wird allerdings von der Regelung des Polenproblems abhängen. Es folgen dann Rumänien, Jugoslawien und die DDR. Das Engagement der Schweizer Wirtschaft ist sehr bescheiden und unser Anteil am Export in die Oststaaten beträgt nur ca. 3 %.

zur Sowjetunion: Ich hoffe, dass eine der Aufgaben Russlands darin besteht, seinen Satelliten zu helfen. Ich erwähnte Russland nicht, da es aus aussenwirtschaftlicher Warte völlig uninteressant ist.

Staatssekretär Jolles: siehe Beilage 2.

Botschafter Jacobi: siehe Beilage 3.

Botschafter Blankart:

Wenn meine hellhörigen Genfer Kollegen, auch der Dritten Welt, die schweizerische Konjunkturlage mit Aufmerksamkeit verfolgen, so nicht primär, weil sie von ihr Impulse erwarteten, sondern als aussagekräftiges Symptom in ihrer eigenen weltwirtschaftlichen Lagebeurteilung. Die schwache Konsumnachfrage, die einseitig rückläufigen Investitionen, die sinkenden Exporte,

die 10'800 Arbeitslosen, die 6%ige Inflation und - in gewissem Sinne - der 10 - 20 % über dem Vorjahreskurs liegende Schweizer Franken verleiten manche unter ihnen zur Frage, ob das "wirtschaftspolitische Flaggschiff Schweiz" nun auch in Schwierigkeiten gerate, was zutreffendenfalls - auch und besonders handelspolitisch - nicht zu unterschätzende psychologische Folgen zeitigen könnte. Denn sofern wir davon absehen, uns in der Rolle des Exempels zu gefallen, werden wir nicht selten als erstrebenswertes, wenngleich unerreichbares Beispiel erkannt und anerkannt, weshalb schon ein leichter Rückschlag unserer liberalen Wirtschaftspolitik oder gar das Ergreifen von Schutzmassnahmen, etwa im Agrar- oder Uhrensektor, aus der Sicht unserer Partner dem "Verlust des Regulativs", dem Zerschlagen eines möglichen Kompasses, ja der Aufgabe des Prinzips einer vernunftbegründeten Hoffnung gleichkäme. Unsere Partner in der Rhonestadt reagieren somit sehr viel sensibler auf Aenderungen der schweizerischen Wirtschaftslage, als wir es in unserem längerfristigen Optimismus zu tun gewohnt sind. Dies mein Genfer "message" an die zuständigen Behörden in Bern.

Umgekehrt sei beigefügt, dass uns der durch Ausbildung, Arbeitsdisziplin, Forschung, Investitionskraft und Liberalität geschaffene Wohlstand eine gewisse Glaubwürdigkeit und Legitimität verliehen hat, in der EFTA, im GATT, in der UNCTAD, in der ECE und in den Rohstoffverhandlungen ordnungspolitisch sinnvolle Lösungen vorzutragen und zu vertreten. Allein, Legitimität ist noch keine Erfolgsgarantie. Wenn uns hierbei, etwa im Gegensatz zu Verhandlungen mit der Gemeinschaft, der volle Erfolg nur selten beschieden war, so deshalb, weil die Kumulation unterschiedlich begründeter Negativismen der Vermittlung und dem sinnvollen Weiterschreiten nur wenig Raum belässt. So ist unser im GATT eingebrachter Nord/Süd-Vorschlag, der bekanntlich eine negozierte Graduation mit anschliessender Absenkung des MFN-Regimes auf das Graduationsniveau vorsieht, im privaten Gespräch vielfach als richtig erkannt, offiziell bisher aber bekämpft oder dann totgeschwiegen worden, da der Sturz ins Irrationale,

den auch in Genf die Handelspolitik erfährt, Prestigepositionen und den kurzfristigen Komfort quotenmässiger Marktanteile geschaffen hat, die aufzugeben sich die Politiker wahltaktischer Erwägungen wegen nicht erlauben zu können wännen.

Dies dauert nun schon seit einigen Jahren an, und was wir befürchtet haben, ist eingetroffen, nämlich dass das Ergreifen befristet angemeldeter, aber in Wirklichkeit permanenter Schutzmassnahmen mangels Strukturanpassung zu Engpässen führen, die handelspolitisch keinerlei Spielraum mehr belassen. Ich nenne als Beispiel nicht unsern Weisswein in Flaschen, auch nicht das sattem bekannte, durch weltweite Ueberkapazität geschaffene Problem der Textilien, des Schiffbaus und des Stahls, sondern den Prägnanzfall der Kompensationsgeschäfte im West/Ost-Handel, die als Kombination der erzwungenen Selbstbeschränkung, des auf Firmen eingeeengten Bilateralismus, der Exportsubventionierung und des Dumpings der Ausbund dessen sind, was handelspolitisch verpönt sein sollte. Allein, der hohe Energiepreis und die rückläufigen westlichen Kredite haben die Oststaaten einerseits unproduktiv verschuldet und andererseits in einen derartigen Investitionsrückstand gebracht, dass sie nur noch verkaufen, was sie produzieren können, statt zu produzieren, was sie verkaufen können. Ein derartiges Strukturproblem lässt sich am Genfer Verhandlungstisch der ECE vielleicht mildern, mit handelspolitischen Mitteln jedoch keineswegs lösen.

Das Einzige und wohl Wichtigste, das wir tun können, ist im GATT das Schutzklauselproblem transparent und praktikabel zu regeln und in der UNCTAD zu vermeiden, dass diese Kompensationspraktiken auch ins Nord/Süd-Verhältnis umschlagen, dies durch das unbeirrte Festhalten an den Rohstoffabkommen und am Gemeinsamen Fonds, durch unsere allmähliche Beteiligung an einem System der Exporterlösstabilisierung und durch die Förderung der überfälligen, durch das Israel-Problem jedoch blockierte Süd/Süd-Zusammenarbeit (ECDC), deren Trade-creating-effect und Nachfragekonformität geeignet sind, zur Linderung der Drittweltverschuldung beizutragen.

In solch unsicherer Lage ergeht der Ruf an Gipfeltreffen, an die GATT-Ministerkonferenz, an die UNCTAD VI und die Globalverhandlungen, mit deren Veranlassung sich die zuständigen Beamten in

einen angeblichen Erfolgswang versetzen, sich auf einige erlösende Worte zu einigen, die sie ihren Hohenpriestern, den Handelsministern, alsdann in den Mund legen. Ob dieser Akt von fast sakramentaler Bedeutung und dieser das vertragliche Völkerrecht zersetzende Glaube an die normative Kraft gemeinsamer handelspolitischer Absichtserklärungen geeignet sind, der an Strukturproblemen erkrankten Weltwirtschaft wieder auf die Beine zu helfen, sei dahingestellt. Als Trost bleibt zumindest der Umstand, dass das gemeinsame Erkennen der Probleme eine notwendige, wiewohl nicht genügsame Voraussetzung ihrer Lösung ist.

Angesichts der zunehmenden bilateralen und kryptoprotektionistischen Tendenzen will mir scheinen, dass wir im Verhältnis zu unserem Welthandelsengagement der sorglichen Pflege unserer Integrationsbeziehungen weiterhin eine gleichwertige Priorität zumessen sollten, ohne uns jedoch von unsern Partnern verführen zu lassen, den Art. XXIV des GATT im Sinne eines regionalen Protektionismus zu missbrauchen. Ich kann mich zum Verhältnis zwischen der Schweiz und der EWG mangels Dossierkenntnis nicht äussern, darf jedoch beifügen, dass uns schon das gute Funktionieren der Stockholmer Konvention einen weitgehend zoll- und kontingentsfreien Exportmarkt eröffnet, der um 12 % grösser ist als unser zollbelasteter Marktzugang zu den Vereinigten Staaten, Bemerkung, die mir Herr Botschafter Hegner verzeihen möge. Nur wenn wir neben einer mehr und mehr blockierten und weltweit protektionistisch auftretenden Gemeinschaft eine spezifisch europäische, nämlich politisch und handelspolitisch liberale Karte auszuspielen vermögen, werden wir in Genf und später in New York in der Lage sein, am Verhandlungstisch zumindest Gehör zu finden.

Botschafter Hegner:

Mit John Denne könnte man sagen, dass "keine Volkswirtschaft eine Insel für sich bleiben kann". Im Kampf um die Aufrechterhaltung einer freien Weltwirtschaftsordnung muss man somit Alliierte finden, um Erfolg zu haben. Es entspricht somit nicht unserem Interesse, gegen Wirtschaftspartner wie die EG, USA oder Japan vorzugehen; wir müssen uns vielmehr fragen, mit Bezug auf welche Fragen

wir ein Interesse haben, mit jedem gemeinsam vorzugehen. Die Prinzipien der amerikanischen Marktwirtschaft liegen uns näher als die wirtschaftliche Ausrichtung der EG oder die Praktiken Japans. Im Kampf gegen den Protektionismus haben wir in der amerikanischen Verwaltung Verbündete, obwohl die protektionistische Welle im Kongress uns im Falle eines Scheiterns der GATT-Konferenz zu schaffen machen könnte. Bei der Verfälschung der Wettbewerbsbedingungen durch Subventionen decken sich schweizerische Ansichten mit den amerikanischen; wir haben somit ein Interesse an einem gemeinsamen Vorgehen. Bei den Wechselkursverfälschungen sind die Zusagen des US-Schatzamtes nach Versailles leider ohne Folgen geblieben. Mit Bezug auf internationale Zahlungsprobleme laufen wir Gefahr, dass Regelungsversuche, die volkswirtschaftlich vernünftig scheinen, durch Sonderbeziehungen einzelner Industriestaaten zu den Schuldern präjudiziert werden. So wird z.B. das Problem Mexiko für die USA durch die spezielle "Hinterhofsituation" beeinflusst. Die Amerikaner können sich keine Pleite Mexikos leisten, da sich dies auf die gesamte Situation in Zentralamerika auswirken könnte. Die Bundesrepublik Deutschland kann sich in Polen aus politischen Gründen und aus Rücksicht auf die Situation einzelner deutscher Banken keinen Bankrott leisten. Die Schaffung beschränkter wirtschaftlicher Abstimmungsorgane, insbesondere von Gruppen und Sekretariatsdiensten im Rahmen und zwischen den Gipfeltreffen, läuft unseren Interessen entgegen; wir müssen den Vereinigten Staaten, wie wir das schon bei früheren Verwaltungen taten, deshalb mit Nachdruck die bisher unausgeschöpften Aktionsmöglichkeiten der OECD vor Augen führen. Zudem ist zu prüfen, wo wir Studien beschränkter Gruppen, wie beispielsweise über Währungsinterventionen, durch eigene Arbeiten, möglicherweise sogar durch eine direkte Mitarbeit, ergänzen können.

M. l'Ambassadeur Lang:

L'amertume mal digérée de l'absence d'effet concret de l'"après-Cancun" a amené l'Algérie à renouveler la tentative de constituer un front du Tiers Monde devant permettre à ce dernier d'obtenir la part qu'il estime lui revenir des richesses mondiales. Si certaines thèses algériennes restent extrêmes, les difficultés économiques actuelles et la tension est-ouest ont amené ce pays à une certaine réflexion. Il cherche désormais, et ceci avec des encouragements précis du gouvernement Mitterrand, à renforcer la concertation sud-sud et à étudier des politiques devant permettre aux pays du Tiers Monde de prendre leur destinée en main.

Le dialogue sud-sud devrait favoriser, par le développement des échanges commerciaux, l'industrialisation du Tiers Monde, tandis que des positions communes à l'égard des pays du nord devraient permettre le développement d'accords-cadres à moyen terme. Dans ce contexte, des préférences seraient accordées non seulement aux partenaires industrialisés qui achèteraient dans le Tiers Monde et y apporteraient leur technologie, mais aussi à ceux dont le régime politique aurait une coloration progressiste et l'économie un caractère socialiste.

Il est désormais difficile de faire entendre sa voix en Algérie lorsque l'on représente un pays à économie libérale. Certes, quelques technocrates algériens nous écoutent, non pas tant parce qu'ils sont convaincus des vertus du libéralisme, mais bien plutôt parce qu'ils sont persuadés de la qualité de notre technologie et de notre service après-vente.

Nous sommes donc placés dans une position de plus en plus difficile et une tension croissante entache nos relations.

Botschafter Jagmetti:

Als ich die Ausführungen von Herrn Botschafter Jacobi über das GATT hörte, hatte ich den Eindruck, dass die Schweiz von ihrem ursprünglichen Kurs (Kampf dem Protektionismus) etwas abkommt und in einen Kurs einsteuert, der - wie schon beim Multifaserabkommen - einem organisierten, wenn auch differenzierten

Welthandelssystem entgegengeht und gewisse protektionistische Elemente enthält. Besteht nicht ein gewisser Gegensatz zwischen den Beteuerungen der schweizerischen Führung gegen den Protektionismus und den GATT-Vorschlägen?

Staatssekretär Jolles:

Zunächst zwei allgemeine Bemerkungen:

Ich danke Ihnen, dass Sie nicht nur Fragen gestellt, sondern auch Meinungen geäußert haben und ermutige Sie, das auch in Zukunft zu tun, denn Sie sind nicht einfach Befehlsempfänger. Die Gestaltung der Aussenwirtschaftspolitik ist ein anspruchsvolles und gemeinsames Anliegen; Sie haben Beurteilungselemente, über die wir nicht verfügen. Scheuen Sie sich nicht, uns anzurufen, wenn Sie Papiere zu gewissen Problemen von uns erhalten, und uns zu sagen, dass dies aus lokaler Sicht völlig kontraproduktiv sei. Wir möchten mit Ihnen den Dialog pflegen, bis die Entscheide gefallen sind.

Es gibt keinen Schwerpunkt Europa gegenüber einem Schwerpunkt USA oder einen Schwerpunkt Entwicklungsländer. Wir folgen dem Prinzip der Universalität der Aussenwirtschaftsbeziehungen; es gibt keine qualitativen Schwerpunkte. Wir können nur bestehen, wenn wir allen Problemkreisen unsere Aufmerksamkeit widmen.

zu Herrn Botschafter Blankart: Die europäische Integration werden wir weiterhin pflegen, aber die divergierenden Kräfte sind so stark, dass wir uns wehren müssen bezüglich Verletzungen durch gewisse Länder. Wir sehen uns gezwungen, gewisse Länder bei der EG-Kommission zu verpfeifen, auch wenn das keine sehr zukunftsweisende Politik ist. Bei der eher schwachen Kommission erhalten wir dann häufig zwar intellektuellen Sukkurs und die Bemerkung, es sei eben nicht opportun, gewisse Tatbestände an die grosse Glocke zu hängen. Wenden wir uns an ein liberal gestimmtes Mitgliedland, erhalten wir die Antwort, dass wir zwar völlig recht hätten, aber es sich aus politischen Gründen nicht exponieren wolle; so hat z.B. Frau Thatcher in Versailles die Japaner nicht vehement angegriffen, da sie mit den Falklands beschäftigt war.

zu Herrn Botschafter Hegner: Sie werden ein Telegramm vorfinden, in dem man Ihnen bezüglich Wechselkursstudie Zurückhaltung nahelegt. Der Grund liegt in den verschiedenen Auffassungen betreffend Wechselkursinterventionen. Unser nächstes Begehren wird sein, dass wir im Rahmen des Zehnerclubs mitreden können.

zu Herrn Botschafter Lang: Unsere Situation ist besser als früher, denn für die Entwicklungsländer sind die Devisen äusserst wichtig und da steht die Schweiz mit ihrem Handel international gar nicht schlecht. Bezüglich Marktöffnung für Entwicklungsländer gehören wir sogar zu den Fortschrittlichsten. In dieser Situation dürfen wir uns innerhalb des GATT durchaus erlauben, auf gewisse Gegenleistungen zu pochen.

Dies ist, Herr Botschafter Jagmetti, keine Verleugnung unseres liberalen Gedankengutes, auch nicht eine Aufsplitterung des Welthandels, sondern die Aufforderung zu einem einheitlich liberalen Welthandelssystem; wir wollen keine Zweigleisigkeit! Länder wie Südkorea oder Brasilien sollten sich dazu bequemen, auf gewisse Vorzugsbehandlungen zu verzichten, die man ihnen zugestanden hat, als es ihnen schlechter ging. Mit schematischem Vorgehen kommt man nicht weiter. Süd-Südzusammenarbeit ist wünschenswert, aber Sie wissen, wer das zu bezahlen hat und dass dies ausser einem Schlagwort der Algerier zu keiner Strategie geworden ist, da die Saudis, Kuweitis etc. nicht bereit waren, die Zeche für diese Zusammenarbeit zu bezahlen. Nicht akzeptieren können wir hingegen die kalte Enteignung der Technologie.

Groupe de travail A) : Europe de l'Ouest

M. l'Ambassadeur Sommaruga : (voir annexe 4)

M. le Ministre Girard : (voir annexe 5)

M. l'Ambassadeur de Ziegler :

La Communauté européenne se voit confrontée à des difficultés croissantes. Elles se manifestent particulièrement dans les efforts d'harmonisation des politiques économique, sociale, agricole et monétaire de ses membres. Les tendances particulières ou la volonté de puissance, selon les cas, se renforcent. On l'a vu quand le gouvernement français, à titre d'exemple, n'a pas sollicité ou pas obtenu l'accord de ses partenaires communautaires pour son programme de relance économique, en commençant par la consommation. Le manque de coordination est le problème majeur de la Communauté et, actuellement, le minimum de synchronisation n'est pas atteint dans de nombreux domaines. La Communauté se débat dans des contradictions qui ont existé dès le début mais sont renforcées encore par son élargissement. Cette situation remet à l'ordre du jour l'éventualité d'une "Europe à plusieurs vitesses".

Il ne faut cependant pas oublier que tous les progrès de la CE ont été précédés ou accompagnés de crises. La plupart d'entre elles ont abouti à un progrès. La CE, qui a avancé de crise en crise, constitue une entreprise irréversible.

M. l'Ambassadeur Caillat :

souligne la nécessité d'une collaboration entre pays de l'AELE. Il faut que nous luttons en Suisse contre un certain chauvinisme concernant notre neutralité qui nous conduit à penser que la seule vraie neutralité, celle qui a atteint le degré de pureté nécessaire, est la neutralité suisse. Chacun des membres neutres de l'AELE a la neutralité qui lui convient et nous n'avons de leçons à donner à personne. Si nous évitons cet écueil, la collaboration avec les pays de l'AELE devient très facile. Nous pouvons certes être gênés

par l'interventionnisme d'Etat préconisé par les Norvégiens, mais il est pour le pays une nécessité si l'on comprend que la population du Nord dépend de l'aide publique. Les relations entre membres de l'AELE doivent être basées sur une compréhension mutuelle. Si cette coordination est bonne, nous renforçons notre poids vis-à-vis de la CE. Il est aussi nécessaire que nous ayons une politique claire à l'égard de la CEE et, pour cette raison, la Suisse a pris une place de leader de l'AELE face à la CE. A l'époque de la signature de l'accord de libre-échange, certains pays de l'AELE avaient pris des positions extrêmes. La Suède était prête à signer le Traité de Rome; l'Autriche, de son côté, était tentée d'obtenir une situation de quasi-membre. La Suisse, en revanche, a voulu limiter la portée de l'accord à un cadre strictement économique et les autres Etats ont suivi. Encore aujourd'hui, la CEE a conservé l'habitude de s'adresser en premier lieu à la Suisse.

En ce qui concerne la perception du système communautaire dans les capitales européennes, on peut dire qu'à Londres, celle-ci est franchement mauvaise. Il y a, au Foreign Office et au Ministère du Commerce, quelques éminents spécialistes de ces questions, mais, dans l'ensemble, l'Administration ne sait pas très bien ce qu'est la CEE et encore moins le système de libre-échange. Lors de débats au Parlement britannique sur des questions communautaires, le nombre des participants est très réduit. Nonobstant ce manque d'intérêt, les Britanniques réalisent qu'il n'y a pas d'alternative raisonnable à leur participation à la CEE.

M. l'Ambassadeur Bourgnon :

L'AELE a un rôle à jouer face à la CEE, bien que la coopération se fasse avec chacun des pays de l'AELE à cause des divergences d'intérêts. Par conséquent, on procède de façon pragmatique. Mais la CEE n'est pas tentée d'écarter l'AELE à cause de son manque de conception globale.

M. l'Ambassadeur Cuénoud :

La CEE ne fonctionne plus et l'état actuel ne peut qu'être aggravé par les futures adhésions. Dans l'entourage de M. Thorn et

dans les pays du Benelux on s'emploie à trouver des solutions à la fois à cette situation de blocage et aux problèmes posés par l'adhésion de deux nouveaux membres. A cet égard, l'adhésion de la Grèce a joué un rôle de révélateur : comment accepter l'Espagne et le Portugal dans une Communauté malade ? Après l'adhésion de nouveaux membres, elle ne sera plus en mesure de résoudre ses problèmes.

Les idées les plus répandues pour sortir de l'impasse sont de construire une Europe à deux vitesses ou à géométrie variable. D'un côté, un noyau dur composé des six premiers Etats membres. De l'autre, les nouveaux venus avec un statut de deuxième classe. On laisserait au Danemark et à la Grande-Bretagne le choix entre les deux groupes auxquels ils voudraient appartenir. Sans cela, la Communauté peut devenir une statue aux pieds d'argile car les pays de la Méditerranée ne sont pas un facteur de progrès pour elle. Cette thèse prévaudra-t-elle, quel sera alors le cadre institutionnel, il est trop tôt pour le dire.

Botschafter Wacker :

Ich teile die Auffassung von Botschafter Sommaruga, dass die Beziehungen zwischen der Schweiz und der EG keinen Selbstzweck verfolgen. Somit müssten wir eine einheitliche Europapolitik und Europa-Wirtschaftspolitik schaffen und verfolgen, d.h. betreffend KSZE und OECD und EFTA/EG und Europarat.

Wenn Botschafter Caillat sagt, dass wir eine vermehrte Zusammenarbeit mit den europäischen Neutralen suchen müssen, so stehe ich hinsichtlich der Realisierungsmöglichkeiten diesem skeptisch gegenüber. Es ist einfacher, Verbündete unter den Zehn zu finden, und unter den Zehn gibt es immer Länder, die Wünsche stärkerer Zusammenarbeit mit uns hegen.

Meine Frage : Was denkt das Integrationsbüro und das BAWI über andere nicht-kommunistische europäische Länder, die weder zur EFTA noch zur EG, aber zum Europarat gehören, d.h. die Türkei, Zypern und Malta ?

M. l'Ambassadeur Sommaruga :

L'intervention de M. l'Ambassadeur de Ziegler souligne les difficultés d'harmonisation des politiques nationales au sein de la CE. La clé pour sauver la CE réside en effet dans une plus grande coordination des politiques économiques. Ce but n'a pas été atteint lorsque cela aurait été plus facile, quand la situation économique le permettait. Un essai a été tenté lors de l'établissement du système monétaire européen, mais ce fut un échec. Je ne crois pas que l'on puisse s'attendre à des changements radicaux car la CE est confrontée à une multiplication de crises. Il faut dès lors vivre au jour le jour et essayer de sauvegarder l'acquis.

S'il est vrai que l'élargissement de la CE est en contradiction avec l'idée d'approfondissement, cette opposition ne s'applique pas au sein du système européen de libre-échange. Au contraire, nous avons intérêt à voir le système de libre-échange s'élargir mais nous ne pouvons introduire là une dynamique propre. Comme l'a observé M. l'Ambassadeur Caillat, la coopération au sein de l'AELE sera meilleure si nous perdons un peu de notre attitude de supériorité. Nous ne devons empêcher personne d'aller de l'avant. Notre tâche est d'être attentifs à ce que les autres pays envisagent de réaliser pour en dégager une politique commune - et c'est là que les échanges d'information prennent toute leur importance. Il existe des "different degrees of intensity" tant au sein de l'AELE que de la CE qui sont le reflet de politiques différentes. Nous ne devons pas nous laisser prendre dans une machine mais faire preuve de persuasion dans le domaine économique avec les différents partenaires, tant de l'AELE que de la CE, tout en tenant compte du principe que l'union fait la force.

Pour répondre à M. l'Ambassadeur Wacker, nous attachons une grande importance aux pays à économie de marché européens qui ne sont pas inclus dans l'AELE, mais nous considérons que ce n'est pas notre rôle de prendre une initiative, de lancer une dynamique qui n'est pas encore réalisée sur le plan de la CEE. La Turquie est pour nous un pays en voie de développement qui jouit, comme Chypre et Malte, de notre système généralisé de préférences. Le jour où Chypre arrivera à une union douanière avec la CE - ce qui devrait être le cas selon les traités mais n'a pu être réalisé du fait de la situa-

tion politique à Chypre - nous pourrions envisager une formule qui l'introduirait dans le cadre du système européen de libre-échange.

M. le Ministre Girard :

Malgré les crises auxquelles la CE est confrontée, il est opportun de ne pas sous-estimer l'importance du tissu juridique existant et dont la Cour de justice des Communautés est la garante. A cet égard, il est révélateur, comme l'a dit M. l'Ambassadeur Caillat, que la Grande-Bretagne n'envisage pas d'autre solution que celle d'être membre.

M. l'Ambassadeur Sommaruga :

La CE et les relations que nous entretenons avec elle ont une grande importance qualitative et quantitative. Le souvenir du référendum relatif à l'accord de libre-échange est resté bien vivant dans l'opinion publique suisse et la politique d'ouverture dans le domaine des échanges est appréciée. Mais les susceptibilités inhérentes aux rapports de force entre grands et petits surgissent périodiquement. Les réactions qui se sont produites en Suisse à l'occasion de l'intervention de M. Haferkamp sur le problème des gaz d'échappement en témoignent. En outre, les milieux économiques sont très attentifs et se réfèrent constamment au déficit commercial de la Suisse avec la CE. Après vous avoir donné ces quelques indications sur la façon dont la coopération avec la CE est perçue en Suisse, il m'intéresserait de connaître la perception qu'ont vos capitales de résidence du système de libre-échange.

Auparavant toutefois, j'aimerais faire deux remarques. La première concerne la déclaration du Conseil des Ministres de la CE à l'occasion du 10e anniversaire de la signature de l'accord de libre-échange. L'initiative est venue de la Commission qui a superposé cette déclaration au 5e rapport sur les relations avec l'AELE. Le ton en est positif et dynamique. Cependant, il ne faudrait pas lui donner trop d'importance politique, bien que cette déclaration ait été acceptée par le Conseil, car ses auteurs ont fait preuve d'un enthousiasme excessif et ont franchi un pas dangereux en mentionnant l'idée d'une solidarité particulière en Europe occidentale. L'accent politique est, pour nous, trop mis en évidence et donne

l'impression que nous voulons faire bloc avec la CE. Il aurait été préférable de se limiter aux aspects strictement économiques. Nous regrettons aussi que cette déclaration n'ait pu être acceptée sous la présidence belge, le Danemark est en effet considéré comme le Cheval de Troie des pays nordiques au sein de la CE. Son écho a été modeste, d'autant plus que le texte de la déclaration a été remis officiellement à Bruxelles par le Chargé d'affaires danois à son collègue islandais.

La deuxième remarque se rapporte à l'idée d'une réunion des dix Ministres de la CE et des sept de l'AELE, lancée par le Danemark pour en faire en quelque sorte le "happening" de sa présidence. Cette initiative répond à un réel intérêt de certains pays de l'AELE qui ont toujours espéré donner une bénédiction politique et multilatérale au système de libre-échange. Pour notre part, nous souhaitons donner une substance économique à cette initiative. Un texte commun est nécessaire et la présence des Dix doit être assurée. Malheureusement, cela a assez mal débuté. Que faire maintenant ? Nous devons pour l'instant faire preuve de retenue, écouter et montrer notre disponibilité.

M. l'Ambassadeur Martin :

Dans votre introduction, vous avez dit que malgré les crises il n'y a pas eu d'entorses au principe du libre-échange. Je dois vous décevoir. La politique portugaise en matière de licences d'importation va vers la restriction et même jusqu'au refus. Le Portugal n'est pas convaincu par le libre-échange. En présence de difficultés, le principe pourrait facilement être jeté par-dessus bord. Deux raisons semblent l'expliquer. D'abord, l'endettement extérieur qui s'élevait à 2,5 mia de US \$ pour 1981. La dette accumulée est d'environ 10 mia alors que le pays ne possède pas de richesses naturelles comme le Mexique par exemple. Pour le gouvernement actuel qui lutte contre l'endettement, la tentation de restreindre les importations est grande. C'est comme si le Portugal croyait jouir d'une période de grâce. En effet, la CE lui a fait comprendre que lorsqu'il sera membre de la Communauté, des restrictions ne seront plus possibles. Il pourrait être tenté de profiter d'ici là de diminuer son endettement par la limitation d'importations.

La deuxième raison est la crainte de l'Espagne. Pour les Portugais, tous les maux viennent de l'Espagne, qui envahit leur marché. Le chômage est de 9 %, l'industrie textile marche plus ou moins. La pêche ne rapporte pas grand-chose et le Portugal ne produit que 40 % de ses besoins alimentaires. Par conséquent, l'enthousiasme pour une politique libérale, notamment vis-à-vis de l'Espagne lorsqu'elle sera membre de la CE, n'est pas très grand.

Botschafter Iselin :

Ich möchte mich zum Jubiläumstreffen der 17 EFTA- und EG-Handelsminister äussern :

Mein Residenzland ist weiterhin an einem solchen Treffen interessiert. Die Initiative dazu sollte aber von der EWG, resp. von den die EWG-Präsidentschaft innehabenden Dänen, ausgehen. Die Oesterreicher glauben, dass die etwas diffuse Haltung der EFTA-Staaten gewisse EWG-Staaten verunsichert hat. Sie glauben, dass, wenn sich die Schweiz deutlich für eine Durchführung dieser Feier ausspräche, auch die EWG-Staaten vom politischen Nutzen einer derartigen Feier überzeugt würden. Ihres Erachtens sollte es den Ministern möglich sein, ein substantielles Schlusscommuniqué zu verabschieden; insbesondere eine dezidierte Ablehnung jeglicher Art des Protektionismus und eine Absage an jede Diskriminierung innerhalb des europäischen Freihandelsraumes wäre von nicht zu unterschätzender politischer Bedeutung; zusätzlich könnten auch einige Gedanken zur GATT-Ministerkonferenz formuliert werden. Als Tagungsort wäre den Oesterreichern jede Stadt genehm, aus praktischen Gründen haben sie an Brüssel gedacht, da den EWG-Ministern ihre "Hauptstadt" wohl am nächsten liegt.

Botschafter Sommaruga :

Unsere Absicht ist, abzuwarten, was seitens der EG kommen wird. Was die diffuse Haltung der EFTA-Staaten betrifft, sind da auch die Oesterreicher schuld, denn sie haben sich an der letzten Sitzung nicht gewehrt.

Botschafter Blankart :

Sofern ein Ministertreffen Substanz haben und in Genf vorbereitet werden soll, ist ein solches vor dem GATT-Ministertreffen zeitlich nicht zu bewerkstelligen (von September bis November : UNCTAD-Rat, PrepCom GATT, Jute-Konferenz, EFTA-Ministerkonferenz). Zudem dürfte die Gemeinschaft in diesem Herbst wohl nur für einen solchen Effort zu gewinnen sein, falls sie die EFTA-Länder hierbei mit Blick auf die GATT-Ministerkonferenz in die Haltung eines regionalen Protektionismus einzubinden vermöchte. Es ist somit Vorsicht am Platz, um zu vermeiden, dass wir vor lauter Aktivismus die Prioritäten nicht nur verwässern, sondern zudem negativ präjudizieren. Die "Jubiläumsfrage" ist übrigens in letzter Zeit in Genf eher abgeklungen.

Botschafter Müller :

Die Perzeption der EG in der BRD ist folgende : Sie ist eine politische Gründung und dient der Verankerung des Landes im Westen und der Aussöhnung mit Frankreich. Wirtschaftliche Fragen werden diesem Primat der Politik unterworfen.

Die BRD hat die gleichen Interessen wie die Schweiz bezüglich Protektionismus und Freihandel. Sie werden jedoch notfalls den politischen Interessen in der EG untergeordnet. Allerdings ist die BRD, wenn dies möglich ist, zu bilateralen Sonderlösungen mit der Schweiz bereit. Eine substantielle Vertiefung der Integration EG-EFTA erachte ich als kaum möglich, solange die EG nicht die internen Probleme und die Probleme der Erweiterung gelöst hat.

M. l'Ambassadeur Bourgnon :

Selon l'opinion d'un membre du gouvernement luxembourgeois chargé des relations avec la CEE, le Luxembourg, très sensibilisé au libre-échange, est préoccupé de maintenir l'acquis et s'oppose aux tendances protectionnistes. Pour les secteurs en crise (industrie textile, acier, automobile), c'est, à son avis, par la restructuration et non par le protectionnisme que l'on arrivera à des solutions. A plus long terme, mon interlocuteur envisage une Europe à deux vitesses et se montre partisan d'une grande zone de libre-échange.

Botschafter Nussbaumer :

Die EG ist eine Organisation mit politischer und wirtschaftlicher Zielsetzung. Dies wirkt sich aus auf das Verhältnis der einzelnen EFTA-Staaten zur EG. Im Falle der Schweiz dürften vor allem handelspolitische Aspekte im Vordergrund stehen. Bei anderen EFTA-Partnern ist das Verhältnis zur EG mit einer starken politischen Komponente durchsetzt. In besonderem Masse gilt das für Norwegen, einem Land, wo das Aussenministerium viel stärker ist als das Handelsministerium, weil hier allgemeinpolitische und sicherheitspolitische Ueberlegungen (NATO-USA; UdSSR) die Aussenpolitik in starkem Masse bestimmen. Aus geschichtlichen und kulturellen Gründen neigt das Land zudem seinen skandinavischen Brüdern zu. Wir können daher nicht automatisch auf die Kooperation z.B. Norwegens zählen, da hier der Freihandel durch eine viel mehr als bei uns politisch gefärbte Brille gesehen wird. Je nach Fall werden wir also eher in der EG als in der EFTA einen "Alliierten" finden.

M. l'Ambassadeur Gottret :

La Hollande voit son influence diminuer de façon générale et au sein de la CE. Avec humour, les Hollandais se demandent s'ils sont le plus petit des grands ou le plus grand des petits au sein du Marché commun. Ils s'emploient à lutter contre les tendances à l'hégémonie franco-allemande et cherchent le plus possible à soutenir la politique de la Grande-Bretagne. Quant à la perception dont nous parlons, je pourrais la qualifier de bonne pour répondre à votre question. J'aimerais encore mentionner que les contacts entre membres de l'AELE sont réguliers et excellents en Hollande.

M. l'Ambassadeur Rüedi :

L'approche du problème est souvent influencée par la situation politique intérieure. En Belgique, le remplacement d'un gouvernement bloqué par les socialistes par un gouvernement à tendance libérale a modifié la perception du libre-échange. Ainsi, pour ce qui est de l'acier, le gouvernement belge recommande aujourd'hui l'application des suggestions communautaires, alors qu'on s'y opposait l'année dernière. Il est intéressant de constater que la Commission joue envers certains membres un rôle analogue à celui du FMI.

M. l'Ambassadeur Dubois :

Le Danemark est très favorable au maintien et à la consolidation du libre-échange, mais il craint que l'évolution de la situation économique l'amène à faire des entorses à l'exercice du libre-échange. Actuellement, en vue de remédier à une situation économique dont le chômage constitue le problème majeur, le Danemark est conscient que ce problème ne peut être résolu sur le plan national uniquement et requiert des mesures à l'échelle communautaire. Les Danois craignent des troubles sociaux si le chômage persiste. Dans pareils cas, ils seraient obligés de prendre des mesures nationales qui compromettraient le libre-échange, ce qui équivaldrait à un suicide pour un petit pays.

Botschafter Blankart :

In den letzten zwei Jahren hat auf der Stufe der Genfer Delegationschefseine Objektivierung in der Beurteilung der EG stattgefunden. Dies aus zwei Gründen. Einerseits sind die Missionschefs Norwegens, Finnlands und Portugals ausgewechselt und durch ausgesprochene Integrationsspezialisten ersetzt worden, so dass sich die Angehensweise technokratisch versachlicht hat. Dazu kommt eine gewisse Desillusionierung in Bezug auf das, was von der EG erwartet werden kann : Eine Gemeinschaft, die ihre Prioritäten in Washington und Tokio findet, ist für politische Avancen unserer EFTA-Partner wenig empfänglich, während letztere für das Negotiationspotential der 2. Generation kaum gerüstet sind. Es bleibt somit der "maintien de l'acquis", womit die Polarisierung der EFTA-Länder hinsichtlich ihrer Integrationspolitik an Virulenz eingebüsst hat.

M. l'Ambassadeur Sommaruga :

Venons-en à l'élargissement.

Botschafter Müller :

Dem Antrag um Aufnahme von Spanien und Portugal wurde aus politischen Gründen zugestimmt. Die BRD ist der Auffassung, dass man jetzt nicht mehr zurück könne. Herr Genscher sagte mir, dass es

keine unüberwindbaren Probleme gebe. Da beide Länder die Römer-Verträge noch nicht erfüllen können, wird mit einer Uebergangszeit von bis zu zehn Jahren gerechnet. Der Beitritt von Portugal wird als weniger problematisch als derjenige von Spanien bewertet. Dennoch wird Portugal nicht vor Spanien aufgenommen werden können, höchstens dass die portugiesische Unterzeichnung der Verträge vorgezogen wird.

Die Erweiterung bringt für Deutschland zwei Probleme : Erstens finanzieller Natur - zweitens die Freizügigkeit der Arbeitskräfte. Die BRD strebt auch wegen des zweiten Problems eine lange Uebergangszeit an.

Ein Ziel der deutschen Präsidentschaft ist, neben der Annahme der europäischen Akte, die Verhandlungen mit Portugal und Spanien zu Ende zu bringen. Dies darf als sehr optimistisch bewertet werden. Eine Gemeinschaft der Zwölf wäre aber nicht mehr weiter integrationsfähig; deshalb sollte man, wie Herr Genscher sagte, die Substanz des Einigungsprozesses verdichten. Es stellt sich die Frage, ob die limitierte Integrationsfähigkeit nicht die Bildung eines "harten Kerns" der Fortschrittswilligen fördern würde.

M. l'Ambassadeur de Ziegler :

On observe un décalage entre les déclarations des hommes politiques et la réalité. Avec l'alternance des partis, on soutient l'idée qu'il faut amarrer l'Espagne et le Portugal au système démocratique mais en même temps on découvre des obstacles insurmontables.

L'opinion la plus répandue en France est que si la CE ne peut trouver une ligne à Dix, ce n'est pas le moment d'élargir la Communauté. Quant à la réunion à Dix-Sept, la France va essayer de la freiner.

M. l'Ambassadeur Martin :

Bruxelles se prononce en faveur d'une adhésion simultanée de l'Espagne et du Portugal.

M. l'Ambassadeur Caillat :

La Grande-Bretagne officielle considère que c'est une nécessité politique que l'Espagne et le Portugal adhèrent à la CE. La décision

de principe en a été prise. En poussant plus avant la discussion, on remarque un certain scepticisme quant à la réalisation et aux délais nécessaires. En raison de la tradition historique qui l'a conduite à nouer des liens étroits avec le Portugal, la Grande-Bretagne est prête à l'aider. Avec l'Espagne, après la crise des Malouines et le problème toujours en suspens de Gibraltar, la Grande-Bretagne n'a pas vraiment de ressentiment car les réactions étaient prévisibles, mais la discussion est plus difficile.

Botschafter Wacker :

Der Präsident der EG-Kommission, Gaston Thorn, sagte mir in einem Gespräch, dass sich die Verhandlungen mit den zwei Staaten äusserst schwierig gestalten und noch lange nicht so weit sind. Zugleich meinte er, dass, falls es dazu kommen sollte, der "Laden zugehen" werde.

Botschafter Sommaruga :

Ich fasse die Diskussion in sechs Punkten zusammen :

1. Zur Frage der Erweiterung : Der "point of no return" ist aus politischen Gründen überschritten worden, nicht aus wirtschaftlichen.
2. Die wirtschaftspolitischen Probleme werden in den EG-Staaten durch die Neuaufnahme von Ländern vergrössert.
3. Die Neuzukommer werden längere Uebergangszeiten hinnehmen müssen.
4. Der Beitritt von Portugal und Spanien wird simultan erfolgen.
5. Die Beitrittsakte wird frühestens 1985 ratifiziert werden.
6. Wir müssen die Entwicklung gut verfolgen, damit wir zur richtigen Zeit unsere eventuellen Verhandlungen mit der erweiterten EG einleiten können.

M. l'Ambassadeur Sommaruga :

Venons-en maintenant aux relations AELE-Yougoslavie.

La Yougoslavie s'intéresse vivement à une collaboration étroite avec l'AELE. La motivation politique joue un rôle important. Une

Commission mixte AELE-Yougoslavie a été constituée afin de donner une impulsion aux échanges entre l'AELE et la Yougoslavie. La Yougoslavie a proposé il y a un an de renforcer le lien institutionnel avec les pays de l'AELE en concluant un accord de coopération économique avec un volet sur la politique commerciale et un autre sur la coopération industrielle, sur le modèle de l'accord que la Yougoslavie a signé avec la CE. La Yougoslavie tient à montrer qu'elle a des liens non seulement économiques mais aussi contractuels avec les pays occidentaux. Elle désire également trouver une plus grande ouverture sur les marchés occidentaux et particulièrement en Autriche.

Nos échanges avec la Yougoslavie sont régis par notre système généralisé de préférences. Si nous acceptons la requête yougoslave, nous serions dans une position difficile au regard de l'article 24 du GATT prévoyant que les Etats doivent s'accorder des concessions réciproques. Par ailleurs, nous devons tenir compte des motivations politiques de la Yougoslavie et ne pas favoriser son retour dans l'orbite de Moscou. Nous désirons renforcer son chemin vers une économie de marché. Notre position à l'égard de cette requête est faite de compréhension, mais nous ne voyons pas la possibilité de conclure un accord sans réciprocité, conformément aux clauses du GATT. Nous savons que la Finlande est réticente à l'égard de la demande yougoslave. Quelle est la position dans vos capitales ?

Botschafter Hohl :

Für die Jugoslawen ist die Frage eines Abkommens mit der EFTA äusserst wichtig. Sie wurde bei meinen Antrittsbesuchen von fast allen wichtigen Gesprächspartnern (inklusive Premierminister) aufgeworfen. Einer der fähigsten Köpfe des Kabinetts, Janko Smole, ist mit dem Dossier EFTA und EWG vertraut. Für die Jugoslawen handelt es sich prioritär um ein politisches Anliegen. Man möchte im Westen "gut gebettet" sein, zum Teil als Ausgleich für den Beobachterstatus im Comecon.

Man hält uns ständig entgegen, dass Wien das Abkommen unterstützt. Aber auch die Norweger zeigen offenbar Sympathien. Mein Kollege aus Oslo meinte gesprächsweise (nach Briefing des EFTA-General-

sekretärs), dass eigentlich nur die Schweiz und Finnland Skrupel hegten. Auch meinte er, dass Zoll-Präferenzen im GATT völlig ihre Bedeutung verloren hätten. Man konzentriere sich dort heute auf die nichttarifären Hindernisse.

Botschafter Sommaruga :

Ich bitte dieser Frage, die sehr delikate ist, weiterhin grosse Aufmerksamkeit zu schenken. Unsere Position ist die alte und wir werden darum besorgt sein, dass wenn es überhaupt zu einem Abkommen kommt, dieses GATT-konform sein wird.

M. l'Ambassadeur Martin :

Le Portugal n'est plus intéressé par l'AELE.

M. l'Ambassadeur Cuénoud :

En Belgique, l'intérêt est faible.

M. l'Ambassadeur Nussbaumer :

Les autorités politiques norvégiennes ne sont pas encore vraiment penchées sur le problème. Elles pourraient peut-être se laisser influencer par la Suède dans le sens d'un frein.

M. l'Ambassadeur Wacker : (voir annexe 6)

Groupe de travail B): Pays en développementExportrisikogarantie

Herr S. Arioli, Vizedirektor, BAWI:

Die Situation der ERG und der Stand der internationalen Zusammenarbeit ist in der verteilten Notiz kurz wiedergegeben. Hier sollen nur die Fragen der Zusammenarbeit mit den Aussenposten behandelt werden:

1. Wirtschaftsberichte

Von uns aus bestehen keine generellen Wünsche. Wir sind sehr zufrieden mit der Berichterstattung, und ich kann nicht genug unterstreichen, wie wichtig diese für uns ist. Auch die ausgeklügeltsten Bewertungssysteme für Länderrisiken von Banken und spezialisierten Instituten räumen den Meinungsäusserungen von Kennern des Landes einen gewichtigen Platz ein.

2. Besondere Aufmerksamkeit verdienen auch die Möglichkeiten, wie die Risiken für die ERG vermindert werden können: Nationale Wirtschaftspläne können hier aufschlussreich sein. Ferner sind die Qualität von staatlichen Auftraggebern und Garanten abzuklären.

3. Besondere Risikofaktoren einzelner Projekte

In Entwicklungsländern sind grössere Projekte fast zwangsläufig mit dem massgeblichen Einfluss einzelner Persönlichkeiten verbunden. Sind die Projekte nicht wirtschaftlich gesund, teilen sie das Schicksal dieser Persönlichkeit. Wir werden deshalb in Einzelfällen wohl vermehrt an die Aussenposten gelangen müssen, um Informationen über das Zustandekommen einzelner Geschäfte und über deren wirtschaftliche Basis zu erhalten.

Aehnliches gilt für die Abklärung der Auswirkungen aus der Sicht der Grundsätze der schweizerischen Entwicklungspolitik. Die Zahl der Gesuche, bei denen sich diese Frage stellt, ist

allerdings verhältnismässig klein, da die ärmeren Entwicklungsländer, bei denen der Gesetzeszusatz zur Anwendung gelangt, nur wenige schweizerische Exporte aufzunehmen vermögen.

4. Die Vermeidung und Abwicklung von Schadenfällen

Niemand kann es Ihnen verdenken, wenn die Aufforderung zur Intervention bei drohenden oder eingetretenen Schadenfällen nicht gerade Begeisterung auslöst. Die Garantien mit Einschluss des Delkredererisikos sind in den letzten Jahren stark angestiegen, und ihr Anteil am Gesamtengagement macht heute mehr als 70 % aus. Wir werden deshalb inskünftig vermehrt in Streitigkeiten über die richtige Vertragserfüllung hineingezogen. Es ist in solchen Fällen sehr wichtig zu verhindern, dass die Parteien die Rechtslage so verwischen, dass schliesslich die ERG den schweizerischen Exporteur auszahlen muss, gegenüber dem Käufer aber keine ausreichende Grundlage für die Eintreibung der Forderung hat. Die sinkenden Deckungssätze mögen allerdings mithelfen, derartige Situationen zu vermeiden.

5. Informationen über die ERG

Wir sind bemüht, die Aussenposten über wichtige Entscheide, die ihr Gastland betreffen, zu informieren. Bei der Verwendung der Informationen ist aber höchste Vorsicht am Platz:

- Gegenüber den schweizerischen Firmen: Diese sollen sich grundsätzlich an die Geschäftsstelle der ERG wenden. Es kann nicht Aufgabe der Aussenposten sein, über die Möglichkeiten der ERG-Deckung Auskünfte zu erteilen. Der Entscheid über ein Geschäft liegt ja schliesslich beim Stammhaus in der Schweiz, und die besonderen Interessen des Vertreters auf dem Platz brauchen uns nicht zu kümmern.
- Gegenüber den Behörden des Gastlandes:

Wir dürfen die ERG keinesfalls zu einem handelspolitischen Verhandlungsgegenstand werden lassen. Die ERG-Entscheide haben völlig autonom zu ergehen. Es ist auch zu vermeiden,

die Beziehungen mit dem Gastland unnötig zu belasten. Ich vermute, dass die meisten Länder sich in kritischen Situationen mit verschleierte Antworten zu helfen versuchen: Statt von einer Sperre wird beispielsweise von einer vorübergehend zurückhaltenden Gewährung der Garantien gesprochen.

- Gegenüber Vertretungen anderer Exportländer:

Die wichtigsten Exportländer erhalten rasch und präzise Auskunft über das Kommunikationssystem der Berner Union. Anfragen anderer Botschaften nach der Garantiegewährung in Einzelfällen oder generell sind deshalb wohl selten auf Aufträge der Zentrale zurückzuführen. Höflichkeitshalber sind sie aber trotzdem zu beantworten, auch wenn sie nicht über das hinausgehen sollten, was auch den Behörden des Gastlandes bekanntgegeben wird.

Botschafter Dahinden:

In zwei Fällen ist es vorgekommen, dass die Zentrale die Botschaft aufgefordert hat, wegen Eintreibung einer durch die ERG gedeckten Schuld zu intervenieren, wobei sich später herausstellte, dass der Schuldner zu Recht nicht bezahlt hatte, da die schweizerischen Lieferungen im Rückstand waren. Wenn ich unter diesen Umständen interveniere, kann dies für die Botschaft einen Prestigeverlust darstellen. Ich möchte nun, dass die Zentrale genauere Informationen liefert, bevor die Botschaft interveniert.

Herr Arioli:

Wenn es sich in dieser Weise abgespielt hat, ist es eindeutig unser Fehler. Bei Delkredere-Fällen bemühen wir uns abzuklären, ob es ein Schadenfall im Sinn der ERG ist, d.h. ob eine Zahlungsverweigerung aus politischen Gründen vorliegt, und dass nicht Leistungsmängelbeschwerden hängig sind. Es gibt natürlich immer das Risiko, dass beide Seiten sich gegenseitig beschuldigen.

Wir versuchen hier Klarheit zu schaffen und hoffen, dass sich solche "Unfälle" in Zukunft nicht häufen. Die Delkredere-Forderungen häuften sich leider in der letzten Zeit und stellen heute über 70 % unseres Engagements dar. Ich weiss, dass die Abklärung der Fälle zu den unangenehmen Aufgaben der Botschaften gehört, jedoch können wir sie nur in Zusammenarbeit mit Ihnen klären.

M. l'Ambassadeur Maillard:

Il est difficile pour le BAWI d'obtenir des entreprises suisses des informations exactes et complètes dans les cas litigieux. Quant à lui, il essaie de se faire une image plus objective des situations en prenant contact avec "l'autre côté" avant d'intervenir auprès des autorités.

Botschafter Stauffer:

Ich bin im Iran mit einem Fall konfrontiert, bei dem ein schweizerisches Tiefbauunternehmen mit Sitz in Bern einen durch die ERG gedeckten Schadenfall erlitt. Das Unternehmen beklagte sich in der Folge, dass die Entschädigung nicht den Erwartungen entspräche. Nachdem jedoch dieser Fall seitens der ERG abgeschlossen war, zeigte sich der iranische Partner gesprächsbereit, und die Botschaft meldete dies Bern. Das BAWI wandte sich in der Folge an das betreffende Unternehmen, das jedoch keine neuen Verhandlungen aufnehmen wollte. Die Botschaft kam dergestalt in eine unangenehme Situation. Ich bin der Ansicht, dass man auf solche Diskussionen eingehen sollte, da man erst hinterher feststellen kann, ob solche Angebote ernst gemeint sind. Eine Firma sollte dazu gebracht werden, einen solchen Dialog aufzunehmen, obwohl sie darüber nicht begeistert ist, insbesondere, da die ERG-Mittel vom Bunde treuhänderisch verwaltet werden. Man sollte alles versuchen, die Forderungen auf normalem Wege einzutreiben. Frage: Gibt es Zwangsmittel, um solche Unternehmen an den Verhandlungstisch zu bringen? Dies mit der Absicht, 1. um die Mittel einzutreiben und 2. um dem Eindruck zu begegnen, die Schweiz sei nicht zu Verhandlungen bereit.

Herr Arioli:

Rechtlich ist der Garantienehmer verpflichtet, dem Bund zu helfen, die Mittel zurückzuerhalten; in der Praxis ist dies jedoch recht schwierig. So wollen wir vor der Auszahlung die Situation abklären, damit wir gegenüber dem Käufer die richtige Haltung einnehmen können. Der Iran ist ein schwieriger Fall, da wir heute mit der Erteilung der ERG sehr zurückhaltend sind. Wenn wir nicht bereit sind, neue Risiken einzugehen, sind wir in einer schlechten Position, um von der Firma zu verlangen, mit dem Lande in neue Verhandlungen über die Fertigstellung des Projektes einzutreten. Die Firma ist ja von der ERG nur für ihre bisherigen Leistungen bezahlt worden. Will sie nun das Projekt fertigstellen, müssen wir Wege finden, wie die Firma für die neu zu erbringenden Leistungen Sicherheiten bekommen kann. Der erwähnte Fall ist noch nicht beendet, auch wenn die ERG schon ausbezahlt worden ist. Im Interesse der zukünftigen Beziehungen zu diesem Land, werden wir diesen Fall weiter verfolgen. Es sollte versucht werden, mit der Firma zu einer Verbesserung der Situation zu kommen.

Botschafter Erni:

Wir sind Ihnen für die Weiterführung der ERG sehr verbunden; die ERG ist ein gutes Mittel, um die Konkurrenzfähigkeit der schweizerischen Exportwirtschaft in Indien, Bangladesh und Nepal zu fördern. Ich habe mir nicht vorgestellt, dass die Berichterstattung der Botschaften so wichtig ist. Gehen eigentlich alle Wirtschaftsberichte über Indien, die nicht direkt an die ERG gerichtet sind, auch dorthin?

Herr Arioli:

Es gibt eine enge Zusammenarbeit mit dem Länderdienst des BAWI, und die relevanten Berichte gehen auch an die ERG.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger:

Le mécanisme de la GRE exige un travail d'équipe. Aussi, y a-t-il une collaboration permanente et à tous les niveaux entre la section GRE et les autres services du BAWI.

Botschafter Langenbacher:

Ich möchte für einen vermehrten Kontakt der schweizerischen Unternehmen, die eine ERG abgeschlossen haben, mit der Botschaft plädieren. Die Informationen der Botschaft können für diese von grossem Werte sein, und unsere Türen stehen ihnen immer offen. Falls Sie Möglichkeiten haben, dies den schweizerischen Firmen mitzuteilen, würden Sie beiden Seiten einen grossen Dienst erweisen.

Botschafter von Schenk:

Ich möchte für eine vermehrte Orientierung der "Lokalseite" plädieren. Jene, die als lokale Vertreter bezeichnet worden sind, sind die potentiellen Käufer. Diese lokalen Vertreter schweizerischer Firmen sind aber zu wenig orientiert über die Möglichkeiten der ERG.

Ausserdem würde mich interessieren, aus welchen Gründen die ERG noch nicht in ein privatrechtliches Institut umgewandelt worden ist.

Herr Arioli:

Zum ersten Punkt: Wir gehen davon aus, dass die Information über die ERG Sache der schweizerischen Unternehmen ist. Normalerweise kommt die Finanzierung aus der Schweiz, und so ist es die Aufgabe der Firma, ihre Vertreter zu informieren. Bei der Auskunft über die ERG gegenüber den Lokalvertretern soll man sich sehr allgemein fassen und darauf hinweisen, dass es grundsätzlich die Sache der Behörden in der Schweiz sei zu entscheiden. Zu Punkt zwei: Bis heute wurde nirgends auf der Welt die ERG privatrechtlich organisiert, und zwar aufgrund der hohen Risiken, die sich versicherungstechnischen Berechnungen entziehen.

Botschafter von Schenk:

Zum ersten Punkt: Es gibt auch den vom Stammhaus unabhängigen Vertreter, der sich oft in einem Informationsvakuum befindet. Gerade in meinem Residenzland bin ich nicht in der Lage, Fragen bezüglich der ERG zu beantworten, weil ich selbst zu wenig orientiert werde. Zum zweiten Punkt: Ich verstehe die Antwort von Herrn Arioli, bin aber der Meinung, dass nicht unbedingt die Eidgenossenschaft als Träger funktionieren soll, sondern dass eine Genossenschaft genügen würde.

Botschafter Rüegg:

Ergeben sich mit einem Lande Schwierigkeiten und kann man die ERG nicht mehr im gewohnten Rahmen weiterführen, soll vermieden werden - das aufgrund meiner Erfahrungen in Nigeria - dies als "Rolladenschluss" gegenüber der Regierung darzulegen, und zwar besonders dann, wenn sich die Behörden aufrichtig bemühen, uns entgegenzukommen. Die ERG-Politik wird in Nigeria aufmerksam verfolgt, und man schliesst daraus auf die grundsätzliche Haltung der Schweiz gegenüber Nigeria. Dies könnte sich aber negativ auf den normalen Geschäftsverkehr mit Nigeria auswirken. Deshalb bin ich froh, dass darauf hingewiesen worden ist, bei der Präsentation von ERG-Beschlüssen zurückhaltend zu sein.

Herr Arioli:

Wir geben über einzelne Geschäfte und über Verhandlungen mit einzelnen Ländern grundsätzlich keine Auskunft. Jedoch können wir nicht verhindern, dass eine Firma, die z.B. über einen ERG-Entscheid unzufrieden ist, dies in die Öffentlichkeit bringt.

M. l'Ambassadeur Cuendet

regrette que la GRE soit trop déterminée par les ressources financières de la Confédération. Il estime que la GRE a un rôle important à jouer pour l'emploi en Suisse et devrait

avoir de ce fait une certaine priorité dans les préoccupations du gouvernement. Les taux appliqués lui semblent, entre autres, mal adaptés aux possibilités des entreprises puisqu'il a entendu de celles-ci des plaintes quant à leur niveau jugé excessif. Il relève que l'information concernant la GRE (politique générale, politique à l'égard des différents pays) dont disposent les postes à l'étranger laisse beaucoup à désirer. Entre autres, il est surpris de constater que souvent des indemnisations sont versées à des entreprises en vertu de la GRE sans consultation préalable avec l'ambassade suisse dans le pays concerné.

Herr Arioli:

Ich bin seit März hier im "Geschäft" und kenne keinen Fall, bei dem Auszahlungen erfolgten, ohne die Botschaft angefragt zu haben. Dies sollte eigentlich die Praxis sein, andernfalls sind es "Unfälle" unsererseits. Es ist zu vermuten, dass die Botschaften hinsichtlich der ERG Informationsbedürfnisse haben. In diesem Falle soll die Botschaft uns anfragen, und wir werden uns bemühen, ihr zu antworten.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger:

regrette cette carence d'information due au manque de temps et de personnel mais promet d'y remédier. Pour ce qui est de l'importance de la GRE pour l'économie suisse, le BAWI en est conscient mais les contraintes budgétaires et financières de la Confédération sont réelles et n'accordent qu'une marge de manoeuvre très limitée. Cependant, comme l'a dit le Président de la Confédération ce matin, les conditions d'octroi de la GRE et ses modalités ne seront pas rendues plus restrictives.

Botschafter Raeber:

Ich beschäftige mich nun seit gut drei Jahren mit der ERG und habe die Erfahrung gemacht, dass uns Geschäftsleute mit einem ERG-Entscheid aufsuchen, von dem die Botschaft nichts weiss.

Ich verstehe, dass die ERG-Politik nicht bekanntgegeben wird, was verständlich ist. Jedoch sollte der Botschaft über jeden ERG-Entscheid Bericht erstattet werden. Früher soll die Botschaft auch via EDA über solche Entscheide informiert worden sein, und ich wäre froh, wenn man dies auch heute tun würde.

Herr Arioli:

Dies war wahrscheinlich der Fall für die Investitionsrisikogarantie (IRG), wobei die Information über IRG-Entscheide einfacher ist, da wir nur 6 - 12 Anträge pro Jahr behandeln. Im Fall der ERG haben wir jedoch Tausende pro Jahr. Bei einem Informations-Defizit soll sich die Botschaft an die Zentrale wenden.

M. l'Ambassadeur Mordasini

confirme que les ambassades sont sous-informées et émet deux vœux: informer les ambassades avant la prise de décision définitive; leur envoyer après son établissement une copie du tableau des plafonds annuels fixés par pays.

Herr Arioli:

Die Information über ERG-Entscheide ist nur sinnvoll, wenn die Botschaft uns anfragt. Wenn sich eine Firma für eine ERG interessiert, wird ein Entscheid möglichst rasch gefällt, damit aus einer Verzögerung kein Geschäftshandikap erwächst. Die Rechnungssätze passen wir laufend der Situation an, so wie auch die Differenzierung der Garantiegewährung. Früher kannten wir einen gewissen Plafond, heute sind wir jedoch eher dagegen, da diese Plafonds schwierig zu beschreiben sind. Schematische Uebersichten sind mit Vorsicht zu gebrauchen. Im einzelnen geben wir aber gerne Auskunft.

M. l'Ambassadeur Mordasini

remarque qu'il devrait alors être possible d'envoyer une copie de la décision définitive.

M. l'Ambassadeur Lang

est satisfait du courant d'informations en ce qui concerne son poste mais partage les remarques et souhaits de ses collègues. Il souligne que certains pays deviennent très sensibles à l'aspect "garantie" dans le cadre des appels d'offre internationaux à tel point que c'est la société qui pourra offrir le plus de garantie qui sera choisi. L'Algérie envisage d'exiger que l'état de la société garantisse la finition des projets entrepris et semble même vouloir se réserver le droit de choisir la société qui devra achever un projet interrompu.

M. l'Ambassadeur Quinche

demande si la question de la nécessité économique d'un projet pour le développement d'un pays est examinée lors de la prise de décision quant à l'octroi de la GRE.

Herr Arioli:

Bei Exporten nach ärmeren Entwicklungsländern verlangt das Gesetz ein entwicklungspolitisches Element. Handelt es sich um ärmere Entwicklungsländer und um grössere Projekte mit entwicklungspolitischen Aspekten, werden wir die Botschaften um Information angehen. Es ist uns klar, dass dies für die Botschaften sehr delikate ist, und wir werden alles daran setzen, dass der Entscheid klar von der ERG ausgeht, damit nicht gesagt werden kann, dass die Botschaften und der Bundesdienst nicht einheitlich Stellung genommen hätten.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

affirme qu'il s'agit là d'un des critères de décision et qu'en cas de doute ou d'insuffisance d'information, la section GRE consulte le service du développement du BAWI et la DDA.

Geschäftsträger Gritti:

Es ist kein Geheimnis, dass Singapur zu den stabilsten Ländern Südostasiens zählt. Ein Beweis dafür kann darin gesehen werden, dass viele internationale und auch schweizerische Firmen hier tätig sind. Die schweizerischen Firmen erwirtschaften über 180 Mio Franken und liegen vor Frankreich, Italien, Belgien und Skandinavien. Auch sind seit einem Jahr alle schweizerischen Grossbanken in Singapur vertreten. Ich bin also in einem Land tätig, das eine Sonderstellung einnimmt. Hinsichtlich der ERG hatten wir auch nie Schwierigkeiten. Wie bewertet die Zentrale und die Exportindustrie Singapur? Gibt es Ranglisten?

Herr Arioli:

Singapur ist so gut bewertet, dass für die ERG der maximale Rechnungssatz von 90 % gewährt werden kann. Mit der ERG sind wir heute in Singapur mit 43 Mio Franken engagiert.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger:

clôt le débat sur la GRE en soulignant qu'il a permis de sensibiliser le BAWI au problème de l'information et qu'il s'efforcera à l'avenir d'en tenir compte.

ExportförderungBotschafter Lévy:

Der Uebergang von Teil I zu Teil II ist klein: Wir verfügen im wesentlichen über zwei Exportförderungsinstrumente: a) die ERG und b) das Exportförderungsdispositiv.

Die Schweiz ist auf Exporte angewiesen, wird doch annähernd jeder zweite Franken im Ausland verdient. Die Exportförderung steht eigentlich im Widerspruch zu unserem ordnungspolitischen Credo, jedoch ist die staatliche und parastaatliche Exportförderung notwendig, im besonderen, da unsere Konkurrenzländer es auch tun. Diese Aufgaben können aber nur von staatlichen und

parastaatlichen Stellen übernommen werden.

Die Entwicklungsländer (EL) sind für die Schweiz ein wichtiger Wirtschaftspartner geworden, gehen doch 1/5 bis 1/4 der Exporte in diese Länder. Für einzelne Branchen sind die EL essentielle, für einzelne sind es sogar die einzigen Märkte (z.B. hydroelektrische Kraftwerke). Die Märkte der EL sind jedoch schwierig und problematisch. Die Schwierigkeiten der EL zeigen sich bei den Bedingungen des IMF für die 4,5 Mrd US-\$ Stand-by Kredit an Mexiko: Der Geldmengenzuwachs soll von 28 % auf 11 % reduziert werden, das Importregime und die Gesetzgebung hinsichtlich des Technologietransfers sollen liberalisiert werden. 30 % der Beamten müssen entlassen werden, und die Subventionen für die Landwirtschaft seien zu streichen.

Was ist die Rolle der Aussenposten in den EL bei der Exportförderung? Eine, wenn nicht die Hauptaufgabe der Aussenposten ist die Exportförderung. Wir brauchen den Einsatz aller Kräfte für die Erhaltung der Exportmärkte, und zwar vorläufig ohne zusätzliche Mittel. Dies bedingt ein maximales Ausnützen des bestehenden Instrumentariums, besonders des Milizsystems, der Ausbildungsmöglichkeiten (das Exportförderungsseminar in Spiez ist eine gute Gelegenheit) und der Reisen von hohen Beamten ins Ausland. Die folgende Diskussion soll sich auf die auf Seite 5 unter Ziffer 6 aufgereihten Fragen konzentrieren, ohne jedoch Punkt für Punkt vorzugehen.

Botschafter Steinhäuslin:

Die Möglichkeiten für unsere Exportindustrie sind immer noch gross. Kolumbien befindet sich in voller Entwicklung, und es sollte ein vermehrtes Interesse geweckt werden, z.B. durch Publikation unserer Mitteilungen (auch wenn es nur Vorprojekte sind, welche möglicherweise nie zur Ausführung gelangen). Die Erfahrungen haben gezeigt, dass grosse Projekte oft an jene Länder vergeben werden, welche bereits eine Pre-Faktibilitätsstudie finanzieren. Leider ist es sehr schwierig, konkrete Informationen über zukünftige Projekte zu erhalten (d.h. mit

Angaben spezifischer Art, wie Finanzierung, Wert des Projektes, voraussichtlich benötigte Maschinen, Installationen usw., technische Angaben usw.). Die Unterlagen für Ausschreibungen mit diesen Angaben können auch durch die Botschaft schwerlich vor deren Publikation und auch nicht kostenlos angefordert werden. Zudem sind die Geschäftsmöglichkeiten - wie im Zirkular des BAWI erwähnt - meist von günstigen Finanzierungsbedingungen abhängig.

In zweiter Linie scheitern unsere Bemühungen möglicherweise auch daran, dass andere Länder zusammen mit ihren Offerten öfters Einladungen an die eventuellen Interessenten zum Besuch ihres Landes oder der Lieferfabrik oder für die Ausbildung eines Technikers verbinden (z.B. im spezifischen Fall von Maschinenlieferungen). Die Lieferanten von Maschinen, Apparaten und Instrumenten usw. sollten unbedingt darauf aufmerksam gemacht werden, dass der Service garantiert werden muss (s. in diesem Zusammenhang Vorstoss der Fedetextil beim INCOMEX: Textilmaschinen aus Ländern, welche weder Service noch Know-how bieten, sollten künftig nicht mehr importiert werden dürfen...).

Es darf angenommen werden, dass unter der neuen Regierung vor allem die Importe gefördert werden, welche der Förderung der Industrialisierung (auch mittlerer und kleinerer Unternehmen) und der Schaffung von neuen Arbeitsplätzen dienen. Wie konkret die Import- und Zollbestimmungen gehandhabt werden sollen, ist noch nicht voraussehbar, da sich auch hier noch keine Arbeitsgruppen gebildet haben.

Die unter b) (S. 5/Beilage V) erwähnte Schaffung einer Informationsgruppe könnte in Bogota von grossem Nutzen sein. Oft haben unsere Vertreter (durch ihre Kontakte zur Industrie) Informationen aus erster Hand.

Zu c). Die Erschliessung des Marktes ist nicht nur schwierig, sondern vor allem langwierig. Deshalb ist es unerlässlich, dass unsere Exporteure einen guten Vertreter finden. Bis zum konkreten

Abschluss eines Geschäftes können Monate vergehen, sich also mit Geduld wappnen! Unsere Exporteure sollten manchmal flexibler sein und auch hie und da eine Aktion starten (Propaganda, Besuche im Land), ohne bereits einen sicheren Vertrag in der Tasche zu haben.

e) Nachdem Kolumbien bereits einen gewissen Grad der Industrialisierung erreicht hat, wird das Augenmerk in Zukunft sicher vermehrt auf den Import von Know-how und Abschluss von Lizenzverträgen gerichtet sein. Normalerweise werden die Importe, sobald eine nationale Produktion nachgewiesen ist, gesperrt. Die Abgabe eines Know-how oder Lizenzvertrages würde in einem solchen Fall die weiteren Geschäftsmöglichkeiten sichern.

M. l'Ambassadeur Quinche

constate que la Côte d'Ivoire est un des pays en voie de développement qui a le mieux réussi et devrait de ce fait attirer les entreprises suisses. Mais celles-ci semblent peu intéressées à en juger par le peu de visites et de demandes. Une des raisons lui semble être une préférence des entreprises suisses-allemandes pour les pays de langue anglaise. En tout cas, il estime que la Suisse pourrait faire beaucoup mieux que le 22e rang qu'elle occupe actuellement dans le classement des importateurs et que plus devrait donc être fait pour orienter les entreprises suisses vers ce marché.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

examinera la question avec la section Afrique du BAWI.

Botschafter Birrer:

Ich möchte auf die Möglichkeit der Teilnahme an den technischen Konferenzen der UNO-Wirtschaftskommission für Afrika aufmerksam machen. Bisher habe ich die Einladungen für diese Konferenzen an die DEH weitergeleitet, wobei die Standardantwort jedesmal lautete: es kann niemand kommen; wir sind jedoch am Resultat

interessiert. Bei diesen Konferenzen geht es nicht nur um Entwicklungskonzepte, sondern man diskutiert über grosse Projekte (Telekommunikation, Strassenbau), die die Landesgrenzen überschreiten. Andere Länder wie die BRD, Frankreich oder England schicken nicht Beamte an diese Konferenzen, sondern Vertreter von Exportfirmen, die schon auf dieser Stufe versuchen, Offerten zu unterbreiten. Frankreich stellt sogar Experten für die Vorbereitung zur Verfügung, die so früh eingreifen können, wenn es um die Verteilung von Aufträgen geht.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

l'encourage à prendre contact avec lui et l'Ambassadeur Lévy pour évaluer l'importance économique de ces manifestations.

Botschafter Rüegg:

Es herrschte mit Nigeria eine rege Geschäftstätigkeit; heute ist dieses Land jedoch zu einem Risikoland geworden. Ich bin der Ansicht, dass eine der Hauptaufgaben der Botschaft auf wirtschaftlichem Gebiet liegt und dass die Botschaft den schweizerischen Unternehmen helfen soll. Dem sind aber Grenzen gesetzt, besonders in Nigeria, wo nun versucht wird, den Markt mit "Wildwest-Methoden" zu erobern. Die Botschaft kann mit solchen Methoden nicht mithalten und muss sich dergestalt beschränken. Andere Länder sind hingegen in dieser Beziehung freier, da sie über Organisationen verfügen, die nicht an ihre Botschaft gebunden sind, wie z.B. die Handelsdelegationen der Oesterreicher, die ziemlich unbelastet von Skrupel ihre Interessen verteidigen. In Ermangelung solcher Organisationen suchen wir die Unterstützung der Handelszentrale sowie jene privater Kreise, wobei es hier vornehmlich um Informationsaustausch gehen kann. Deshalb befürworte ich den Punkt B (Schaffung von Informationsgruppen), wobei der Grad der Institutionalisierung offen bleiben kann. In Nigeria stehen schweizerische Firmen in Kontakt mit höchsten Stellen, die ihre Informationen auch der

Botschaft zur Verfügung stellen könnten. Was den zweitletzten Punkt betrifft (Export von Know-how), möchte ich bemerken, dass von schweizerischer Seite höchste Zurückhaltung geübt wird. Der Wunsch der Nigerianer nach Verstärkung des Exportes von Know-how ist klar und eindeutig, und wir werden oft aufgefordert, nicht nur zu exportieren, sondern auch lokal zu produzieren und sie anzuleiten, selber zu produzieren. Von den schweizerischen Firmen wird aber aus begreiflichen Gründen grosse Zurückhaltung an den Tag gelegt. Oft sind lokal produzierte Produkte von schlechterer Qualität, und die reichen Nigerianer kaufen lieber importierte Ware.

Botschafter Langenbacher:

Sind nicht zusätzliche Massnahmen bei der Exportförderung möglich? Wir haben z.B. versucht, Informationen in die Wüste hinauszutragen, wo neue Industriezonen entstehen. Dies ist für uns eine befriedigende Formel gewesen, trotzdem es viel Energie und Aufwand kostete. Weiter habe ich in der letzten Zeit feststellen können, dass schweizerische Unternehmen, besonders mittlere und kleine, das Interesse am Handel mit Entwicklungsländern verloren haben. Ein wesentlicher Grund dafür liegt sicher in der zu kleinen Risikobereitschaft. Die dadurch entstehenden Marktlücken werden oft von japanischen Unternehmen eingenommen. Diese Entwicklung ist besonders in Ländern, die der grauen Zone angehören, bedauerlich. Ich persönlich ermutige die schweizerischen Unternehmen, in diesen Märkten zu bleiben. Haben andere ähnliche Erfahrungen gemacht?

M. l'Ambassadeur Lévy

affirme que le BAWI serait très intéressé de connaître aussi les raisons de certains échecs commerciaux ou de promotion des exportations. La faute en incombe-t-elle à l'état, à l'entreprise? En effet, la question du financement n'explique pas toujours tout.

En réponse à l'Ambassadeur Quinche, pose la question du rôle des instances officielles dans le domaine des exportations: locomotive ou accompagnateur? Il penche plutôt pour le second car l'état ne peut pas forcer les entreprises à investir quelque part. Mais même alors le problème consiste à intéresser les entreprises pour un ou certains pays. En tout état de cause, il faut entreprendre des efforts individualisées selon les pays pour tenir compte de leur spécificité et surtout encourager les petites et moyennes entreprises suisses qui souvent ne possèdent pas les moyens humains et matériels nécessaires à une activité exportatrice d'envergure, audacieuse et active.

Souligne qu'il serait utile d'avoir sur place des personnes bien informées et disponibles pour servir d'intermédiaire et d'éclaireur. En effet, les chambre de commerce, bien qu'utiles, sont souvent d'un fonctionnement un peu lent et lourd.

Confirme d'une manière générale un manque d'intérêt pour l'Afrique ainsi que l'érosion des parts de marché suisses dans certains pays par manque de suivi et d'engagement dûs à des mauvaises expériences, aux risques encourus ou prévus, à la situation financière difficile. Mais il faut à tout prix stopper cette évolution corrosive.

M. l'Ambassadeur Lang

rappelle que le marché algérien est un marché difficile mais que l'état et les entreprises nationales sont de bons payeurs. Cependant, pour les entreprises se pose un problème de contacts et de continuité dans les relations du fait que les entrepreneurs ne peuvent pas résider sur place. La dimension des projets soumis aux appels d'offre internationale pose un autre problème car ils dépassent souvent les capacités de petites et moyennes entreprises qui de ce fait tendent à disparaître du marché au bénéfice souvent de grosses sociétés japonaises. Les retards ou les longs échéances des paiements ne favorisent pas non

plus ces entreprises. Enfin, l'individualisme suisse n'a pas que des avantages sur le plan commercial. En effet, beaucoup de petites et moyennes entreprises préfèrent renoncer à une affaire plutôt que de s'allier entre elles pour essayer de l'emporter et de la mener à bien si elle dépasse leurs capacités propres.

M. l'Ambassadeur Franel

approuve la conception de la promotion des exportations telle qu'elle est décrite dans la documentation distribuée mais doit constater qu'elle est difficilement applicable au marché zaïrois qui est complètement pourri par le rôle qu'y jouent les combines et les trafics, les commissions et autres pots de vin, la corruption. Signale que la Chambre de commerce récemment créée devrait contribuer à faciliter les affaires. Demande si les appels d'offres internationales réservées aux pays membres de la CEE doivent être transmises aux filiales sises dans la CEE d'entreprises suisses.

M. l'Ambassadeur Châtelain

pense que le BAWI devrait inciter les exportateurs suisses à s'organiser et à prospecter ensemble les marchés sud-américains (voyages de délégations comprenant des représentants de plusieurs entreprises, voyages sous la houlette du BAWI, etc.) comme le font d'autres pays (notamment l'Autriche, les pays scandinaves, du Bénélux). Il souligne également le rôle régional important des expositions et foires. Il se demande s'il ne serait pas possible de convaincre les grandes et petites entreprises de s'associer car le Venezuela est un pays riche qui a des ambitions industrielles énormes, trop grandes pour de petites ou moyennes entreprises.

Botschafter Wermuth:

Die Zusammenarbeit mit der OSEC hat sich in den letzten Jahren verbessert, jedoch unternimmt sie manchmal Aktionen, die nicht

mit Bern abgestimmt worden sind. Man schickt uns demnächst einen Länderbearbeiter mit 10 Mandaten von Lausanne nach Mexiko, wobei diese Arbeit von der Botschaft hätte erledigt werden können. Eine solche Reise ist unnötiger Luxus. Mandatsreisen sind dort lohnend, wo nur ein schwacher Service vorhanden ist.

Botschafter Dahinden:

Es kommt immer wieder vor, dass transnationale Firmen, deren Mutterhaus sich in der Schweiz befindet, uns bei Ausschreibungen um Unterstützung angehen. Bei der Vergebung der Arbeiten stellt sich dann heraus, dass die Lieferungen aus verschiedenen Ländern kommen, in einem konkreten Fall z.B. aus der BRD und aus Spanien. Obwohl mir bewusst ist, dass die Mutterfirma z.B. mittels Lizenzen auch davon profitieren kann, finde ich, dass die Firma sich in diesem Falle an die Botschaft der BRD oder Spaniens hätte wenden sollen.

Botschafter Erni:

Ich fürchte, dass man die Seite der Nachfrage zu sehr betont. Unsere Missionen sind immer aufgefordert worden, über die Nachfrage zu berichten, wobei die Angebotsseite vielleicht etwas vernachlässigt wurde. Ich würde empfehlen, dass man auch ein Konzept aufstellt für die schweizerische Exportindustrie, wobei ich betonen möchte, dass es über der eigenen Suche des Marktes nichts gibt, auch Subventionen nicht. Auch glaube ich, dass hier die Entwicklungsländer weniger Aufmerksamkeit verdienen, was volkswirtschaftlich damit zu erklären ist, dass der tertiäre Sektor einen solchen Aufschwung genommen hat und dass weniger Leute zur Verfügung stehen, um diese Märkte richtig zu studieren.

Weiter möchte ich feststellen, dass die Einstellung von "locals" in der Exportförderung sehr gute Resultate gezeigt hat. Vielleicht ist es gut, wenn man diese "locals" wieder

einmal unter die Lupe nimmt. Schliesslich möchte ich auf die guten Erfahrungen während meines "Goodwill"-Besuches in den ASEAN-Ländern hinweisen, der sehr gute Resultate gezeigt hat, und ich empfehle Ihnen, solche Besuche in ihr Exportförderungsprogramm aufzunehmen.

M. l'Ambassadeur Lévy

constate que malheureusement il ne peut donner qu'un mot d'ordre à l'intention des représentants diplomatiques et consulaires suisses à l'étranger. "Il faut dire et répéter les choses en Suisse; au bout de 20 fois, les gens commencent à entendre."

S'adressant

à M. Franel: se réjouit de la nouvelle chambre de commerce au Zaïre qui peut être un instrument efficace et utile si elle est bien gérée et érigée sur une base solide. Va se renseigner pour les entreprises dans la CEE.

à M. Châtelain: le BAWI est ouvert à toute suggestion de voyage mais les contraintes financières de la Confédération sont connues et puis il a souvent pu constater que l'industrie privée est assez réticente. Les foires et expositions sont également une bonne chose et le BAWI est prêt à encourager la participation suisse, vu le succès de celle, entre autres, organisée en Argentine.

à M. Mordasini: le BAWI sait bien que d'autres pays offrent leurs produits à des prix inférieurs aux prix suisses, mais il n'y peut rien car les contraintes et influences sur les prix varient de pays en pays. Le BAWI n'a pas de priorité régionale mais essaie de pousser les exportations partout où il peut.

à M. Wermuth: remercie pour toute information concernant l'OSEC.

à M. Dahinden: les sociétés multinationales organisent leur production selon leurs besoins et intérêts et il n'est pas

possible de les influencer quant à la répartition des commandes qu'elles reçoivent. C'est le phénomène de l'internationalisation croissante des entreprises.

à M. Erni: le BAWI reconnaît la nécessité d'une "formation continue" des agents locaux. Les voyages de goodwill sont nécessaires et doivent être suggérés par les postes à l'étranger aussi souvent qu'ils apparaissent utiles et prometteurs.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

clot le débat sur la promotion des exportations en soulignant que toute information sur des alliances réussies et fructueuses d'entreprises suisses devrait également être signalée car elle pourrait avoir des effets stimulants en Suisse.

Wirtschafts- und handelspolitische Massnahmen: Mischkredite, Zahlungsbilanzhilfe und Handelsförderung

Herr Saladin, BAWI:

Ist Ihnen unsere Politik hinsichtlich der Mischkredite (MK) verständlich? Wir wissen, dass MK in Zusammenhang mit der Exportförderung immer wieder zu Fragen Anlass geben. Warum sind die MK ein Mittel der Entwicklungszusammenarbeit und nicht der Exportförderung? In der Schweiz werden die entwicklungspolitischen Aspekte der MK klar hervorgehoben. Die Frage steht im Vordergrund, ob diese Kredite in Uebereinstimmung mit dem Entwicklungszusammenarbeitgesetz stehen, und wir müssen schon bei der Evaluation klar darstellen, dass der MK mit diesem Gesetz in Uebereinstimmung steht. Weiter scheint mir wichtig zu sein, dass der Dialog mit den Botschaften aufrechterhalten und ausgeweitet wird, was zur Folge hat, dass die Arbeitsbelastung der Botschaften hinsichtlich der MK sehr stark zunehmen wird. Ich möchte Sie fragen, ob die diesbezüglichen Informationsbeschaffungen der Botschaften in der richtigen Art und Weise erfolgen.

Zahlungsbilanzhilfe: Die Informationsübermittlung zwischen Ihnen und uns spielt eine wichtige Rolle. Die Wirtschaftsberichte, in denen Sie uns frühzeitig über Zahlungsbilanzschwierigkeiten Mitteilung machen, sind für uns sehr wertvoll.

Handelsförderung, d.h. Förderung der Importe aus den Entwicklungsländern in die Schweiz. Dies ist für uns ein relativ neues Dossier, und es ist besonders in wirtschaftlich schwierigen Zeiten innenpolitisch nicht unbestritten. Ein wichtiger Kanal für diese Arbeit ist die OSEC, der wir das Mandat gegeben haben, die Importförderung auszubauen. Wir hoffen, so ein Mittel gefunden zu haben, um die Botschaften zu informieren, wo Importförderung möglich ist. Hier könnten uns die Botschaften noch helfen, gute Projekte zu finden, denn es ist offensichtlich, dass eigentlich der input von den Entwicklungsländern selber kommen müsste.

M. l'Ambassadeur Franel

demande si pour les 10 à 12 nouveaux crédits mixtes envisagés il y avait déjà une répartition de prévu.

Botschafter Birrer:

Ich habe mich bisher kaum mit MK befasst, und ich möchte die Frage stellen, ob es bei der Erteilung von MK auch politische Kriterien gibt. Auf der Liste sind keine ganz "linken" Länder aufgezählt; können solche Länder nicht in den Genuss eines MK kommen?

M. l'Ambassadeur Mordasini

expose le problème du crédit mixte accordé au Pérou: les autorités locales y voient seulement une promotion aux exportations suisses et méconnaissent sa composante "aide au développement". De ce fait, elles ont des difficultés à déterminer des projets susceptibles de bénéficier de ce crédit mixte.

Botschafter Langenbacher:

Ich habe mit einigen Kollegen über die Verwaltung der MK diskutiert, und wir sind zum Ergebnis gekommen, dass ein MK an ein oder an mehrere klar definierte Projekte gebunden sein und nicht aufgesplittert werden sollte. So könnte man zu Vereinfachungen bei der Identifikation, Prüfung und bei der Kontrolle der Durchführung kommen, was besonders für kleine Botschaften von grossem Vorteil wäre.

M. l'Ambassadeur Cuendet

constate que l'Egypte n'a aucun mal à "placer" le crédit mixte, contrairement au Pérou. A son avis les deux buts, promotion des exportations et aide au développement ne sont pas inconciliables mais complémentaires. Il souligne l'importance du critère "aide au développement", car des projets solides et soigneusement choisis en fonction de ce critère ont plus de chance de survivre à des bouleversements politiques éventuels.

Herr Saladin:

Für die nächste Tranche, die uns das Parlament bewilligt hat, haben wir noch kein konkretes Länderprogramm aufgestellt. Von den 350 Millionen des Kredites sind nur 240 Mio. für MK bestimmt, und wir sind daran, ein Programm auszuarbeiten. Bei der Länderauswahl werden wir uns wie bisher an gewisse Kriterien halten und jenen Ländern den Vorzug geben, mit denen wir bis jetzt gute Erfahrungen gemacht haben. Zu gegebener Zeit werden wir die Botschaften darüber anfragen.

Zu Botschafter Birrer: Wir haben keine Auswahlkriterien hinsichtlich "links" oder "rechts"; jedoch im Zusammenhang mit der Menschenrechtspolitik entsteht ein politisch gefärbtes Kriterium, da sich hier - wie der Bundesrat kürzlich in einer Antwort auf einen parlamentarischen Vorstoss ausgeführt hat - Grenzen für die Entwicklungspolitik ergeben. Falls die Menschenrechtsverletzungen so stark sind, dass unser entwicklungspolitisches Anliegen nicht mehr durchzuführen ist, werden natürlich

die MK gestoppt. Die anderen Kriterien sind jedoch viel wichtiger: 1. Führt ein Land eine Entwicklungspolitik, die im grossen und ganzen unserer Auffassung entspricht? Damit ist im besonderen gemeint, ob gewisse verteilungs- und sozialpolitische Aspekte berücksichtigt werden. 2. Die Frage, ob ein Land überhaupt administrativ und finanziell in der Lage ist, einen MK zu absorbieren. 3. Hat die Schweiz ein wirtschaftliches Interesse, einen MK zu erteilen? Sind genügend schweizerische Firmen an Lieferungen interessiert? Besteht ein "courant normal", der ausbaufähig ist und der auch volumenmässig einen MK rechtfertigt?

Zur Frage von Botschafter Mordasini: Es ist nicht immer einfach, den Ländern den Unterschied zwischen Exportförderung und Entwicklungspolitik zu erklären, da sie automatisch davon ausgehen, dass solche Kredite Exportförderung seien.

Zu Botschafter Langenbacher: Wir haben drei Arten von MK: 1. MK für ein einziges Projekt (z.B. Honduras); 2. MK für verschiedene konkrete Projekte (ca. 3 - 6); 3. MK im Sinne einer Kreditlinie, mit dem wir eine grosse Anzahl von Lieferungen aus der Schweiz finanzieren. Unsere Präferenz geht in Richtung der zweiten Art von MK. Die erste Art von Kredit ist etwas schwierig, da man einem oder zwei Lieferanten den Vorzug geben muss. Wir schliessen aber die dritte Möglichkeit nicht aus, da man so auch gute Ergebnisse erreichen kann, wie der Fall Aegypten gezeigt hat.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

relève que le critère essentiel est que l'objectif soit réalisable, donc que les conditions prévalant dans le pays permettent une exécution sans entraves des projets. Attire l'attention sur le fait que le système de la "ligne de crédit" (credit line) est plus apte à faire bénéficier les petites et moyennes entreprises des commandes et projets et qu'il faut donc s'en souvenir lors des négociations.

Botschafter Dahinden:

Beim Projet in Honduras ist der Bundesanteil gemäss den Beschreibungen auf den ersten Blick ein Geschenk. Der Bundesanteil wird innerhalb von 29 Jahren abbezahlt, und zwar vom 18. bis zum 29. Jahr zinslos. Die Rückzahlung erfolgt erst im Jahre 2010, und da der Kredit in Schweizerfranken gewährt wurde, wird diese Schuld für Honduras sicher sehr gross sein. Ist der Bund bereit, diesen Kredit abzuschreiben?

M. l'Ambassadeur Roethlisberger:

En l'an 2008, on verra! En principe un contrat négocié et signé reste valable dans toutes ses clauses. D'ailleurs, le problème soulevé par M. Dahinden affecte toutes les formes d'aide financière accordée par les pays développés aux pays en voie de développement.

M. l'Ambassadeur Cuendet

demande, en rapport avec le questionnaire, s'il ne s'agit pas là d'un travail excessif à l'attention de parlementaires qui font un caprice à l'égard des crédits mixtes mais au fond se soucient bien peu de ces problèmes.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

répond que même si seulement 20 % des parlementaires s'intéressent à ces questions, il convient d'en tenir compte parce qu'ils peuvent faire toute la différence quant à la forme finale de l'approbation parlementaire. D'ailleurs, il a pu constater lors des séances des commissions que beaucoup de questions pertinentes et sagaces étaient soulevées. Et puis il ne faut pas oublier que les sommes en jeu sont quant même substantielles.

Botschafter Erni:

In Indien herrscht eine gewisse Furcht vor einer Verschuldung in Schweizerfranken, und ich glaube, dass die MK ein gutes

Mittel sind, Vertrauen zu schaffen und den Banken Kontakte für die Zukunft zu ermöglichen. Indien wurde schon mehrmals ein MK gewährt und hat sie auch gut zurückbezahlt. Dazu noch eine Frage: Vor einigen Jahren war die Rede davon, dass nur solchen Ländern ein MK zugesprochen werden kann, die ein Investitionsschutz- und ein Doppelbesteuerungsabkommen unterzeichnet haben. Kann ich nun annehmen, dass dies heute nicht mehr der Fall ist?

Herr Saladin:

Meines Wissens waren die MK nie an solche Bedingungen geknüpft.

Herr Arioli:

Die Erteilung von MK kann aber von solchen Bedingungen abhängig gemacht werden.

Botschafter Dahinden:

Ich habe zu Ihrem Fragebogen auf Seite 3 ganz am Schluss eine Bemerkung anzubringen: Nach meiner Ansicht sollte der Koordinator in beiden Fällen herbeigezogen, die genaue Arbeitsverteilung aber dem Botschafter überlassen werden.

Herr R. Wilhelm, stellvertr. Direktor, DEH:

Auch die DEH interessiert sich sehr für Ihre Bemerkungen hinsichtlich der MK, da wir, wie Sie wissen, sehr eng mit den Kollegen vom BAWI zusammenarbeiten. Besonders im Falle der Schwerpunktländer bei der Entwicklungszusammenarbeit können sich Möglichkeiten der Kombination von Entwicklungszusammenarbeit im engeren Sinne und MK ergeben, wie z.B. im Falle Perus. Hier ist es wichtig, einen möglichst guten Erfahrungsaustausch mit Ihnen zu haben, um die Erkenntnisse auszuwerten.

Zahlungsbilanzhilfe

Geschäftsträger Abegglen:

1. Am 17./18. Juni hatte der "Club des amis de Madagaskar" eine Zusammenkunft, bei der Vertreter von Madagaskar mit Herren vom BAWI und vom DEH zusammenkamen, wobei den Vertretern von Madagaskar zu verstehen gegeben wurde, dass ihr Begehren wohlwollend aufgenommen würde, unter Vorbehalt eines Bundesratsentscheides. Von dieser Unterhaltung erhielten wir in Madagaskar keinen Rapport und erfuhren erst von Vertretern Madagaskars davon.
2. Im September 1981 schloss die Schweiz mit Madagaskar ein Schuldenkonsolidierungsabkommen ab, wobei bis heute der Vertrag seitens Madagaskars nur teilweise eingehalten wurde. Nun ist eine neue Schuldenkonsolidierung in Arbeit, die laut BAWI Ende September unterschrieben werden soll.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

déplore les problèmes d'information mais signale que les conditions de travail sont telles que la rédaction des rapports prend malheureusement souvent du retard.

Botschafter Erni:

Sie erwarten von den Botschaften, dass sie in den Wirtschaftsberichten die Insolvenz eines Kunden möglichst frühzeitig anzeigen. Wird dies aber nicht zuerst von der Nationalbank gemacht?

Herr Saladin:

Die Nationalbank ist über die Dritte Welt nicht genügend dokumentiert, da sie nicht dafür zuständig ist. Wir möchten deshalb eine möglichst frühzeitige Berichterstattung von Ihnen haben.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

aborde le sujet de la promotion des exportations des pays en voie de développement.

M. l'Ambassadeur Quinche

se demande si compte tenu du fait que 2 des 3 pays dont il s'occupe, sont vraiment sous-développés et donc jouissent d'un système des communications primaire, l'information atteint bien la cible visée. Il suggère à cette fin des voyages de gens de l'OSEC ou de collaborateurs pour s'en assurer.

M. l'Ambassadeur Cuendet

prend la défense de l'OSEC en ce qui concerne ses efforts pour promouvoir les exportations des pays en voie de développement. En Egypte, avec peu d'argent, on a suscité beaucoup de goodwill. Vu le déficit de 300 millions de francs de la balance commerciale de l'Egypte avec la Suisse, de petits efforts pour promouvoir les exportations égyptiennes et atténuer par là ce déficit seraient certainement bien vus en Egypte et faciliteraient de la sorte le règlement des problèmes commerciaux et autres.

Herr Saladin:

Ich bin mir bewusst, dass die Aktionen der OSEC hinsichtlich der Importförderung nur ein Anfang sind, und wir diskutieren laufend mit der OSEC, wie diese Aktionen verbessert werden können. In ärmeren Ländern hat die Verteilung von Importbulletins sicher keine grosse Wirkung. Hier müssen wir uns auf kleine, spezifische Aktionen abstützen, und wir wären Ihnen dankbar, wenn Sie uns und die OSEC informieren würden, wo und wie man solche kleinen Aktionen am besten starten sollte. Hinsichtlich der Frage von Herrn Portier bin ich der Ansicht, dass der Barter-Austausch langfristig beiden Ländern nicht helfen kann. Unsere schweizerischen Unternehmen sind daran nicht interessiert, und es soll auch nicht unsere Politik sein, diese Art von Austausch zu unterstützen.

Botschafter Lévy:

Es besteht eine Tendenz zu Barter-Geschäften, da die Entwicklungsländer immer mehr in Finanzschwierigkeiten stecken. Wir müssen aber mit letzter Energie gegen solche Tendenzen ankämpfen.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger

remercie les participants et demande aux présents d'exprimer après réflexion leur avis sur la nouvelle manière d'organiser cette discussion et clot celle-ci.

Groupe de travail C): Pays à commerce d'EtatBotschafter von Tscharner:

Die Ost-West-Beziehungen sind ein Teilaspekt der Weltwirtschaftsbeziehungen und deren Probleme. Der Ost-West-Handel der Schweiz versteht sich aus dem Prinzip der Universalität unserer Wirtschaftsbeziehungen. Die von den USA getroffenen Massnahmen (Embargo, etc.) zeigen auch die Verflechtung zwischen Handel und weltpolitischer Situation. Wir sind heute morgen auf die Wirtschaftskrise aufmerksam gemacht worden - die Ost-West-Wirtschaftslage widerspiegelt einerseits die Weltwirtschaftslage, sie weist andererseits auch eigenständige Aspekte auf.

Ich bin mir bewusst, dass die Berichterstattung aus den osteuropäischen Ländern besondere Probleme aufgibt, und ich weise in diesem Zusammenhang auf die neuen Weisungen des BAWI hin. Es ist sicher schwierig, das Residenzland wirklichkeitsnah zu beurteilen. Trotzdem darf der Versuch nicht ausbleiben, ein Bild über die Gesamtlage zu bekommen. Aus der Sicht des BAWI ist die Beurteilung zu folgenden drei Problemkreisen besonders interessant, und wir sind für die Berichterstattung darüber besonders dankbar:

1. Volkswirtschaftliche Grunddaten: Wachstum, Beschäftigung, Strukturwandel, Landwirtschaft, Investitionspläne etc. Von der ECE erhalten wir wohl gesamtwirtschaftliche Dokumente, doch bleibt die Berichterstattung der Botschaften wichtig.
2. Finanzielle Parameter: Zahlungsbilanz, Verschuldung, Kreditfluss aus dem Westen, Natur und Dauer der gerade herrschenden Zustände. Der Fall Polens zeigt, dass diesem Aspekt mehr Bedeutung zugemessen werden muss, wie schwierig es auch ist, genaue Zahlen zu erhalten.
3. Reformen: Was ist echt und was ist Propaganda ? Wie tief geht der Reformwille ? Welche Bedeutung hat das Beispiel Ungarns für Osteuropa ?

Die Krise ist in einem eigenartigen Zusammenwirken mit zahlreichen Elementen verbunden. Die Zahlungsschwierigkeiten Polens und Rumäniens gehören zur Tagesaktualität. Dahinter stehen jedoch Einzelfragen des Ost-West-Verhältnisses. Was brachte die Détente im wirtschaftlichen Bereich ? Führte die Zusammenarbeit mit dem Westen im Hinblick auf die Industrialisierung zu einem Fiasko ? Führte eine Fehlbeurteilung zu einem politischen Einbruch, der seine Schatten auf eine Entwicklung wirft, die sich später fortsetzen wird ? Der Streit um die Gasleitung und die Krediterteilung an Osteuropa jedenfalls bedeuten einen Einbruch des Politischen. Die Sanktionen haben ihren Einfluss auf den Technologietransfer, auch wird eine Verschärfung der Cocom-Bestimmungen geprüft. Die Ost-West-Beziehungen werden auch belastet durch Missverständnisse und Uneinigkeit im westlichen Lager.

Ueber die Entwicklung der bilateralen Wirtschaftsbeziehungen informieren die beiden verteilten Tabellen (vgl. Beilagen 7a und 7 b), die den mengenmässigen Austausch mit den 7 RGW-Ländern Europas darstellen. Folgende Haupterkennnisse können daraus gezogen werden:

Die Einfuhren aus Osteuropa nahmen zwar in den letzten 3 Jahren in absoluten Zahlen zu, gemessen am Gesamtaussenhandel verharrten sie aber bei 4 %. Die Zunahme erklärt sich durch die Erdölbezüge; ein Drittel des Bedarfs der Schweiz wird aus Osteuropa gedeckt, und 91 % der Importe aus der UdSSR bestehen aus Erdöl. Qualität und Preis dieses Oels entsprechen den Anforderungen unserer Importeure, die aber in keiner Weise von dieser Bezugsquelle abhängig sind, da sie sich nicht langfristig binden,

Die Ausfuhren schrumpften sowohl wertmässig als auch prozentual (gemessen am Gesamtaussenhandel), wobei das Bild nicht einheitlich ist. Bulgarien, die DDR und vor allem Ungarn kaufen weiterhin schweizerische Produkte, wogegen Polen, Rumänien, die Tschechoslowakei und die Sowjetunion als Märkte an Bedeutung verlieren

- 66 -

und entweder nicht in der Lage oder nicht willens sind, schweizerische Waren zu importieren. Der Rückgang der Ausfuhren nach der Sowjetunion ist nicht klar begründbar; vermutlich ist er auf die Knappheit an Devisen zurückzuführen.

Die Zusammensetzung der Exporte ist auf allen Ostmärkten ähnlich: ca. 44 % Maschinen, 7 % Instrumente und gut 30 % chemische Produkte. Für Konsumgüterimporte fehlt im Osten das Geld. Die Frage stellt sich, ob sich dies in absehbarer Zeit ändern wird, und welche Chancen schweizerische Produkte haben werden. Ich bin in dieser Hinsicht wegen der Finanzprobleme nicht sehr optimistisch; auch Ungarn und Bulgarien werden bremsen müssen, was allerdings einer späteren Umschuldung vorzuziehen ist.

Die SZH hat in ihrem neuen Programm Osteuropa nicht als prioritäres Tätigkeitsfeld berücksichtigt. Angesichts der Weltwirtschaftslage ergab sich eine Konzentration auf Nordafrika, Japan etc. Auf anderen Märkten ist keine Verstärkung der Handelsförderung möglich. Immerhin ist die Präsenz der schweizerischen Industrie an den wichtigsten Messen gewährleistet, und es werden gelegentlich Mandatsreisen nach Osteuropa durchgeführt werden. Die Konzentration der Kräfte wurde nötig wegen der Kürzung der an die SZH ausgerichteten Subventionen um 10 %. Diese Kurskorrektur darf aber nicht falsch interpretiert werden: An der Universalität der Wirtschaftsbeziehungen wird festgehalten, und Osteuropa soll nicht vernachlässigt werden. Die Botschaften dürften dabei inskünftig aber stärker in die Handelsförderung involviert werden.

Eine weitere Frage betrifft den Stellenwert der Gemischten Kommissionen. Deren praktischer Nutzen für die bilateralen Beziehungen wird in der Schweiz unterschiedlich beurteilt. Vom BAWI aus betrachtet sollten die Intervalle zwischen den Sitzungen nicht zu kurz sein. Eine periodische Standortbestimmung ist jedoch auch für Firmen nützlich. Die Gemischten Kommissionen

sind kaum ein Instrument für die Ausweitung des Handelsverkehrs, doch könnte sich der Verzicht darauf negativ auswirken. Der Rhythmus der Sitzungen wird wohl beibehalten werden, und der Informationsaustausch wird sicher verbessert werden müssen.

Das jetzt gezeichnete Bild ist unvollständig: es müsste um die multilateralen Aspekte ergänzt werden. Die Diskussion um die bilateralen Beziehungen soll aber jetzt eröffnet werden.

Botschafter Hohl:

Bei der Betrachtung der Situation Jugoslawiens muss immer der historische Ursprung berücksichtigt werden: Nach dem Bruch zwischen Tito und Stalin und dem Ausschluss Jugoslawiens aus der Komintern 1948 war es für das Land schwierig, einen neuen Weg zu finden. Die traditionellen Handelspartner fielen aus, und Alternativen waren nicht einfach zu finden. Jugoslawien weitete seinen Westhandel aus, zum grossen Teil mit westlicher Investitionshilfe. So wurde das Wirtschaftssystem aufgebaut, und mit Erfolg, so dass Jugoslawien heute als Schwellenland zu betrachten ist. Es ist nicht eigentlich ein Planwirtschaftsland. Geplant wird zwar überall, im Staat, in den Provinzen und in den Firmen, aber es gibt keinen Gosplan, und die Koordination spielt nicht überall reibungslos. Neben marxistisch-planwirtschaftlichen gibt es auch Konzepte des freien Marktes und Dezentralisierung. Die Wirtschaft kann mit einer komplizierten Tinguely-Maschine verglichen werden; die Richtung der Führung ist zum Teil unklar, und mit dem Verschwinden Titos ist die Lage komplizierter geworden. Kollektives Führungssystem und Rotation sind Elemente einer De-Titoisierung. Und doch bleibt Tito ein Nationalheiliger, dessen Erwähnung Ovationen hervorruft.

In Jugoslawien wurden in den sechziger und siebziger Jahren grosse Reformen durchgeführt, die mehr oder weniger als Modell und als Alternative für andere blockfreie Länder gesehen wurden.

In den siebziger Jahren wuchsen aber die Schwierigkeiten, doch war dies nicht nur systembedingt. Das System ist zum Teil schizophoren. Jugoslawien realisierte, was Ungarn anstrebt. Gleichzeitig hatte das Land einen Oelschock zu absorbieren: 80 % des Erdöls wurden aus Irak bezogen, wo auch grosse Investitionen von mehreren Milliarden US \$ getätigt worden waren. Es wurde gesagt, die Sowjetunion sei als Ersatzlieferant eingesprungen, doch ist diese dazu nicht in der Lage und hat ihre Kontingente auch für Jugoslawien gekürzt. Jugoslawien hat nun seine Bezüge diversifiziert. Trotzdem bleiben die Probleme bestehen.

Einige Zahlen illustrieren die heutige Krise: Die Handelsbilanz wies 1980 ein Defizit von über 6 Mrd. Dollar auf. Die Verschuldung von 8 Mrd. Dollar in 1978 wird 1982 auf 20 Mrd. Dollar steigen, das Passivum der Leistungsbilanz ging von über 3 Mrd. Dollar 1980 auf 0,7 Mrd. \$ im letzten Jahr zurück. Die Inflation, 1981 bei 40 %, wird 1982 noch gegen 30 % betragen. Die Handelsbilanz soll durch Importrestriktionen vor allem gegen Hartwährungsländer mit einem Aktivum abschliessen. Das Bemühen, die Exporte zu steigern, stösst im Westen auf Schwierigkeiten. Die Sowjetunion erscheint dabei als *deus ex machina* - der jugoslawische Absatz hat dort mehr Erfolg. Trotzdem die Sowjetunion Haupthandelspartner ist, befindet sich Jugoslawien nicht in ihrem Schlepptau. Belgrad hat ein klares Feindbild. Die Exporte in den Westen sollen angekurbelt werden, doch ist das Rezept dafür noch nicht gefunden.

Jugoslawien will nicht in die Dominoreihe der Ostblockschuldner gelangen; die Verschuldung wurde deshalb plafoniert, und man achtet auf pünktliche Rückzahlungen. 5 Mrd. Dollar jährlich oder 27 % der Deviseneinnahmen werden dafür benötigt. Dazu dienen auch Bilanzüberbrückungskredite; vom Stand-by-Kredit des IWF von 2,1 Mrd. Dollar ist die Tranche für 1982 von 700 Mio. \$ bereits gezogen worden. Kredite zu weichen Bedingungen von der BRD, Oesterreich und Kuwait etc. werden noch erwartet. Anfang 1982 stiegen die Exporte um 8 %, während die Importe um 13 % sanken. Die Gastarbeiterüberweisungen und die Einnahmen aus dem Tourismus blieben einigermaßen konstant.

Kurzfristige Probleme stehen immer noch an, die Diskussion um eine Revision des Fünfjahresplans geht weiter, ebenso dauert die Prüfung von Systemrevisionen an. Das Resultat bleibt offen; in den Kommissionen geben derzeit Liberale den Ton an.

Folgende Perspektiven dürften für die jugoslawische Wirtschaft zu erwarten sein: Die Annäherung an das Comecon wird wahrscheinlich weniger stark werden, der Wille zur Unabhängigkeit herrscht vor. Jugoslawien will nicht zum Sanierungskonsortium gehören. Die Absicht besteht, mit der EFTA ein ähnliches Abkommen zu schliessen wie mit den EG, wobei das Ziel vor allem optisch ist, die Balance wiederherzustellen. Zu den Zielen gehört aber auch, die Zahlungsfähigkeit zu wahren, die Verschuldung zu reduzieren und die Produktivität zu steigern.

Jugoslawien wandte sich gegen die Sanktionen gegen Polen und gegen die Verkoppelung von Fortschritten bei der KSZE mit der Liberalisierung in Polen. Das Regime Jaruzelski wird als letzte Chance für Polen erachtet.

Der Handelsaustausch der Schweiz mit Jugoslawien betrug 1981 713 Mio. Franken (Exporte 567 Mio., Importe 145 Mio. Franken). In den ersten fünf Monaten von 1982 sanken die Exporte um 28 %, die Importe stiegen um 9 %. Grund für diese Entwicklung ist die Devisenverknappung. Die Devisenzuteilung für Länder mit einem Aktivum gegenüber Jugoslawien wird restriktiv gehandhabt; die zeitweilig geführte schwarze Liste für Importbewilligungen wurde, da sie GATT-widrig ist, fallengelassen. Die Deviseneinnahmen einer bestimmten Firma garantieren noch nicht die Möglichkeit, diese z.B. für Ersatzteilkäufe zu verwenden, da die Priorität bei der Schuldentrückzahlung liegt. 1982 wird Jugoslawien noch über die Verschuldungshürde kommen, wobei viel von den USA abhängt, die einen positiven Anstoss geben können. 1983 stehen wieder ca. 5 Mrd. Dollar Fälligkeiten bevor, und eine Prognose ist kaum möglich. Die gegenwärtigen Sanierungen gehen jedenfalls auf Kosten der Zukunft.

Botschafter Fritschi:

Die unter Chruschtschew genährte Wachstumseuphorie ist längst überwunden, und Breschnew erliess 1970 eine realistischere Prognose. Indessen wurde im Durchschnitt die Hälfte des Geplanten erreicht, am wenigsten im Bauwesen mit 20 %, am meisten im Erdölsektor mit 70 %. Während der Breschnew-Aera hat sich die Wachstumsrate in den Fünfjahresperioden seit 1966 von 7,1 % über 5,1 % auf 3,5 % verringert, und die Planziele wurden nicht erreicht. Dieser Trend hält an, Zeichen der Stagnation zeigen sich. Die Industrieproduktion nahm in der ersten Hälfte 1982 um 2,7 % zu und lag damit um 2 % hinter dem Plan zurück. Der Uebergang vom extensiven zum intensiven Wachstum konnte unter dem 10. Plan nicht verwirklicht werden, und die Zeichen, ihn unter dem 11. Plan zu erreichen, sind schlecht. Die Arbeitsproduktivität stieg in den ersten sechs Monaten 1982 um 2 %. Besonders krass ist die Nichterfüllung der Planziele in der Landwirtschaft: Dieses Jahr wird die vierte Missernte erwartet; nach westlichen Schätzungen kann mit einer Ernte von 170 - 180 Mio. Tonnen gerechnet werden gegen planmässige 240 Mio. Tonnen. Die Wachstumsraten bleiben weit hinter dem Plan zurück, dies vor allem wegen struktureller Mängel. Auch im Energiebereich ergeben sich strukturelle Mängel, zudem ist die Förderung von Oel und Gas in den östlichen Landesteilen besonders schwierig. Die Sowjetunion wird bis etwa 1985 ohne Energieimporte auskommen. Bei den Energieexporten wird Gas immer wichtiger und das Oel mehr und mehr ersetzen. Verschiedene Systemmängel führten in der Sowjetunion zu volkswirtschaftlichen Rückschlägen, so dass die Planziele herabgesetzt werden mussten.

Spezifisch sowjetische Aspekte prägen die Situation: Das Versagen der Landwirtschaft, die hohen Rüstungskosten, die wirtschaftlichen, geographischen und klimatischen Bedingungen, die Lähmung der Partei- und Regierungsspitze. Unter Breschnew ist wohl keine Reform mehr zu erwarten, obwohl der Uebergang zum intensiven Wachstum eine Wirtschaftsreform erforderte. Allein die Verstärkung der Landwirtschaftsbürokratie wird die Produktion nicht fördern; Pro-

duktionsmängel müssen weiterhin durch Importe wettgemacht werden. Auch im Energiebereich geht es darum, vorhandene und potentielle Exportmöglichkeiten zu nutzen. Die vermehrte Devisenknappheit führt zu höheren Verkäufen der Sowjetunion, zu zusätzlichen Kreditbegehren und zur Annullierung nicht dringender Importe. Die Verschuldung von 1981 in der Höhe von rund 20 Mrd. Dollar ist angesichts der Grösse der sowjetischen Volkswirtschaft relativ bescheiden. Die Zahlungsfähigkeit ist bis auf weiteres nicht in Frage gestellt wie bei anderen RGW-Ländern; trotzdem wünscht die Sowjetunion gewisse Zahlungserleichterungen.

Die Verpolitisierung der Wirtschaftsbeziehungen ist seit der Gründung der UdSSR ein permanentes Problem. Die USA sind offensichtlich dazu bereit, das Getreideabkommen um ein Jahr zu verlängern. Die Sowjetunion verlangt dabei Kredite, was früher nicht der Fall war. Beim Streit um die Gasleitung wird der Status quo ante wohl kaum wieder erreicht werden; eher wird der gegenwärtige Stand andauern und damit die Spannung mit den USA und Westeuropa. Der Osthandel ist für Westeuropa relativ unbedeutend; er beträgt für die BRD z.B. 5 % ihres Aussenhandels. Die Sowjetunion ist an Abkommen mit dem Westen wohl sehr interessiert - ein Drittel ihres Gesamthandels oder 100 Mrd. Franken wird mit kapitalistischen Staaten abgewickelt, und der Passivsaldo betrug 1981 1 Mrd. Rbl.

Die Sowjetunion beabsichtigt, durch die neue Gasleitung jährlich Erdgas für 8 Mrd. Dollar auszuführen, was die USA verhindern wollen. Die westeuropäischen Länder aber wollen bekanntlich das Geschäft abwickeln. In der Sowjetunion ist ein fast kriegswirtschaftliches Klima entstanden: Der Wille ist vorhanden, es nötigenfalls allein zu machen; Verzögerungen können hingenommen werden.

Der Warenverkehr zwischen der Schweiz und der Sowjetunion nahm zwar gesamthaft zu; dabei aber sanken zwischen 1980 und 1981 unsere Ausfuhren um 19 % . Dieser Trend, der vorwiegend Werkzeugmaschinen betrifft, hält an. Kleinere und mittlere schweizerische Unternehmungen sind von der Entwicklung enttäuscht, und sogar Nestlé hat sich zurückgezogen. Die Sowjetunion selber ist opti-

mistisch gestimmt. In der Schweiz bestehen noch gewisse Hoffnungen, die sich vor allem auf die Teilnahme an Wirtschaftsausstellungen stützen. Obwohl in der Sowjetunion die Qualität der schweizerischen Produkte anerkannt wird, muss sie angesichts der Devisenlage und der hohen Preise der schweizerischen Erzeugnisse Prioritäten setzen. Das Hauptproblem für schweizerische Exporteure besteht darin, nur soviel Technologie zu vermitteln als nötig ist, um den Handel aufrechterhalten zu können. Im übrigen ist die Sowjetunion neuerdings vermehrt an Joint Ventures in Drittländern, z.B. in Griechenland, interessiert.

Botschafter von Tscharner:

Die schweizerische Haltung zur Gasleitung - das Dossier ist ja sehr vielschichtig - ist die folgende: Ein Drittel unserer Erdölbezüge stammen aus Osteuropa. Beim Erdgas besteht die Absicht, dass die Schweiz sich an den Bezügen beteiligt. Swissgas hat mit Ruhrgas eine Vereinbarung über Lieferungen von jährlich 360 Mio. m³ getroffen. Die Yamal-Linie dürfte Exporte von weniger als 40 Mrd. m³ liefern, eher 30 Mrd. m³, was Einnahmen von rund 5 Mrd. Dollar p.a. bedeutete. Die Schweiz wird 1990 etwa 20 % der Erdgasbezüge aus der Sowjetunion erhalten. Gas deckt weniger als 10 % unseres Energiebedarfs, so dass die sowjetischen Lieferungen kaum 2 % des Gesamtenergiebedarfs decken werden. Verschiedene Gründe erklären diese Beteiligung: Die Preise sind interessant, sogar etwas "vernünftiger" als diejenigen Algeriens. Die Zusammenarbeit im Verbundsystem mit Westeuropa muss aus Gründen der Versorgungssicherheit intensiviert werden. Die Integration der Schweiz in dieses System ist bereits fortgeschritten und positiv zu bewerten, insbesondere solange das Lagerungsproblem nicht gelöst ist. Erdgas wird für die Schweiz die Erdölimporte aus dem Osten ablösen.

Mit den Sanktionen soll Druck auf die Sowjetunion ausgeübt werden. Es ist allerdings schwer zu sagen, ob dies überhaupt möglich ist. Für die Schweiz ist der Osthandel ein Bestandteil der Aussenbeziehungen. Ohne den für die UdSSR devisa-bringenden Energiehandel

wäre der Osthandel geringer, ja eine "quantité négligeable". Es ist daran zu erinnern, dass die Schweiz sich nicht an Sanktionen beteiligt und nicht Hand bieten will zu Umgehungsgeschäften. Es besteht jedoch ein Unterschied zwischen dem Transit von Waren, der unterbunden werden kann, und der Substitution von ausländischen Waren durch schweizerische Erzeugnisse, deren Verhinderung problematischer ist.

Die beunruhigendsten Aspekte sind sicher der Streit zwischen der EG und den USA sowie die Missverständnisse bei der Gipfeldiplomatie. Bessere Abstimmung und eine klarere Sprache sind nötig. Ein Teil davon kann durch eine Verstärkung der Arbeiten innerhalb der OECD geschehen.

Botschafter Hohl:

Die Abnahme der Exporte von Werkzeugmaschinen in die Sowjetunion ist interessant, umso mehr, als es sich dabei zum Teil um strategische Güter handelt, die für die Rüstungsindustrie unter Umständen wichtig sind. In Jugoslawien haben sich 20 schweizerische Firmen an der Messe in Zagreb beteiligt. Maschinen werden teilweise durch das Verteidigungsministerium beschafft, das entsprechende Devisenzuteilungen erhält. Jugoslawien ist ja im übrigen nicht den Cocom-Bestimmungen unterstellt.

Es stellt sich noch die Frage, ob ein Zusammenhang zwischen schweizerischen Exporten und der amerikanischen Embargopolitik besteht wegen der für die Steuerung benötigten elektronischen Elemente.

Monsieur l'Ambassadeur de Dardel:

Sur le plan politique, la Bulgarie est un miroir fidèle de l'URSS, mais sur le plan économique, la situation est différente. En effet, la Bulgarie ne s'aligne pas automatiquement sur l'URSS dans ce domaine, et la situation économique est relativement bonne. On note en particulier un bon approvisionnement en biens de consommation, au point que les Grecs viennent souvent faire leurs achats en Bulgarie.

Des réformes économiques sont actuellement en cours. Un décret du 1er janvier 1982 a trait à de nouveaux mécanismes économiques qui, tout en respectant le système du plan, essaient de l'assouplir. On y lie la rétribution aux résultats économiques, on cherche à y appliquer le principe du self-support et à tenir compte des surplus non planifiés. Ce système ne va cependant pas aussi loin que le hongrois et il paraît n'être pour l'instant que théorique. Il y a aussi un projet de systèmes de "settlements" visant à créer des unités géographiques intégrées et indépendantes (qui posséderaient par exemple leur propre système de transport en commun). Chacune de ces unités serait dirigée par un Conseil indépendant du Gouvernement central, mais pouvant faire appel à lui en cas de besoin (demande de crédits...). Selon une déclaration du Chef de l'Etat, l'organisation économique du pays se ferait désormais davantage en tenant compte des nécessités économiques qu'en s'inspirant des concepts idéologiques.

La situation financière de la Bulgarie est relativement bonne: la dette extérieure a décru, atteignant aujourd'hui 2,3 milliards de dollars. Toutefois, la situation à court terme est plus difficile. En effet, la Bulgarie manque de devises et cherche donc à obtenir des crédits auprès des pays capitalistes. Elle en a obtenus notamment auprès de l'Autriche et des Pays-Bas. Ce manque de devises pourrait s'expliquer par le fait que la Libye n'a pas rempli les obligations financières résultant de la signature d'importants contrats entre ces deux pays. Des maisons suisses en ont souffert et se sont plaintes de ce que leurs prestations n'avaient pas été payées. Il faut noter en outre un fort recul du tourisme, et donc des devises qu'il apporte. Toutefois, selon les dirigeants bulgares, ces difficultés seraient temporaires.

Concernant les relations économiques internationales, il faut relever le désir des autorités bulgares de conclure des joint-ventures. Toutefois, leur nombre reste aujourd'hui limité. Il est frappant de voir la différence d'approche entre les échelons supérieurs du Gouvernement, qui sont relativement ardis, et les échelons inférieurs

- 75 -

qui freinent, mettent des bâtons dans les roues, sont immobilistes. Les foires commerciales jouent un rôle accru et sont soutenues par le gouvernement. Il y a actuellement une foire de printemps, consacrée aux biens de consommation, et une foire d'automne, consacrée aux biens d'équipement. Par ailleurs, la Bulgarie attache beaucoup d'importance aux "commissions mixtes". En ce qui nous concerne, nous estimons qu'il serait souhaitable que la périodicité de ces commissions soit fixée à tous les deux ou trois ans. Ces efforts de "rapprochement" économique avec l'occident sont à mettre en parallèle avec l'attitude positive de la Bulgarie dans le dialogue Est-Ouest.

Selon les statistiques bulgares, la Suisse vient au 3ème rang des échanges de la Bulgarie avec les pays industriels occidentaux, soit après la RFA et la Grèce, avec un volume de 340 millions de dollars, ce qui est très satisfaisant. Cependant, ces chiffres sont très différents des nôtres du fait qu'ils tiennent compte des biens qui ne font que transiter par la Suisse.

L'Autriche est très bien vue en Bulgarie, suite à un très important crédit qu'elle a accordé à ce pays. Au point qu'un important contrat qui avait été conclu avec la France (concernant des équipements de remonte-pentes) a été rompu "pour raison d'Etat" et attribué à l'Autriche. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que des contrats négociés et conclus sont rompus ultérieurement par ce pays, pour "raison d'Etat"... .

Monsieur l'Ambassadeur de Tscharner:

Il y a lieu de craindre que les difficultés de trésorerie actuelles, qualifiées de temporaires par le gouvernement bulgare, ne soient annonciatrices de difficultés plus graves à venir.

Monsieur l'Ambassadeur Pianca:

La situation économique et financière de la Roumanie est catastrophique. Alors que la majorité des pays à commerce d'Etat d'Europe et d'Asie semblent surmonter les tares que leur impose

l'idéologie régnante, que certains pays arrivent même à un fonctionnement relativement rentable, sinon à une certaine prospérité - je pense à la Hongrie et à la Bulgarie - la Roumanie semble incapable de surmonter ses difficultés et semble s'enliser chaque année, chaque mois - à Bucarest, nous avons même l'impression chaque jour, parce que chaque jour apporte une mauvaise nouvelle - dans un marasme sans issue,

A ce développement tragique, plusieurs causes: de prospère qu'elle était avant la guerre - 125'000 Italiens étaient même venus y chercher fortune -, de pays où coulaient le lait et le miel, avec une industrie naissante déjà prospère, elle s'est enlisée en trente-cinq ans de communisme, au point de devenir méconnaissable. Après une industrialisation menée à outrance - vous avez peut-être vu les photographies de gigantesques combinats industriels de Galati ou de Rîmnicu Vîlcea - portée par l'espoir de prospérer grâce à ses gisements pétroliers, au moment où le pétrole était bon marché, elle s'est trouvée, dès 1973, au premier rang des pays touchés. Sa production industrielle, comme celle des pays communistes privée de l'émulation de la concurrence, se vend mal, même dans les pays du tiers-monde; ses autobus tombent en panne à Khartoum sans espoir de réparation; ses tracteurs font un bon effet initial en Uruguay, grâce à leur bon marché, mais l'on découvre assez tôt, à Montevideo aussi, que leur acquisition a été une mauvaise affaire.

Parallèlement, l'agriculture - vous vous souvenez que les Roumains avaient répondu à M. Khrouchtchev au début des années 60, qui préconisait un rôle agricole pour la Roumanie dans le cadre du Comecon, qu'ils étaient capables d'être une puissance industrielle autant que n'importe qui - fut sacrifiée .

M. Ceaucescu, se rendant compte que la force de son économie se trouvait plus dans l'agriculture que dans l'industrie, décide de faire marche arrière. Mais les millions de paysans roumains, formés par des traditions séculaires à la culture des terres -

ils étaient eux les paysans dans le contexte roumain, les Hongrois étant les citadins, les Allemands les artisans - se trouvaient dans les villes, sans espoir de retour à la campagne. Ce qui reste d'agriculture est nationalisé, les paysans des coopératives n'ont pas d'intérêt à travailler les champs de l'Etat, parce qu'ils n'en obtiennent rien pour eux; les propriétaires des lopins privés ne peuvent avoir plus d'une vache, parce qu'ils n'ont pas d'herbe pour la nourrir, parce qu'ils n'ont pas de terres. C'est un cercle infernal.

C'est ainsi que la Roumanie, de l'Eldorado, de jardin de l'Europe, est devenue une terre de disette. Le régime qui, je le rappelle, ne peut exporter que difficilement ses produits industriels, exporte aujourd'hui jusqu'au dernier gramme sa production agricole. Il n'y a plus de fromage pour les Roumains, ni de beurre; la farine et le sucre sont contingentés, il n'y a de la viande que par intermittence, plus de café, plus de savon depuis quatre mois, plus de pâte dentifrice, plus de détergent. Les gens, alertés par l'arrivée probable d'une livraison de viande, se mettent le soir en queue devant les boucheries pour être en bonne place le lendemain matin à l'arrivée du camion de l'abattoir. C'est une situation inimaginable ailleurs, humiliante,

Le sacrifice demandé aux Roumains sert évidemment à payer les dettes du pays. Le chiffre, fourni par les Roumains eux-mêmes, indique que la dette extérieure de la Roumanie était à fin 1981 de 10,5 milliards de dollars. Le pays entier est donc mobilisé pour résorber cette dette extérieure impressionnante.

Vous parlez de "perspectives" ? Les opinions sont partagées, elles vont de l'optimisme relatif de la Banque mondiale et du Fonds monétaire, qui admettent les vues roumaines et admettent de ce fait que les difficultés peuvent être passagères. Du côté des moyennement optimistes se rangerait peut-être la "Neue Zürcher Zeitung" dont un article, le mois dernier, se disait impressionné par la précision des Roumains à exposer leur situation, en admettant qu'une amélioration n'est guère possible dans un cadre aussi rigide. Je ferais partie du camp des pessimistes; je ne

retrouve pas, en effet, en Roumanie, qui est le quatrième pays communiste où je sers, les ressorts, les possibilités de récupération d'autres pays touchés comme la Roumanie par la crise. L'URSS et la Chine, qui sont des continents, peuvent se permettre, du moins à longue échéance, de flotter économiquement. La Roumanie n'en a pas les moyens.

La Roumanie, d'autre part, se voit frappée de plein fouet par tout ce que la rigidité communiste comporte de blocage et de freins. Même si elle paie ses dettes, elle ne pourra pas rattraper son retard. Ses ouvriers seront atteints d'une manière permanente par le manque d'intérêt au travail, au bénéfice, au développement, que le régime de M. Ceaucescu leur impose. Les sacrifices empêcheront peut-être la dette extérieure de s'élargir, ils ne permettront pas à la Roumanie de devenir compétitive ou même de rattraper son retard.

La consolidation des dettes roumaines est une issue ou du moins un ballon d'oxygène dans le cadre des relations de la Roumanie avec l'occident, donc aussi avec nous, mais également dans le cadre des relations économiques est-ouest. Bien qu'elle fasse partie du Comecon, la Roumanie n'a pas reçu d'aide appréciable de ses pays frères au milieu de ses difficultés. Il est aussi facile de prévoir que, si la Roumanie devait glisser dans une période de trouble de type tchécoslovaque ou de type polonais, l'URSS aurait fort à faire à la porter à bout de bras. Ses relations avec ses voisins communistes sont limitées, mais elles sont aussi difficiles. Les Tchèques, notamment, attendent d'elle une livraison d'énergie électrique qu'elle n'exécute pas.

Vous posez la question des sanctions; à Bucarest, j'ai connaissance de deux doctrines, de deux camps. Dans le premier, qui est celui de l'Ambassade de France, on considère comme nécessaire d'aider les Roumains, pour ne pas les précipiter plus avant dans les bras de Moscou et ne pas les priver de l'indépendance politique et économique dont ils se targuent, parce que cette indépendance peut nous être utile dans le contexte est-ouest. Dans l'autre camp, celui des Etats-Unis, on estime que les Roumains, malgré quelques

vellités optiques d'indépendance, de moins en moins optiques depuis la normalisation de la Pologne où leur position était très alignée sur Moscou, sont sans l'ombre d'un doute des vassaux fidèles de Moscou et qu'ils ont imposé à leur pays des privations et des persécutions, qui trouvent difficilement la pareille dans les autres pays communistes. Selon ces analystes, une politique de dureté à l'égard de la Roumanie devrait au contraire pousser les dirigeants roumains à lâcher du lest, devant la crainte de possibles explosions populaires. Je suis, en ce qui me concerne, plus proche de cette manière de voir, d'autant plus que je rencontre souvent des Roumains qui ne peuvent pas comprendre l'assiduité des Occidentaux à ménager et à flatter un chef de parti qu'ils estiment responsable de la plus grande partie de leurs maux. La Roumanie est l'expression des vues, des caprices d'un seul homme. C'est la reine des abeilles. Vingt-deux millions de Roumains ne vivent qu'en fonction de lui.

Constatant que la Roumanie, bien qu'elle ait obtenu dans les années 50 déjà le départ des troupes soviétiques, vit plus mal que ses voisins, où les troupes soviétiques résident en permanence, de nombreux Roumains, même proches du régime, en arrivent à penser qu'une présence soviétique pourrait peut-être empêcher les choses de dérapier encore plus tragiquement

En ce qui concerne les relations économiques de la Suisse avec la Roumanie, elles se caractérisent par trois aspects. Elles diminuent: pour les six premiers mois de 1982, les exportations de Suisse vers la Roumanie étaient de 52 millions de francs, contre 74 millions pour la période correspondante de l'année dernière, soit une diminution de 30 %. Les exportations de la Roumanie vers la Suisse étaient de 19 millions de francs pour la période du 1.1 au 30.6.1982 contre 21 millions pour la période correspondante de l'année dernière, soit une diminution de 10 %. De nos exportations en juin de cette année, 30 % était couverts par des produits chimiques (colorants, fertilisants, etc.), 10 % par des tubes en cuivre, 9 % par des cigarettes. (Les cigarettes Kent, comme vous le savez peut-être, sont une monnaie parallèle aux lei, il n'y a pas de bakchich, pas d'affaires, pas d'échanges, sans Kent),

- 80 -

- petite indication du rôle de la corruption dans une économie d'Etat - . Pendant le même mois de juin, nous importions 40 % de produits agraires (des tomates, des poulets, du miel, du vin, des écrevisses, etc.), 20 % de meubles, 15 % de produits chimiques, surtout des produits intermédiaires, etc. Nous constatons une augmentation régulière de nos importations de produits agricoles.

Le rôle de mon ambassade dans le domaine commercial consiste surtout en recouvrement de dettes. Le fournisseur suisse vend son produit, s'engage à acheter pour une somme correspondante des produits roumains, la compensation pouvant aller jusqu'à 100 %, paie même l'opération qui servira à écouler sur d'autres marchés cette production roumaine invendable et malgré cette bonne volonté n'est pas payé.

La difficulté ne s'arrête d'ailleurs pas là. La maison suisse ne reçoit pas de réponse à ses lettres, à ses télégrammes, n'obtient de l'Ambassade de Roumanie à Berne que des promesses platoniques d'intervention. C'est donc un climat de confiance qu'il s'agit de rétablir avant tout, dans des transactions que le président d'une de nos banques appelait récemment, au scandale de nos interlocuteurs roumains, "des moeurs de Far West" . Ces difficultés ont été évoquées à haut niveau. Je suis intervenu à votre demande, Monsieur l'Ambassadeur, auprès du ministre des finances Petre Gigea, à fin décembre 1981, pour obtenir le paiement d'un montant de 25 millions de dollars dû à la Société de Banque Suisse. Seuls 15 de ces 25 millions, à ma connaissance, ont été payés jusqu'ici.

Les 22 et 25 février dernier, nous avons rappelé à M, Stefan Andrei, ministre roumain des affaires étrangères et à sa délégation, en visite officielle à Berne, la nécessité de rétablir la confiance, de payer les dettes en souffrance.

- 81 -

M. Stefan Andrei était à peine de retour à Bucarest, le 3 mars, qu'il me convoquait, le 5 mars, pour m'annoncer la visite en Suisse de M. Cornel Burtica, vice-premier ministre et ministre du commerce extérieur. M. Burtica, d'ordre urgent de M. Ceaucescu, devait examiner la manière de résoudre les problèmes en suspens, de rétablir la confiance, en fait d'obtenir des crédits. Il nous apprit que l'endettement total de la Roumanie vis-à-vis de la Suisse est de 355 millions de dollars, mais ne put donner l'impression d'être préparé, d'avoir des arguments utiles pour la relance qu'il escomptait. Aux dernières nouvelles, un paiement de 2 mio de dollars, sur les 3 dus au VSM, a été effectué.

La mission Burtica en Suisse devait être la première d'une série, décidée par le président Ceaucescu, dans tous les pays industrialisés d'Europe et d'Amérique. Nous fûmes effectivement les premiers à répondre oui, les Anglais suivirent - ils reçurent eux le vice-premier ministre Oprea - mais l'intérêt s'arrêta là. Donc une fin générale de non-recevoir pour M. Ceaucescu. Puis M. Burtica, jugé responsable de malversations, dut quitter son ministère pour un obscur poste de premier-secrétaire de parti à Ploiesti. Je reste convaincu qu'il doit payer de cette manière également ce que M. Ceaucescu appelle l'échec de sa mission en Suisse et des autres missions économiques et financières dont il attendait le salut. M. Ceaucescu ne se doute apparemment pas que l'évocation de son nom et de ses ordres, en dehors de la Roumanie, produit moins d'effets électrisants ou terrifiants qu'en Roumanie même.

Monsieur l'Ambassadeur de Tscharner:

Malheureusement on ne voit pas de solution pour l'instant, ni de moyen pour recréer un dynamisme.

Botschafter Beaujon:

Zum Reformweg Ungarns kann gesagt werden, dass aus politischer Sicht das Regime versucht, dem Kommunismus ein menschliches Gesicht zu geben. Eine Art "contrat social" mit der Bevölkerung gibt den Rahmen, an dem nicht gerüttelt werden darf. Dafür gibt es ein

angenehmeres Leben und ein Minimum an politischer Oppression. Ungarn ist ein starkes Mitglied des Warschauer Pakts und des RGW. Die Innenpolitik ist relativ liberal, die Aussenpolitik hingegen auf Moskau ausgerichtet. Ungarn ist nicht auf dem Weg zu einer pluralistischen Demokratie, sondern die Regierung will der marxistischen Doktrin zu Erfolg verhelfen.

Oekonomisch gab es drei Reformwellen. In der ersten, makroökonomischen Welle wurden marktwirtschaftliche Elemente, wie Kredit, Zins und Steuern in die Planwirtschaft eingefügt. Unternehmen mit Erfolg werden so günstiger behandelt. In der zweiten, mikroökonomischen Welle wurden Unternehmungen verselbständigt. Grossunternehmungen sind verpflichtet, Profite zu erwirtschaften, Defizite werden nicht mehr vom Staat gedeckt. Dabei gibt es jedoch sozialpolitische Nuancen, die vor allem die Sicherung der Beschäftigung bezwecken. Die Reprivatisierung bedeutet, dass staatliche Betriebe, Restaurants etc. verpachtet werden, dass aber kein neues Privateigentum geschaffen wird. Im Produktionssektor können Genossenschaften und Familienbetriebe gegründet werden, um Marktlücken zu schliessen. Die dritte Welle beinhaltet eine Währungsreform, durch die die gespaltenen Devisenkurse vereinigt und zu einem "dirty floating" geführt werden. Ziel ist, bis 1983 den Forint für Ausländer konvertibel zu machen; ob das gelingen wird, scheint im Moment noch zweifelhaft.

Die Westverschuldung Ungarns beträgt 6 - 8 Mrd. US \$, d.h. 700 - 800 US \$. Die Verschuldung pro Einwohner liegt so hoch wie bei Polen. Obwohl dies nicht direkt die Zahlungsfähigkeit des Landes betrifft, hat das westliche Bankensystem kurzfristige Kreditfazilitäten zurückgezogen. Ziel Ungarns ist, die Kreditwürdigkeit zu erhalten. Der Preis dafür ist Stagnation, Importbewilligungen werden zurückhaltend gewährt, doch wird der Erfolg nicht gross sein. 1981 exportierte die Schweiz für 340 Mio. Franken vor allem Chemikalien und Maschinen nach Ungarn und importierte vor allem Agrarprodukte und Oel für 240 Mio. Franken. Die Schweiz steht nach der ERD, Oesterreich und Italien an vierter Stelle der marktwirtschaftlichen Bezügerländer Ungarns.

Botschafter von Tscharner:

Das Phänomen Ungarn ist faszinierend, dessen Beurteilung aber schwierig. Zwar ist der Eindruck, den die wirtschaftspolitischen Massnahmen hinterlassen insgesamt positiv, aber die Aussichten stimmen etwas skeptisch. Ein positives Zeichen ist die Hilfsaktion unter massgeblicher Beteiligung der Schweiz und das Depot der SNB. Das bedeutet ein Vertrauensvotum gegenüber der ungarischen Wirtschaftsführung. Ist es aber nicht auch ein Zeichen für einen "umgekehrten Regenschirm" ? Die privaten Banken haben nun nachgezogen, was dringend notwendig war. Auch der Beitritt zum IWF hilft in dieser Situation.

Es gibt aber noch eine grundsätzlichere Komponente: Ungarn verhält sich im Konkursklub etwas geschickter als andere. Das kann eine Aufforderung an den Westen bedeuten, mitzuhelfen zu beweisen, dass ein reformierter Kommunismus erfolgreich sein kann. Was Auflockerung politisch bedeutet, ist indes unklar.

Monsieur l'Ambassadeur Torrione:

1. Situation économique et perspective de la CSSR:

Après une baisse continue du taux de croissance des années 70, celle-ci s'est presque complètement arrêtée et une chute dans les taux négatifs ne semble désormais guère évitable. Le Président du Gouvernement, M. Strougal, a défini cette situation, lors de son discours de fin d'année, comme étant sans exemple quant à son étendue et à sa complexité. Il ne devrait guère faire de doute que, pour l'ensemble des pays du Comecon, ces difficultés ne sont pas le fait d'un recul conjoncturel momentané, mais bien davantage l'expression de la plus sérieuse crise du fonctionnement de l'économie planifiée socialiste. Ces considérations sont plus particulièrement applicables à mon pays de résidence où les conséquences fâcheuses de l'immobilisme fonctionnel et institutionnel sont tout à fait clairement visibles. 20 ans après les premières mesures en vue d'adapter le fonctionnement du système économique, ou l'évolution des conditions économiques tant internes qu'externes, il s'avère que chaque tentative prometteuse d'une modification

radicale du système - un peu à la hongroise - est irréalisable et vouée à l'échec dans le climat politique tchécoslovaque.

L'état misérable dans lequel se trouve l'économie de la CSSR a certainement plusieurs raisons; toutefois, tous les indices ramènent à un ensemble de causes communes: au cours des 20 dernières années, la CSSR n'a pas réussi à orienter son économie d'une croissance extensive vers une croissance intensive. A la fin des années 50, la CSSR, qui était certainement un des pays du Comecon ayant un relativement haut niveau de développement industriel, atteignait le plafond de ses capacités. Les réformes qui dès lors s'imposaient vers une ouverture des marchés et vers une plus grande efficacité n'eurent pas lieu et se font toujours attendre.

Malgré tous les changements survenus dans l'économie mondiale durant la dernière décennie, la Tchécoslovaquie a continué, comme par le passé, à être une grande consommatrice d'énergie. Elle est en effet un des pays qui consomme le plus d'énergie par tête d'habitant, en raison notamment d'une industrie désuète et peu adaptée. L'URSS, qui lui livrait auparavant beaucoup de pétrole, a restreint ses livraisons tout en augmentant ses prix. Ceci, lié à l'augmentation des prix de l'énergie et des matières premières sur le marché international, place la Tchécoslovaquie dans une situation financière très difficile, car elle a plus en plus de peine à couvrir le coût de ses importations par les revenus de l'exportation de ses produits manufacturés.

Comme la CSSR n'est plus financièrement en mesure d'augmenter ses importations énergétiques et de matériaux, le Gouvernement a pris au début de cette année de sévères mesures d'austérité. Les attributions d'énergie, de matières premières et de produits semi-finis doivent augmenter dans une moindre mesure, voire rester stables, ou même être coupées. Une économie qui, de par son fonctionnement et ses structures, ne paraît pas être en mesure d'utiliser toutes ses réserves de productivité, doit fatalement aboutir à une baisse du taux de croissance. De cela, le Gouvernement semble aussi être conscient, et il prévoit une stagnation pour 1982.

1982 sera encore plus difficile que l'année déjà compliquée de 1981, déclarait le Premier Ministre Strougal au début novembre 1981. Et il ne se trompait guère. Si l'on veut établir un horoscope de l'économie tchécoslovaque pour l'avenir, on ne peut pas être particulièrement optimiste. Pour que l'économie puisse donner à nouveau des résultats satisfaisants, il faudrait procéder à des transformations de base du système de planification et de direction, qui devraient rendre plus limpides les coûts et les recettes, pousser à une rapide adaptation aux circonstances présentes et, de cette manière, rendre possible un accroissement de la productivité.

2. Concernant les relations économiques Est-Ouest, la dette extérieure nette de la CSSR est, selon les données de la BRI, de 2,347 milliards de dollars à fin 1981. Cette dette est plus petite que la moyenne de celle des pays du Comecon, et il est à prévoir que la CSSR poursuivra ses efforts en vue de contrôler sa dette extérieure. Ce qui conduira sans doute à un accroissement des prix et à une réduction des importations. Dans les milieux bancaires et du commerce extérieur tchèques, on se plaint de plus en plus du fait que la situation en Pologne a déteint sur l'image de la CSSR auprès des banques occidentales. Enfin, la politique d'embargo du Président Reagan est condamnée aussi fermement qu'en URSS.
3. Sur le plan énergétique, la CSSR doit se battre sur deux fronts: outre les problèmes de consommation dus à une industrie désuète, et de coûts des importations évoqués plus haut, la production de charbon local stagne, en raison de la détérioration des conditions géologiques, du manque de moyens de forage modernes, et du maigre rendement des ouvriers. A cela vient s'ajouter une baisse des importations de charbon en provenance de Pologne, ainsi qu'une baisse d'environ 10 % des livraisons d'électricité roumaines. Aussi un effort particulier est fourni dans le domaine de l'énergie nucléaire. A ce propos, la CSSR possède en effet de l'uranium qu'elle exporte pour l'instant en URSS. Ces problèmes énergétiques ont poussé aussi la CSSR à intensifier

ses relations avec la Libye et l'Irak. Mais il est douteux que cela ait porté des fruits pour l'instant.

4. La coopération avec les pays occidentaux ne fonctionne pas aussi bien que pour la Hongrie par exemple. Toutefois, les autorités tchécoslovaques espèrent que la coopération avec l'occident leur permettra de restructurer et de moderniser leur industrie. Mais l'expérience montre que les entreprises industrielles travaillent en circuit fermé, et qu'elle ne font guère d'efforts pour surmonter leurs difficultés. Quant aux relations avec la Suisse, les chiffres sont à la baisse. Néanmoins, un représentant de Sulzer est en train de négocier un très gros contrat avec la CSSR.

Monsieur l'Ambassadeur de Tscharner:

Les chiffres concernant l'endettement de la CSSR sont trompeurs car ils ne tiennent pas compte de nombreuses dettes difficiles à inventorier et à comptabiliser, telles les dettes des entreprises tchèques envers l'étranger.

Par ailleurs, je vous informe qu'un groupe suisse vient de conclure le renouvellement d'un contrat important, selon un système se rapprochant de la compensation, qui prévoit des achats d'énergie électrique en échange d'équipements suisses.

Botschafter Kamer:

Ich bin überrascht festzustellen, wie stark die kubanische Wirtschaft der sowjetischen nachgebildet ist. Was für die Sowjetunion zutrifft, trifft auch für Kuba zu. Die Lage der kubanischen Wirtschaft ist wegen des Zuckerpreises und der Monokultur schlecht. Es werden immer Austeritätsbestrebungen unternommen, aber ein Flaschenhals wird wahrscheinlich unvermeidbar sein, da der Zuckerpreis weiter gefallen ist. Die USA machen nun ihren Einfluss geltend, da sie meinen, eine Umschuldungsaktion könne bevorstehen. Das ist aber wenig wahrscheinlich. Die Aussenverschuldung Kubas beträgt 2 - 3 Mrd. \$. Die Sowjetunion wird gewisse Quantitäten Zucker gegen \$ kaufen und damit den Schuldendienst Kubas erleichtern - diese \$ stammen vielleicht sogar aus der Schweiz.

Reformen sind keine in Sicht. Im Frühjahr wurde ein Dekret erlassen, nach dem Joint Ventures mit 49-prozentiger Beteiligung westlicher Firmen möglich sind, doch hat das bisher noch niemand versucht. Ich sehe auch nicht, wie westliche Unternehmungen in dieser kommunistischen Umwelt arbeiten könnten; eventuell werden japanische Firmen zu Joint Ventures gezwungen werden.

Der Handelsaustausch mit der Schweiz beträgt 50 - 70 Mio. Franken jährlich; die Schweiz exportierte 1981 für 60 Mio. Franken vor allem Agrochemikalien (diese betragen 90 % unserer Exporte und stammen grösstenteils von Ciba-Geigy) und importierte für 10 Mio. Franken.

Viele westliche Staaten, z.B. Belgien und die BRD, bildeten gemischte Kommissionen mit Kuba. Ich rate davon ab, eine solche Kommission zu gründen. Der Aufwand stünde in keinem Verhältnis zum Ertrag und öffnete nur die Türe zu einem spesenträchtigen Tourismus.

Monsieur W. Rossier (OFAEE):

Je souhaite présenter quelques réflexions liées soit au cadre multilatéral, soit à certains problèmes de fonds des relations économiques Est-Ouest. Les quelques considérations qui suivent sont essentiellement destinées à permettre aux Ambassades de contribuer, au cours de l'année à venir, à l'approfondissement de la réflexion des services compétents de la Centrale sur ces problèmes.

1. La crise économique à l'Est

La situation économique est préoccupante à l'Est, elle l'est également à l'Ouest. Néanmoins, une divergence fondamentale existe entre l'Est et l'Ouest dans les tentatives faites pour redresser la situation: à l'Ouest, l'ombre d'une alternative au système actuel, même très hypothétique, ne plane pas sur l'ensemble des efforts entrepris. Toutes les volontés, toutes les imaginations sont tendues vers la recherche de solutions dans le cadre du système économique occidental. Dans certains cas - et non des moindres -, c'est même un retour aux sources des principes de l'économie de marché qui constitue le fondement de l'action entreprise.

Quelle est exactement la situation à l'Est ? Y observe-t-on la même mobilisation des ressources intellectuelles pour résoudre les problèmes ? La timidité des réformes envisagées ou introduites n'est-elle pas due au fait que, au bout du compte, toutes visent à injecter des doses plus ou moins fortes d'économie de marché dans le système d'économie planifiée, avec tous les risques que cela comporte au plan économique, mais aussi au plan social et politique ? Il apparaît ainsi que des solutions internes au système d'économie planifiée n'apparaissent guère, toute recherche de solutions se faisant principalement "à l'extérieur" du système. Cette analyse correspond-elle à la réalité ?

2. Les problèmes agro-alimentaires

Préoccupante dans la plupart des pays de COMECON, la situation de l'agriculture et de l'alimentation de ces pays est quelquefois dramatique (Roumanie par exemple). Le problème a dépassé ici le stade des simples désagréments quotidiens de la population pour atteindre une dimension macro-économique, non seulement pour chaque pays en particulier, mais également pour l'ensemble du COMECON:

- ainsi, les investissements indispensables dans le secteur agro-alimentaire ne nécessitent-ils pas une fonction importante des investissements qui seraient pourtant nécessaires à la modernisation de l'appareil de production industriel ?
- Le déficit alimentaire chronique de l'URSS ne pourrait-il pas la conduire à exiger de la part de certains de ses alliés (Bulgarie, Hongrie par exemple) la fourniture de quantités accrues de produits alimentaires, réduisant par là même les exportations de ces pays vers les marchés à devises fortes ?

Du fait de ses implications et de son acuité (notamment sociale et politique), ce problème bénéficie d'une grande attention de la part de l'OFAEE.

3. Le COMECON

Il est fort malaisé de se faire à Berne une idée exacte de l'importance réelle du CAEM en tant qu'instrument de coopération

économique entre pays de l'Est. L'appartenance au CAEM est-elle perçue par ces pays comme une contrainte, peut-être pesante, ou au contraire comme un élément de dynamisation du développement économique (Hongrie, par exemple) ? Quel est en fait l'écho que les réunions ministérielles de l'Organisation recueillent dans ces pays, parmi les cercles gouvernementaux mais aussi parmi la population ?

Notamment en relation avec les sanctions imposées à propos des événements de Pologne, plusieurs dirigeants des pays de l'Est (notamment en Pologne) ont souligné la nécessité pour les pays du CAEM de procéder aussi rapidement que possible à une réorientation de leurs relations économiques extérieures, en direction de leurs partenaires du CAEM. De telles intentions ont-elles des chances réelles d'être traduites dans les faits, ou s'agit-il essentiellement de propagande ?

4. La CEE/ONU

La Commission économique pour l'Europe des Nations Unies (CEE/ONU) est l'unique instrument de coopération économique multilatérale Est-Ouest. Cette organisation revêt donc pour la Suisse une importance certaine et elle y est très active. Il nous intéresserait de pouvoir mieux apprécier l'importance effective qu'elle revêt pour les pays de l'Est.

5. Le commerce de compensation

Les pays de l'Est ont tous recours au commerce de compensation. L'intensité de ces pratiques est plus ou moins prononcée selon les pays, leur statut légal varie également. Mais on doit admettre aujourd'hui que les exigences de compensation sont généralisées à l'Est, qu'elles font partie des pratiques commerciales courantes.

La Suisse s'est fermement engagée - et continue à le faire - contre ces pratiques. Son action se déroule sur trois fronts :

- 90 -

- sur le plan bilatéral: au cours des réunions des Commissions mixtes;
- dans le cadre de l'OCDE: en confrontant ses expériences avec celles des autres pays membres, en alimentant une analyse de la situation et en suscitant une préparation des travaux de la CEE/ONU à Genève;
- au sein de la CEE/ONU, enfin, où après la réunion spéciale de l'automne dernier, la question qui se pose est maintenant de savoir si l'on va pouvoir entrer en matière sur le fonds des problèmes avec les pays de l'Est (ce qui pourrait d'ailleurs avoir pour effet de "légaliser" en quelque sorte ces pratiques).

Toute information qui pourrait être recueillie sur l'évolution du commerce de compensation, soit au niveau de la législation, de la "philosophie" ou simplement des pratiques des entreprises du commerce extérieur sont à cet égard d'une grande utilité.

Botschafter von Tscharner:

Auch die Sowjetunion ist ein Sonderfall. Was sie unter Kooperation versteht, ist auch eine Frage der Terminologie. Die erwähnte Tendenz verstärkt sich z.B. im Falle Bulgariens: Die Unternehmungen können nur dann im westlichen Ausland einkaufen, wenn sie Devisen verdienen, d.h. wenn sie z.B. Maschinen in den Westen verkaufen. Das ist häufig schwierig; bei Erdöl geht es leichter.

Botschafter Kamer:

Es wäre für uns sehr nützlich, eine Dokumentation über das Funktionieren des Comecon zu erhalten.

Botschafter von Tscharner:

Vermehrte Informationen über die Geschehnisse im Comecon wären tatsächlich wünschbar, obschon diese schwierig zu erhalten sind. Es wird ja wieder von einem Gipfeltreffen gesprochen - das ist bekanntlich ein altes Projekt.

Das Gesamtbild der Ost-West-Beziehungen ist nicht sehr erfreulich, die Lagebeurteilung ist düster. Die Schwierigkeiten im Osten sind zum Teil strukturell, zum Teil konjunkturell bedingt. Dieser Sachverhalt ist für uns eine Tatsache; wir sind ihm gegenüber auch machtlos. Unsere Möglichkeiten zu aktivem Mitgestalten sind beschränkt. Die ERG ist an eigene Regeln gebunden, und auch die Banken haben ihre spezifischen Kriterien. Die Handelsförderung ist äusseren Zwängen ausgesetzt. Das festzustellen, bedeutet Realismus, nicht Resignation. Bundeskanzler Kreisky schlägt eine Konsolidierung und die Mobilisierung beträchtlicher neuer Mittel zur Sanierung der Verhältnisse im Osten vor. Ich fürchte, das ist eine Utopie und in der heutigen Lage politisch nicht durchführbar. Indessen können wir dazu beitragen, Vertrauenskapital zu bilden und Funktionierendes zu erhalten, wenn damit auch keine grosse Bewegung ausgelöst wird.

QUESTIONS RELATIVES A LA DDALa programmation par pays

Staatssekretär Probst eröffnet die Sitzung und weist in seinen einleitenden Worten auf die zunehmende Bedeutung der dritten Welt hin.

Botschafter Heimo: (siehe Beilage 8a)

Herr Wilhelm: (siehe Beilage 8b)

Herr Cart: (siehe Beilage 8c)

Staatssekretär Probst:

Ich danke Botschafter Heimo und den Herren Wilhelm und Cart für ihr interessantes Exposé. Die "programmation par pays" ist eine neue Idee, die noch unter der Führung von Botschafter Heimo gedieh und weiter fortgesetzt werden wird. Sie beruht auf den gemachten Erfahrungen, und man wird mit ihr zu neuen Ergebnissen schreiten.

M. l'Ambassadeur Roethlisberger:

Nous avons des moyens limités et la nécessité d'optimiser l'impact de nos actions dans un cadre allant des crédits mixtes jusqu'à l'aide humanitaire est évidente. Cela passe évidemment par l'amélioration constante de la collaboration et la coopération entre nos divers services et cela désormais dans un cadre coordonné: le programme par pays.

Le cas de Madagascar où les programmes d'aide au développement, de consolidation de la dette et d'aide à la balance des paiements se conjuguent, est un bel exemple de cette collaboration à laquelle je souscris pleinement.

Botschafter Raeber:

Ich freue mich über die Koordination und die Zusammenarbeit, die zwischen der DEH und dem BAWI gerade in diesen Fällen spielt. Gerade in Madagaskar, aber auch in anderen Ländern wie Bangladesh oder dem Sudan, ist es wichtig, dass das ganze Spektrum der Hilfe eingesetzt werden kann, denn in diesen Ländern ist die innere und äussere Wirtschaftslage sehr schwierig. Dort ist es sinnvoll, neben der Projekthilfe auch die Zahlungsbilanzhilfe vorzusehen. Diese Länder bedürfen auch im Hinblick auf die Ziele unseres Entwicklungshilfegesetzes globaler Massnahmen, damit nicht die Konsequenzen der wirtschaftlichen Schwierigkeiten auf die ärmsten Bevölkerungsschichten durchschlagen. In Madagaskar und Tansania zeigte sich nämlich, dass in extremen Devisenmangelsituationen die städtische, in der Industrie beschäftigte Bevölkerung auf die Stufe der Aermsten absank. Eine Devisenhilfe kann mithelfen, ein solches Abrutschen zu vermeiden und die Lage der Bevölkerung zu erhalten oder eventuell auch ein wenig zu verbessern. Dass das Problem in Zusammenarbeit von DEH und BAWI gesehen wird, ist erfreulich.

M. l'Ambassadeur Quinche:

Deux pays parmi les 16 dits de concentration relèvent de la circonscription de l'Ambassade de Suisse en Côte d'Ivoire. J'ai pu ainsi y apprécier les efforts de l'aide au développement de la Suisse.

Au Niger notamment cette aide est particulièrement efficace et appréciée. Par contre, en Haute Volta, je fus frappé par la vanité apparente de nos efforts. Notre aide semble n'être qu'une goutte d'eau qui se perd dans le tonneau sans fond des Danaïdes. La France et la Grande-Bretagne, également actives dans ce pays, sont de l'avis que ce pays déshérité ne s'en sortira jamais. Cela m'amène à poser une question fondamentale: Dans quelle mesure notre aide extérieure déjà ancienne suscite-t-elle un développement spontané voire un début de décollage

économique en Haute Volta?

En ce qui concerne la collaboration, les délégués sur place à Niamey et Ouagadougou nous tiennent au courant de leurs activités et nous envoient des copies de leurs lettres. Par contre, nous ne recevons que rarement celles des lettres venant de Berne. Ces copies nous permettraient de nous faire une idée plus globale des problèmes de développement et de coopération qui se posent avec ces deux pays.

Staatssekretär Probst:

Ich möchte auf den letzten Punkt zurückkommen, er ist sehr wichtig. Ich bemühe mich im Rahmen der Möglichkeiten immer, auch interne Notizen usw. an die Botschaft zu senden, damit diese teilnehmen kann am Denken der Zentrale. Es handelt sich um eine allgemeine Richtlinie, aber es ist gut, sie hier wieder einmal in Erinnerung zu rufen. Der Dialog muss gepflegt werden.

Botschafter Erni:

Ich darf meiner Genugtuung Ausdruck verleihen, dass die Koordination in Bern so gut klappt, insbesondere bei den Ländern, in denen ich akkreditiert bin, Indien, Bangladesh und Nepal. Die "programmation par pays" ist ja nichts grundsätzlich Neues. Ich hatte immer ausgezeichneten Kontakt mit den Koordinatoren. Eine gewisse Schwierigkeit sehe ich darin, dass die Länderkonzepte mit anderen internationalen Organisationen koordiniert werden sollten, insbesondere mit den UNDP. Aber auch mit den anderen Geberländern sollte man beim Aufsetzen der Länderkonzepte zusammenarbeiten, z.B. im Rahmen der OECD.

M. l'Ambassadeur Marcuard:

J'ai quelques questions précises relatives à l'établissement des programmes par pays:

- La mise au point du programme par pays en l'occurrence à Madagascar prendra apparemment encore 18 mois. Cela suppose,

compte tenu du temps déjà consacré à la préparation de ce programme, une période globale de gestation de deux à trois ans. Est-ce une période qu'il faut considérer comme standard à l'avenir? Quelle est la durée que couvre un programme par pays?

- Prévoit-on également un organe de contrôle, une commission mixte pour discuter de l'exécution, du succès et de la poursuite du programme?
- A-t-on fait une évaluation préalable et globale de la situation économique des pays avant de sélectionner les 16 pays de concentration avec lesquels nous sommes le plus actifs aujourd'hui dans le domaine de la coopération au développement.
- Prévoit-on dans le programme par pays une évaluation à la fin de son exécution ou lors de l'achèvement des diverses phases qui le composent?

M. l'Ambassadeur Steinhäuslin:

J'aimerais poser deux questions:

- Les programmes par pays ne sont pas "imposés" au pays bénéficiaire de l'aide. Quand commence la collaboration avec l'Etat concerné? Vient-on lui proposer un programme déjà élaboré ou en discute-t-on avec lui le détail?
- A quel moment et sous quelle forme y a-t-il une concertation avec les autres pays donateurs d'aide?

Botschafter Hummel:

Ich wollte die gleiche Frage stellen, die Herr Botschafter Erni schon gestellt hat. Im Rahmen des UNDP gibt es ja schon seit 10 Jahren Länderprogramme. Wie steht es hier mit der Koordination? Auch die Spezialprogramme der UNO haben Länderprogramme. Werden diese auch berücksichtigt?

M. l'Ambassadeur Martin:

La DDA cherche à systématiser et optimaliser l'aide bilatérale. Cette aide pourrait-elle être encore améliorée par le biais

d'une association entre deux pays donateurs et le pays bénéficiaire? Cela permettrait d'éviter les doubles emplois. Je pense particulièrement aux possibilités d'association que nous pourrions être amenés à réaliser avec le Portugal qui bénéficie d'une excellente expérience de l'Afrique et de très bonnes relations avec ses anciennes colonies. Lisbonne, pour des raisons économiques intérieures, cherche à repénétrer en Guinée, en Angola et au Mozambique. Le gouvernement de ces pays demandent à leur ancienne métropole une aide soutenue au développement. Le Portugal est cependant incapable de la fournir, faute de moyens techniques et surtout financiers. C'est là que nous pourrions intervenir. Cette action d'aide serait, menée à bien sous les couleurs à la fois de la Suisse et du Portugal, au plus grand profit des pays bénéficiaires. C'est précisément le but que nous voulons atteindre.

M. l'Ambassadeur Pictet:

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai écouté les exposés sur la coordination excellente qui existe désormais entre la coopération au développement et l'aide financière. J'aimerais pour ma part exprimer le voeu qu'une telle coordination s'étende également à l'aide humanitaire et notamment à l'aide aux réfugiés. Ces derniers dépassent la quinzaine de millions dans le monde. A long terme, je ne vois pour eux que trois solutions: le retour dans leur pays d'origine, l'intégration dans le premier pays d'asyle ou le transfert lointain dans un pays industrialisé. Cette dernière solution est de loin la plus coûteuse. A titre d'exemple, le Département de justice et police a prévu plus de 40 millions de francs suisses à l'intégration en Suisse des réfugiés que nous avons accueillis ces dernières années.

Les deux premières solutions ne sont pas concevables sans des programmes d'aide au développement. Pour des raisons bien compréhensibles, les pays d'asyle n'accordent qu'une priorité très secondaire à de tels programmes et préfèrent évidemment garder les fonds du PNUD pour leurs propres nationaux. L'effort doit

donc être fait sur le plan bilatéral; il permettra d'accélérer un processus d'intégration où les programmes d'aide se révèlent d'ailleurs bien moins coûteux que la perpétuation indéfinie des plans d'urgence. Il faudrait que des pays comme la Suisse, en association avec d'autres, puisqu'il s'agit d'opérations qui dépassent les forces d'un seul pays, essaie de favoriser, par la création de projets d'aide bilatérale au développement, l'intégration des réfugiés. Ainsi l'aide humanitaire ne sera plus un tonneau des Danaïdes. J'espère que la réalisation du programme par pays nous permettra d'atteindre également ce but.

Botschafter Langenbacher:

Wir haben auf der Karte gesehen, welches die Schwerpunktländer sind. Ich frage mich, was für die andern Staaten übrig bleibt. Nur Brosamen? Es scheint mir wichtig, dass wir auch den andern Ländern etwas zukommen lassen. Ich sähe solche Möglichkeiten auf 3 Gebieten:

- Kurze Studienreisen für höheres oder mittleres Kader, also von Spezialisten aus Entwicklungsländern in die Schweiz. Dies insbesondere auf den Gebieten, auf denen wir Spezialkenntnisse haben.
- Stipendien, pro Land vielleicht 1 bis 3.
- Anfertigung von kurzfristigen Studien für Entwicklungsprojekte, die dann vom Land selbst durchgezogen würden. Hier könnte man auch eine Kostenteilung mit dem entsprechenden Land vorsehen.

M. l'Ambassadeur Mordasini:

J'aimerais aborder la question des petits projets urgents dont la facilité de réalisation et le faible coût financier permettraient à l'ambassade d'agir directement. Ne serait-il pas possible de prévoir un crédit cadre de frs. 5'000 à 10'000 que le chef de mission pourrait utiliser pour de petits projet à cet effet?

Botschafter von Schenk:

Den Ausführungen von Herrn Cart habe ich entnommen, dass in Madagaskar ähnliche Probleme bestehen wie auch in Westafrika: die Verschuldung und die Defizite haben zugenommen. Ich frage mich, ob man in dieser Situation erstens ehrlicherweise von Entwicklungshilfe sprechen kann. Ist es nicht eher humanitäre Hilfe? Zweitens frage ich mich, welches die Kriterien sind, nach welchen die Schweiz ihre Schwerpunktländer aussucht. Liegen historische Verbindungen vor? Oder handelt es sich teilweise um Zufallsentscheide?

M. l'Ambassadeur Heimo:

Je remercie mes collègues ambassadeurs pour leur nombreuses questions qui soulignent l'intérêt qu'ils portent aux problèmes de l'aide au développement. Avant d'y répondre, j'aimerais insister sur le fait que la DDA, bien qu'elle ait une administration relativement importante, ne peut pas tout faire. Une partie des questions posées vont dans la direction de travaux supplémentaires qu'il nous est, dans la situation actuelle, difficile d'affronter.

Optimalisation de l'aide

En ce qui concerne l'optimalisation de notre aide, question que plusieurs orateurs ont soulevée, j'aimerais préciser qu'en effet les mesures de rationalisation des moyens vont être augmentées encore à l'avenir. Des mesures globales, à côté des mesures individuelles, sont également nécessaires, notamment celles permettant une aide à la balance des paiements. Il y a cependant un équilibre à maintenir entre les différents modes d'aide selon la nature des difficultés que rencontre un pays, et cela dans les limites de notre législation.

Il peut paraître que notre aide dans certains pays soit une goutte d'eau dans le tonneau sans fond des Danaïdes. Ce n'est qu'une apparence vite démentie lorsque l'on visite ces pays,

- 99 -

notamment la Haute-Volta et ses populations déshéritées bénéficiaires de nos efforts.

Coordination de nos efforts avec le PNUD

La coordination de nos efforts avec ceux du PNUD est faite de manière suivie. Nous sommes d'ailleurs un membre de son Conseil d'administration et participons activement à ses activités. Nos coordonnateurs doivent évidemment pousser le plus loin possible leur contact avec les représentants résidents du PNUD dans les pays où nous sommes actifs. Ces contacts permettent un échange d'informations et, le cas échéant, une réadaptation de nos projets.

Temps de préparation et durée des programmes

Le temps de préparation des programmes par pays n'est pas encore déterminée avec précision. Nous élaborons et adaptons un programme en fonction des circonstances précises et chaque fois différentes. Nous le faisons aussi rapidement que possible.

Il faut distinguer entre la durée du programme par pays en tant qu'instrument, lequel devrait être revu au minimum tous les deux ans, ou en tant qu'engagement dans le pays, lequel est naturellement plus étendu dans le temps et est le reflet d'une permanence des contacts entre le pays bénéficiaire et nous-mêmes.

Contrôle et évaluation des programmes

Le contrôle et l'évaluation des programmes est une des tâches des coordonnateurs sur place, le cas échéant si le coordonnateur n'est pas sur place, d'experts de la centrale ou de membres de l'Ambassade. Le système des commissions mixtes est opérationnel depuis pas mal de temps déjà. M. Wilhelm comme M. Cart pourrons vous donner plus de détails sur l'ampleur de ces réunions.

Choix du pays bénéficiaire

En ce qui concerne l'évaluation du choix des pays de concentration mes collaborateurs pourront vous donner dans le détail les réponses

nécessaires. Nous avons en outre fait quelques expériences de l'évaluation par pays. C'est une des voies qui nous a menés à l'élaboration du programme par pays. A travers de telles évaluations nous voyons en effet très bien la nature des impératifs de développement auxquels un pays doit faire face dans son ensemble.

Collaboration du bénéficiaire à l'élaboration du programme par pays

Le programme par pays est fait en accord avec le pays partenaire. Il n'est en aucun cas imposé. Il est le résultat d'une conscientisation des problèmes et d'une discussion des solutions possibles susceptibles de les résoudre.

Coopération triangulaire

Nous faisons notre possible pour améliorer la concertation avec d'autres pays donateurs, ce qui demande d'ailleurs un effort considérable. Nous sommes associés avec plusieurs de ces pays dans la réalisation de certains projets, notamment au Népal. C'est également le cas lorsque nous participons à des "cofinancements". La coopération triangulaire mentionnée par l'Ambassadeur Martin n'est pas nouvelle pour nous. La question s'était posée déjà pour la Tunisie. Cette coopération n'est pas exclue mais elle me paraît difficile. Beaucoup dépend des circonstances du cas.

Aide au développement et aide aux réfugiés

Les choix que nous devons faire limitent notre action dans le domaine de l'aide aux réfugiés. Beaucoup ne sont pas situés dans nos pays de concentration. Au Guatemala nous avons favorisé la reconstruction de villages propres à faciliter l'intégration des réfugiés. Une telle aide n'est pas forcément exclue.

Crédits pour des interventions urgentes et d'envergure réduite

Nous avons la possibilité de prendre des décisions de façon extrêmement rapide pour des petits montants, cela depuis Berne. La procédure est très simplifiée et ne nécessite pas l'ouverture de crédits cadres aux ambassades.

Le problème de la concentration de l'aide

La taille modeste de nos moyens nous oblige à pratiquer une politique de concentration sur un nombre limité de pays (16). Nous sommes actifs cependant dans beaucoup d'autres pays (70). Les montants distribués y seront par la nature des choses plus faibles. Par ailleurs, face à cette politique de concentration nous avons l'action multilatérale qui elle a un effet, à travers le PNUD par exemple, sur le monde. Pratiquement tous les pays bénéficient des programmes du PNUD que nous finançons.

Aide au développement et aide humanitaire

Il y a toujours dans la coopération au développement un élément humanitaire. C'est aussi une question d'usage des mots. La DDA réalise des projets d'aide en collaboration avec les populations, et pour elles: les composantes humanitaires et de développement y sont intrinsèquement liées et la frontière entre ces deux composantes est forcément floue.

Herr Wilhelm:

Ich habe nur eine Bemerkung anzubringen, nämlich zur Grösse der Brosamen. Die Schwerpunktländer erhalten zirka 80 % der Hilfe, die übrigen Länder ca. 20 %. 20 % sind etwa 40 Millionen Franken. Die Vorschläge, die Botschafter Langenbacher gemacht hat, sind bedenkenswert und teilweise auch verwirklicht. Aber die Schwierigkeit, der Engpass, ist die Absorptionsfähigkeit der Verwaltung.

M. Cart:Temps nécessaire à l'élaboration d'un programme par pays

L'élaboration d'un programme est un processus continu de réflexion: en 1983 nous espérons pour l'Afrique orientale mettre en forme des programmes pour la Tanzanie et le Kenya, puis pour Madagascar. Il n'est pas possible de fixer un temps moyen de préparation d'un programme.

Programme par pays et partenaire

Un programme par pays est tout d'abord un document à usage interne, dans lequel nous devons pouvoir expliquer aussi clairement que possible les options que nous désirons prendre. Cela peut conduire à un langage réaliste, par exemple sur le rôle de certaines élites, et à des jugements de valeur qui ne doivent pas nécessairement être communiqués à nos partenaires. L'élaboration d'un programme ne se fait pas en vase clos: nous devons solliciter l'opinion de nos partenaires et en tenir compte. Sous une forme adaptée qui met l'accent plus sur les conclusions que sur les motivations, un programme par pays est aussi un document "externe" qui doit faciliter le dialogue et la négociation avec nos partenaires.

Programme par pays et activités du PNUD

La coordination entre les programmes d'aide bilatérale et les activités du PNUD est à l'ordre du jour. A ce propos, il faut rappeler ici que lors de la conférence de Paris sur les pays les moins avancés (PMA) de l'automne 1981, il a été décidé que dorénavant le PNUD organiserait sur place des réunions avec les pays donateurs.

Coopération triangulaire

La coopération triangulaire est une méthode d'aide au développement qui ne nous est pas étrangère: nous avons des projets où nous collaborons avec d'autres pays, notamment en Tanzanie avec le Ministère allemand de la coopération, et au Mozambique avec l'Italie. Une collaboration avec le Portugal est également envisageable: nous avons d'ailleurs déjà engagé un expert portugais pour le Mozambique et nous sommes prêts à recruter des coopérants au Portugal si le besoin s'en fait sentir. D'ailleurs, 10 % de nos coopérants sont de nationalité étrangère, car nous n'avons pas trouvé de Suisses.

M. l'Ambassadeur Heimo rappelle que le Tour d'horizon élaboré pour la Commission des affaires étrangères des Conseils national et des Etats, est disponible.

INTERÊTS ETRANGERSStaatssekretär Probst:

Der zweite Teil dieses Vormittags ist dem Thema "Fremde Interessen" gewidmet. Ich gestatte mir zu diesem für uns wichtigen Thema einige einleitende Bemerkungen. Zwar sind wir nicht das einzige Land, das fremde Interessen wahrnimmt. Es gibt auch keine Beschränkung dieses Tätigkeitsbereiches auf neutrale Staaten. Zunehmend gehen namentlich Staaten der Dritten Welt oder des Ostblocks dazu über, Partnerstaaten aus der eigenen Region mit der Interessenvertretung zu betrauen. Dennoch sind wir immer noch die Schutzmacht par excellence geblieben. Bereits im deutsch-französischen Krieg 1870/71 wurden wir mit den Interessen des Königreichs Bayern und des Grossherzogtums Baden in Paris betraut. Während des ersten Weltkrieges vertraten wir 25 Staaten, im Zweiten Weltkrieg insgesamt deren 43, und auf dessen Höhepunkt, zumeist im Sinne von Doppelmandaten, gleichzeitig 35 Staaten. Diese Zahl ging nach Ende des Zweiten Weltkrieges bald stark zurück, nahm dann aber im Gefolge der Kubakrise und der sonstigen neu anwachsenden internationalen Spannungen wieder zu. Heute betreuen wir 18 Schutzmandate.

In den letzten Jahren mussten wir dabei mehrmals völlig unerwartete Mandate übernehmen. Das gilt sowohl für das schwierige Mandat Iran anlässlich der Geiselnahme des amerikanischen Botschaftspersonals in Teheran, wo wir zunächst vier Monate lang offiziös tätig waren, bis wir es in aller Form antreten konnten, als auch für die britischen Interessen in Argentinien, die wir bei Ausbruch der Falklandkrise übernahmen. Angesichts dieser Situation und des Generationenwechsels, der in den Botschafterrängen stattgefunden hat, kamen wir zur Auffassung, dass ein kleiner WK über unsere Schutzmachtstätigkeit nur sinnvoll sein könne.

Ich möchte noch einen Punkt im voraus erwähnen. Als wir am 2. April 1982, an einem Wochenende, innert zweier Stunden die

Interessenvertretung Grossbritanniens in Argentinien übernehmen, war es die übereinstimmende Meinung der Beteiligten, dass es sich um ein Mandat im Sinne der Wiener Uebereinkunft über diplomatische und konsularische Beziehungen handle, wie es bei Abbruch der direkten Beziehungen gehandhabt wird. Als sich dann der Krieg zu offenen Feindseligkeiten ausweitete, ersuchte uns London, auch das Mandat im Sinne der Genfer Konventionen zu übernehmen, was u.a. die Betreuung der Kriegsgefangenen umfasst. Sie ersehen daraus, dass das Schutzmachtverhältnis in zwei verschiedenen völkerrechtlichen Quellen geregelt ist. Das Mandat nach der Genfer Konvention kann sich dabei mit dem Aufgabenbereich des IKRK überschneiden, weshalb der ständige Kontakt und die Koordination mit diesem unerlässlich ist. Das IKRK hat sich bei diesem Anlass uns gegenüber zutreffend wie folgt geäußert:

"La désignation de puissance protectrice aux fins d'application des Conventions de Genève 'n'exclut pas une action complémentaire ou conjointe du CICR en vertu de son propre mandat, et inversement'. On a connu, durant la seconde guerre mondiale, plusieurs exemples de cette dualité. Cependant, s'agissant de l'exécution de leurs mandats respectifs, il convient que le CICR et les puissances protectrices s'accordent sur une répartition des tâches et, en tout état de cause, opèrent de manière coordonnée."

Botschafter Diez: (s. Beilage 9)

Staatssekretär Probst:

Ich danke Botschafter Diez für seine Ausführungen. Was die von ihm soeben erwähnte Zustimmung des Empfangsstaates in diesen speziellen Fällen betrifft, so sind wir bei Afghanistan, wo zuvor Botschafter Eric Lang mit Residenz in Teheran akkreditiert war, davon abgewichen, als er transferiert und durch Botschafter Paul Stauffer ersetzt wurde. Es schien uns in der Tat politisch ausser Betracht zu fallen, durch eine solche Akkreditierung dem von Moskau eingesetzten Kabuler Regime eine diplomatische

Sanktionierung zu verschaffen. Dagegen haben wir Oesterreich, das in Kabul immer noch ein Konsulat besitzt, gebeten, sich de facto nötigenfalls auch unserer Belange anzunehmen, ohne freilich das Marionettenregime in Afghanistan dafür um seine Zustimmung zu ersuchen.

Im Iran sind wir in den ersten vier Monaten, als wir, wie schon erwähnt, noch kein definitives Schutzmachtmandat inne hatten, in unserem Einsatz zugunsten der Geiseln sehr weit gegangen. Eigenartigerweise waren die äusseren Voraussetzungen dafür damals, als wir es noch mit westlich geschulten und orientierten Regierungsverantwortlichen zu tun hatten, eher günstiger als heute, wo die Macht ausschliesslich in den Händen fanatischer religiöser Integrationisten und Fundamentalisten liegt. Im Iran stellt sich heute klar die Gefahr der Identifikation des Beauftragten mit dem Auftraggeber. Botschafter Lang musste laufend gegen die Auffassung ankämpfen, dass die Schweiz als Vertreter des "grossen Satans" ein "kleiner Satan" sei, und für Botschafter Stauffer stellt sich dieses Problem weiterhin mit fast noch grösserer Schärfe. Natürlich müssen wir intensiv gegen diesen falschen Eindruck ankämpfen. Doch darf uns das in unserer generellen Schutzmachtstätigkeit nicht beeinträchtigen. Wir können uns einfach nicht der Weltöffentlichkeit gegenüber stets wieder mit unserer Bereitschaft zur Uebernahme von Schutzmachtmandaten brüsten, um dann Mandate, die Schwierigkeiten aufweisen könnten, auszuschlagen. Unsere guten Dienste sind nicht ein Selbstzweck, sondern entspringen unserer aus der Neutralität abgeleiteten Solidarität und unserem Willen zu helfen.

Ein Wort zu den sog. unklaren Verhältnissen (teilweise Mitwirkung von Funktionären des Sendestaates bei der Schutzmachtstätigkeit). Wichtig ist bei solchen Verhältnissen, dass der Grad der Verantwortung klargestellt ist. Im übrigen gibt es, wie die Praxis zeigt, ganz verschiedene Möglichkeiten der Ausgestaltung, z.B.:

- Kuba: unser USA-Mandat ist kaum mehr als eine Formsache, insbesondere nachdem seit der Regierungszeit von Präsident Carter die Arbeit in Havanna, unter unserem Schutz, ausschliesslich von amerikanischen Funktionären getragen wird. Doch könnte sich das, je nach Entwicklung, plötzlich wieder ändern.
- Argentinien: Hier liegt eine gemischte Situation vor, wie dies die Herren Diez und Bodmer bereits erklärt haben. In Argentinien leben 17'000 Briten, zählt man die Doppelbürger dazu, sind es 30'000. Wir waren äusserst froh, dass angesichts der damit verbundenen Belastung britisches Personal in Buenos Aires verbleiben konnte.
- Iran: Der extreme Normalfall. Amerika hat überhaupt keine Beziehungen zum Empfangsstaat mehr und kein Personal auf unserer Botschaft in Teheran.

Zum Doppelmandat sei noch angemerkt, dass wir den Argentinern, gleichzeitig mit dem britischen Ersuchen um Uebernahme der Schutzmacht, unsere Bereitschaft bekanntgegeben hatten, falls gewünscht auch das Gegenmandat zu übernehmen. Die Argentinier hatten jedoch bereits Brasilien damit betraut. Dies erschien als geschickter Schachzug Argentinien, um dadurch den Brasilianern gewissermassen gegenüber Argentinien die Hände zu binden.

M. l'Ambassadeur Bodmer:

Après l'excellent exposé de l'Ambassadeur Diez, j'aimerais faire quelques remarques relatives à l'expérience que mon ambassade a vécue en Argentine ces quatre derniers mois.

Lors de la reprise d'intérêts étrangers, les situations auxquelles nous sommes confrontées sont toujours très différentes des précédentes. Il est pourtant certains principes qui doivent restés permanents notamment celui de la priorité de la défense des intérêts suisses sur celle des intérêts étrangers, dans le présent et dans l'avenir et ensuite celui de la définition claire

du but fixé. En effet, si ce dernier dépasse le simple maintien d'un minimum de contacts entre des pays ayant rompu leurs relations consulaires ou diplomatiques, les problèmes restent en général simples: sauvegarde des biens immobiliers et des archives, expéditions des affaires de caractère consulaire et administratif. Par contre, il n'en va pas de même lorsque, comme dans le cas de l'Argentine, nous avons été chargés des affaires diplomatiques, voire militaires.

A ce propos, j'aimerais relever ici quelques problèmes, cela non pas dans un esprit critique, mais avec l'espoir d'apporter une contribution constructive dans la mesure où ceux-ci pourraient se renouveler à l'avenir.

La définition du mandat devrait venir de l'administration centrale dans les meilleurs délais possibles. Celles-ci est en effet beaucoup mieux placée pour cela, du fait de son rôle de plaque tournante entre les deux pays. Or, dans le cas de l'Argentine, c'est l'ambassade qui a, en grande partie, dû s'en charger et improviser. L'administration centrale devrait déterminer sans détours si l'ambassade doit se borner à la transmission au MAE de notes verbales, donc se limiter à faire fonction de boîte aux lettres ou reprendre au contraire les fonctions exercées auparavant par l'ex-mission, s'entremettre entre les deux pays pour obtenir des solutions acceptables de part et d'autre et aller même jusqu'à une médiation. Ce fut presque le cas pour le rapatriement, vers les ports argentins, des prisonniers argentins à bord de navires britanniques. En l'occurrence, notre ambassade à Buenos Aires a dû improviser. Notre administration, heureusement flexible, obtint des résultats qui ont été salués par la Grande Bretagne et l'Argentine. Cela n'empêche pas que le système de consultations entre l'administration centrale et l'ambassade doit être amélioré, notamment pour les questions de principes à grandes répercussions, comme l'extension du mandat en vertu des Conventions de Genève. Dans ce cas,

une consultation triangulaire entre l'administration centrale, le CICR et l'ambassade eut été souhaitable avant de prendre une décision "pressée" par les britanniques.

Par ailleurs, le système d'information pourrait également être clarifié voire amélioré: nous avons reçu des documents de base deux à trois semaines après leur rédaction, par courrier et en même temps que des postes pourtant beaucoup moins "impliqués"; des instructions nous sont parvenues sous huit signatures différentes, ce qui laisse une impression d'incohérences lorsqu'il ne nous est pas expliqué, comme ce fut le cas, les raisons d'une telle situation.

Enfin, nous avons regretté de ne pas avoir été informés, comme l'ont été nombre d'autres missions à Buenos Aires, sur le point de vue juridique et politique du Département relatif à des questions de grande actualité, comme le torpillage du croiseur "Belgrano" dans les eaux territoriales.

Cependant, si l'ambassade demande des informations plus rapides et des consultations meilleures avec l'administration centrale, elle a besoin dans certains cas que celle-ci lui fasse confiance et lui donne carte blanche. Je pense précisément à la nécessité que nous impose actuellement le "Personalstopp" d'utiliser le personnel de la puissance mandataire resté sur place, et cela même si nous ne sommes plus en mesure de nous conformer entièrement à nos propres instructions. Une telle collaboration demande beaucoup de souplesse et de psychologie, ce qui ne saurait être précisé par des instructions de Berne.

Finalement et en relation avec la question du mandat argentin accordé aux Brésiliens, j'aimerais ajouter que nous avons été pris de vitesse. Il est apparu clairement que notre neutralité eut été plus facile à défendre au cas où la Suisse s'était vue confier un double mandat. Le danger que l'on abuse de nous dans certaines situations eut en effet pu être réduit. Les Brésiliens, en offrant rapidement leurs services, se sont "neutralisés" de façon à ce qu'ils n'aient pas à prendre trop ouvertement partie pour l'Argentine.

Staatssekretär Probst:

Ich möchte darauf hinweisen, dass ich gestern mit Botschafter Bodmer gesprochen habe und ihn aufgefordert habe, heute alles vorzubringen und mit Kritik nicht zurückzuhalten. Mit verschiedenen Beanstandungen bin ich einverstanden - man kann es immer noch besser machen -, mit andern bin ich es nicht. Ich werde im Laufe der Diskussion darauf zurückkommen.

Botschafter von Schenk:

Wir vertreten die Interessen Israels in Liberia und Ghana. Im ersten Fall (Liberia) ist dies unproblematisch. Der zweite Fall (Ghana) bietet aber eine Anzahl praktischer Probleme. Aus meiner Sicht haben beide Fälle die negative Seite, dass uns gewisse Schwierigkeiten im Empfangsland erwachsen.

Für Ghana habe ich einen israelischen Mitarbeiter, meinen einzigen übrigens. Die Eingliederung eines solchen Mitarbeiters ist administrativ sehr schwierig und wird noch komplizierter, wenn dieser Mitarbeiter in anderen Mandatsverhältnissen noch für andere Länder zuständig ist. Da stellt sich die Frage von Benützung des Kuriers, des Chiffre usw. Ich würde es deshalb begrüßen, wenn in Zukunft ein "general understanding" zwischen dem vertretenen Staat und dem Vertreterstaat geschlossen wird, an welchem man sich orientieren kann, und dem auch der ausländische Diplomat unterstellt werden kann.

M. l'Ambassadeur Lang:

Je voudrais faire quelques remarques relatives au mandat iranien et poser une question de principe.

Dans mes jeunes années, j'avais été frappé du refus de la Suisse de représenter les intérêts de l'Afrique du Sud en RAU. On estimait que cela mettrait en danger nos propres intérêts.

Fort de cette expérience, je doutais fortement qu'il fut judicieux d'accepter de prendre en charge les intérêts US en Iran, après que les relations diplomatiques aient été rompues entre ces deux pays. Les raisons humanitaires l'emportèrent cependant.

Le mandat était classique mais atypique: La situation révolutionnaire du pays dans lequel la Suisse allait exercer ce mandat mit notre ambassade dans une position très inconfortable: d'une part, le gouvernement iranien, dépassé par les extrémistes religieux, ne nous donna jamais son assentiment formel (mais une simple note verbale nous informant que nous étions acceptés en tant que puissance protectrice), d'autre part les religieux, vite contrariés par nos efforts pour favoriser la libération des otages américains, ne tardèrent pas à nous assimiler au Grand Satan. Notre ambassade n'ayant accès qu'au Président de la République ou au Ministre des affaires étrangères, personnes sans réelle influence sur la nouvelle idéologie révolutionnaire, notre pays ne pouvait "corriger" l'image désastreuse qu'elle donnait au pouvoir en place.

Dans de telles conditions l'exercice du mandat de puissance protectrice est-il encore envisageable?

Staatssekretär Probst:

Die iranische Epoche war ganz aussergewöhnlich. Sie kann sich aber in der heutigen Welt jederzeit wiederholen. Ich erinnere mich im übrigen an die Südafrika/Kairo-Frage. Persönlich war ich damals ebenfalls für die Uebernahme des Mandates. Es wurde aber an der Departementsspitze anders entschieden, wobei namentlich auch der Umstand mitspielte, dass unsere Botschaft in Kairo bereits mit verschiedenen anderen wichtigen Schutzmandaten arbeitsmässig und psychologisch stark belastet war.

Botschafter Stauffer:

Meine Vorredner haben manches vorweggenommen. Vor allem haben beide ausgeführt, dass mit der Uebernahme fremder Interessen ein möglicher Interessenkonflikt mit unseren eigenen Interessen entstehen kann, was sich im Iran deutlich gezeigt hat. Ich habe mit Genugtuung zur Kenntnis genommen, dass Iran ein ausserordentlicher Fall ist. Es ist allerdings vor auszusehen, dass er kaum

ein isoliertes Ereignis bleiben wird. Die Verwilderung der Rechtsvorstellungen und das Eindringen völlig verschiedener Wertordnungen und Ideen ins Völkerrecht ist ein Prozess, der Aussicht hat, sich fortzusetzen, um uns aufs Neue mit Situationen wie im Iran zu konfrontieren. Es ist ein Denken, das zur Identifikation des Mandanten mit dem Mandatar führt. Dies ist aber nur eine Seite des Problems.

Wie Sie wissen, hat das Mandat nicht klassisch begonnen. Es wurde erst nach 4 Monaten ein klassisches Schutzmandat. Aus unserer Anfangstätigkeit resultiert ein Restbestand von Aversionsgefühlen bei denjenigen, die nachher an die Macht kamen. Diese Schwierigkeiten sind noch immer nicht abgebaut. Wir versuchen, unser jetziges Mandat zurückzuführen auf das klassische restriktive Schutzmandat, um die Schädigung unserer Interessen auf ein Minimum zu reduzieren. Es hat sich gezeigt, dass unsere Schutzmandattätigkeit als etwas Unneutrales betrachtet wird, als ein "alignement sur le grand satan", dem wir entgegenwirken müssen. Es zeigt sich z.B., dass bei den aussenhandelspolitischen Aktivitäten der Regierung die europäischen Neutralen sich in einer guten Position befinden im Gegensatz zum grossen Satan und seinen Verbündeten, insbesondere Frankreich und Grossbritannien. Nur erweist es sich, dass die Schweiz auf manchen der Listen bevorzugter Staaten nicht aufgeführt ist, und auch nicht unter den "Neutralen" aufgeführt wird. Ich bemühe mich nach Kräften, den alten Zustand wiederherzustellen.

Wir haben aus solchen Situationen im Hinblick auf künftige Mandatsübernahmen Lehren zu ziehen. Wir müssen versuchen, die Mandate in Zukunft klarer zu definieren, damit sie nicht als politische Parteinahme ausgelegt werden können. Gerade im Hinblick auf diese Gefahr finde ich Mandate über Kreuz nicht schlecht. Der Empfangsstaat und gleichzeitig Mandatar sieht dann selbst, was die Schutzmandattätigkeit beinhaltet. Wir vertreten zur Zeit die Interessen des Iran in Aegypten, Südafrika und Israel.

Botschafter Dahinden:

Bei unserer Vertretung der britischen Interessen in Guatemala habe ich einen englischen Mitarbeiter. Ich kann bestätigen, dass dies zusätzliche Probleme schafft. Mit einem Reglement kann man allerdings nicht alles regeln. Wichtig scheint mir, dass man auch über das Wochenende die Zentrale erreichen kann. El Salvador hatte die Schweiz gebeten, an die Wahlen vom März 1982 Beobachter zu entsenden. Unsere Antwort war negativ, andere Länder sagten aber zu; insgesamt waren ca. 200 Beobachter eingesetzt. Wäre es nicht möglich, die Entsendung von Beobachtern als eine neue Aufgabe im Rahmen unserer guten Dienste vorzusehen?

Staatssekretär Probst:

Dies wäre gar nicht neu. So hatte die Schweiz schon 1935 Beobachter und Funktionäre zur Saar-Abstimmung entsandt. Nach reiflicher Ueberlegung haben wir aber die äusseren Verhältnisse und die politischen Voraussetzungen der auch international sehr umstrittenen Wahlen in El Salvador als zu ungewiss beurteilt, um uns in diese Aktion einzulassen.

Botschafter Kamer:

Wir haben in Havanna zwei Arten von Schutzmachtmandaten. Einerseits vertreten wir Brasilien, Guatemala, Honduras und Kolumbien in Kuba. Hier geht die ganze Tätigkeit über unsere Botschaft. Dies ist ein Vorteil, wir wissen, was geschieht, wir können manchmal auch aktiv werden und eventuell sogar einen Vorschlag machen. Diese Tätigkeit führt nicht zu Problemen. Schwierig ist hingegen das USA-Mandat. In Havanna befinden sich 20 Amerikaner, der Chef ist ein Senior-Botschaftsrat. Diese Leute arbeiten sehr selbständig und benützen ihren eigenen Kurier und Telex. Es bleibt eigentlich nur die Schweizerfahne übrig, und nicht einmal diese, da nur die schweizerische Anschrift vorhanden ist. Unsere Verantwortung ist relativ unklar.

Die Kubaner beispielsweise verkehren direkt mit dem Leiter des Büros, dieser ebenfalls direkt mit dem State Department. 1977 wurde der Umfang unseres Mandates nicht umschrieben und nicht klargestellt. Botschafter Ritter hat den Kubanern informell bei einem Nachtessen mitgeteilt, die Hauptverantwortung liege bei den USA. Meines Wissens wurde zwischen der Schweiz und den USA nichts vereinbart. Die Verbindung und die gute Beziehung zum Chef Fremde Interessen ist deshalb zentral. Es kann übrigens jederzeit geschehen, dass die Kubaner in Washington hinausgeworfen werden. Dann würden sicher auch die Amerikaner das Land verlassen müssen.

Ich versuche, die Beziehungen zum Leiter der US-Gruppe gut zu gestalten. Allerdings habe ich z.B. feststellen müssen, dass hunderte von Zirkularen mit unserem Briefkopf versandt wurden, mit Angaben über die Visabedingungen in den USA für eine Ausreise aus Kuba. Es handelt sich um eine Situation, die geregelt werden müsste. Es gibt verschiedene Szenarien für Schutzmandate, und man sollte sich einmal darüber Gedanken machen, vielleicht im Rahmen einer Stagiaire-Arbeit. Im Kuba-Mandat hatte man schliesslich genügend Zeit, sich die Angelegenheit zu überlegen, anders als beim Mandat in Buenos Aires.

Staatssekretär Probst:

Ich bezweifle, ob sich solche Verhältnisse in präzise Weisungen einfangen lassen. Sie sind von Fall zu Fall zu verschieden. Vieles wird nach gesundem Menschenverstand pragmatisch gelöst werden müssen. Zur Botschafterzeit von Herrn Ritter in Kuba ist übrigens sowohl in Havanna wie in Washington (wo ich damals Botschafter war) die Verantwortungsfrage doch noch geregelt worden.

Botschafter Wacker:

Wie sind in der Regel unsere Beziehungen zur Gegenschutzmacht?

Staatssekretär Probst:

Mit den kubanischen Delegierten bei der tschechoslowakischen Botschaft in Washington hatten wir gute Kontakte. Es bestanden keine Probleme.

Botschafter Hegner:

Ich kann dies unterstreichen. Zum Beispiel ist die Zusammenarbeit zwischen der schweizerischen und der algerischen Botschaft in Washington relativ weit gegangen. Man hat sich mindestens monatlich abgesprochen und versucht, einzelne Probleme gemeinsam zu lösen. Das hängt allerdings damit zusammen, dass Botschafter Malek ein gutes Verhältnis zur Schweiz hat.

Staatssekretär Probst:

Er war Mitglied der Delegation in den Evian-Verhandlungen. Ich kannte ihn noch von dorther persönlich und konnte ihm sogar, als er die iranischen Interessen in USA übernehmen musste, behilflich sein, was die Zusammenarbeit erst recht erleichterte.

Botschafter Raeber:

Ich habe zwei technische Fragen, die die Uebermittlung betreffen. Was wird übertragen und was nicht? Wenn der Telex-Verkehr durch uns besorgt wird, gibt es eine Zensur durch die Mandatsmacht? Zweite Frage: Sind die Funktionäre, die trotz Abbruch der Beziehungen im Land bleiben, technisch und administrativ Mitglieder unserer Botschaft?

Staatssekretär Probst:

Ich kann nur wiederholen, dass von Fall zu Fall zu entscheiden ist. Es bleibt nichts anderes übrig, als nach gewissen Grundsätzen zu handeln und pragmatisch vorzugehen.

Botschafter Bodmer:

Beim Telex gibt es eine doppelte Zensur, nämlich bei uns in Buenos Aires und in der Zentrale. Scheint mir ein Text fraglich, so gebe ich ihn durch. Es ist dann an der Zentrale, zu sieben. Zur zweiten Frage: Die Engländer haben vom Aussenministerium einen Ausweis erhalten, dass sie unter der Verantwortung der Schweiz als Mandatsträgerin arbeiten. Sie haben aber keine Immunität und keine Privilegien.

Botschafter Diez:

Ihre Diskussionsbeiträge geben mir zunächst zu einigen allgemeinen Bemerkungen Anlass: Erstens hat die Diskussion gezeigt, dass es richtig war, das Problem an der Konferenz zu erörtern. Zweitens haben Sie sich mit Recht kritisch geäußert über Dinge, die nicht funktioniert haben. Es besteht aber kein Grund zu Masochismus. Die Schweiz leistet auf dem Gebiet der guten Dienste gute Arbeit. Drittens, das Wichtigste: Es gibt keine Aussenpolitik ohne Risiko. Das Risiko besteht darin, dass bei der Wahrnehmung fremder Interessen unsere eigenen Interessen tangiert werden. Wir können aber nicht den Fünfer und das Weggli haben. Das gleiche Problem stellt sich übrigens bei der Frage des UNO-Beitritts. Wir müssen bereit sein, ein "calculated risk" auf uns zu nehmen. Wir können nicht allen predigen, dass wir die Matadore der guten Dienste seien, und dann den Preis dafür nicht zahlen wollen. Wir müssen uns in diesen Situationen auf das politische Flair des Bundesrates verlassen und auf Ihr diplomatisches Geschick. Wir sind uns klar, dass wir Ihnen damit eine politisch ausserordentlich schwierige Arbeit übertragen.

Wer A sagt, muss auch B sagen. Ein Mandat kann man zwar depornieren, wenn es wirklich nicht mehr anders geht. Im Einzelfall wird man aber versuchen müssen, zwischen Skylla und Charybdis durchzukommen. Niemand verlangt, dass wir uns ruinieren; das ist ein völkerrechtliches Prinzip. Es trifft aber zu, dass wir nicht jedem Mandat nachlaufen sollten. Selbstverständlich ist

auch, dass wir nicht die einzigen sind, die gute Dienste leisten können. Unsere Stärke liegt nicht zuletzt im administrativen Bereich.

Was sich heute gezeigt hat, ist die Wichtigkeit des Entscheides, ob wir ein Mandat übernehmen sollen. Wir kaufen gewissermassen die Katze im Sack.

Ich möchte aber doch darauf hinweisen, dass wir seinerzeit "den grössten Satan" vertreten haben, nämlich Hitler-Deutschland. Das hat uns auch einiges Kopfzerbrechen bereitet. Es war eine risikoreiche Tätigkeit.

Wir können unsere Mandate zwar beschränken, aber wir können sie nicht aussuchen. Ein wichtiger Aspekt ist jeweils der humanitäre Bereich; hier kann ich Botschafter Lang voll zustimmen.

Zu den Bemerkungen von Botschafter Bodmer: Je klarer die Weisungen der Zentrale sind, desto einfacher ist die Arbeit der Botschaft. Die Ausführungen haben auch gezeigt, dass ein Dialog unerlässlich ist. Allerdings bin ich nicht einverstanden damit, dass der Botschafter allein darüber entscheiden soll, ob wir gewisse Risiken übernehmen sollen. Für ein Mandat gemäss Genfer Konvention wäre die Schweiz als Sitzland des IKRK sicher geeignet gewesen. Wir hätten darauf hinweisen können, dass die Genfer Konventionen eingehalten werden müssen. Ich hätte das Risiko auf mich genommen.

Botschafter Bodmer hat erwähnt, dass wir zur Bombardierung der Belgrano hätten Stellung nehmen sollen. Ich bin nicht dieser Ansicht. Es fehlten uns die Unterlagen, nach denen man hätte sagen können, was völkerrechtswidrig war und was nicht. Es wäre sicher bekannt geworden, dass sich die Schweiz so oder so geäußert hätte. Es war also eine bewusste Unterlassung.

Zur Personalfrage: Durch den Personalstopp sind wir in eine schwierige Situation geraten. Die Schwierigkeiten liegen darin, dass wir nicht auf irgendwelches Personal, irgendein

bestehendes Extrakontingent greifen können. Wir benötigen für solche heikle Aufgaben Diplomaten mit mindestens 10-jähriger Erfahrung. Das haben wir wiederholt auch den parlamentarischen Kommissionen erklärt. Das EDA hat - vereinfacht gesprochen - zwei Aufgaben: 1. Aufgaben, die die Existenz der Schweiz betreffen, und 2. Schutz der schweizerischen Interessen, also Dienstleistungen zu Gunsten der Schweizerbürger. Bei Personalknappheit werden wir zuerst bei der zweiten Aufgabe abbauen. Wenn das Parlament erwartet, dass wir gute Dienste leisten, dann müssen wir die Mittel dazu erhalten. Dazu gehört auch eine Personalreserve. In diesem Zusammenhang sei auch der grosse Einsatz unseres Personals lobend erwähnt; für unsere Posten im Ausland war Herr Ghisler Tag und Nacht erreichbar. Der Personalstopp geht weitgehend zu Lasten einiger Weniger.

Zur Frage der Weisungen: Es wäre zu überlegen, ob wir die bestehenden Weisungen nicht überarbeiten und auf den neuesten Stand bringen sollten. Was ich als Möglichkeit sähe, wäre das Erstellen einer Checkliste. Durch den Zeitdruck, unter welchem gehandelt und entschieden werden muss, riskiert man, etwas zu vergessen.

Staatssekretär Probst:

Ich möchte noch etwas zu bedenken geben. Im Falle eines UNO-Beitritts würden wir wohl auch dazu aufgerufen, uns an den peace-keeping-measures der Weltorganisation zu beteiligen. Ich frage mich, wie wir das bewerkstelligen würden. Die Ansprüche an uns wären dabei entschieden grösser als bisher. Neutralität bringt eben auch Bürde. Diese ist aber gering, vergleicht man sie mit den Lasten, die der Nichtneutrale zu tragen hat. Wir müssen deshalb auch das Risiko der Neutralität auf uns nehmen. Bisher haben wir uns damit recht gut aus der Affäre gezogen.

DESARMEMENT, NEGOCIATIONS EST-OUEST

M. l'Ambassadeur Ritter: (voir annexe 10a)

M. von Arx: (voir annexe 10b)

Botschafter Iselin: (siehe Beilage 10c)

M. l'Ambassadeur Brunner: (voir annexe 10d)

Botschafter Diez:

1. Auch das Problem der weltweiten Abrüstung steht im unmittelbaren Bezug zur schweizerischen Sicherheitspolitik und verdient deshalb unsere Aufmerksamkeit, insbesondere weil die überaus rasche Entwicklung in diesem Bereich unsere Sicherheit von einem Moment auf den anderen unmittelbar berühren kann. Die Wahrung der Unabhängigkeit durch die bewaffnete Neutralität ist das oberste Ziel unserer Aussenpolitik. Von daher stellt sich die Frage: kann die Schweiz überhaupt abrüsten? Nach Prof. Bindschedler müsste die Schweiz eigentlich der letzte Staat sein, der abrüstet. Es hat deshalb einige Mühe gekostet, den Bundesrat zur Erklärung zu veranlassen, dass er grundsätzlich die Abrüstungsbemühungen unterstützt. Unsere Mitarbeit an den Abrüstungsbemühungen - unter anderem im Rahmen der N+N-Gruppierung - ändert jedoch nichts an unserer eigenen Sicherheitskonzeption.
2. Mit Fragen der Abrüstung und der Rüstungsbeschränkung befasst sich übrigens auch eine kürzlich geschaffene Arbeitsgruppe, der Vertreter des EDA und des EMD angehören. Sie soll namentlich prüfen, wo die Schweiz im Rahmen friedenserhaltender Aktionen vermehrt tätig werden kann.

Botschafter Hohl:

1. Abrüstung: Zur Zeit zwingt die Verschiedenheit der Probleme einzelner Rüstungskategorien zu ihrer Behandlung in fünf parallelen Gremien. Diese verschiedenen Verhandlungsstränge müssen, um zu einem Erfolg zu führen, zusammenlaufen.

2. KSZE: Jugoslawien ist vor allem deshalb an positiven Ergebnissen der Madrider KSZE interessiert, weil es aufgrund seiner Kenntnis der Sowjetunion befürchtet, ein Misserfolg in Madrid könnte im Zuge der Breschnew-Nachfolge den Falken in Moskau Auftrieb geben und die sowjetische Aggressivität verstärken. Im Rahmen der KSZE ist es zu einer sehr engen Zusammenarbeit Jugoslawiens mit den Neutralen gekommen. Auch die Schweiz ist angesichts der Schwierigkeiten in den wirtschaftlichen Beziehungen zu Jugoslawien sehr an diesem guten Einvernehmen interessiert.

3. START: Eine weitere sowjetische Aufrüstung ist nur auf Kosten des schon ohnehin sehr vernachlässigten zivilen Bereichs möglich. Sie könnte hier zu Schwierigkeiten führen, worüber sich die Amerikaner bewusst sind. Die grossen Führungskapazitäten der Armee könnten von der Partei nach dem Führungswechsel für die Staatsverwaltung vermehrt genutzt werden, was den Einfluss der Armee stärken würde. Die Sowjets misstrauen zutiefst den beiden amerikanischen Unterhändlern, Rowny und Nietze, die zu den extremsten Falken zählen. Beide waren schon früher gegen die Verhandlungsergebnisse, die Kissinger erreicht hatte (z.B. SALT 1). Die Russen lügen, wo immer die Lüge ihnen dient, sie verhandeln nicht "bona fide". Deshalb hängt der Erfolg von Abrüstungsbemühungen vom Funktionieren des Verifikationssystems ab, insbesondere da heute nicht mehr über die Zahl der mit Satelliten verifizierbaren Abschussrampen, sondern über die Zahl der Gefechtsköpfe diskutiert wird. Von diesen können mehrere in einer Rakete eingebaut werden. Ein effizientes Verifikationssystem verlangt die Zulassung von fremden Inspektoren am Ort. Dafür ist viel gegenseitiges Vertrauen nötig.

Staatssekretär Probst bestätigt, dass die verschiedenen Stränge der Abrüstungsverhandlungen zusammenlaufen müssen, um einen Erfolg zu erreichen.

M. l'Ambassadeur Brunner:

A l'intérieur du groupe des "non-alignés", les pays dont la Suisse se sent le plus proche sont la Yougoslavie, puis la Suède. Et celui dont elle se sent le plus éloigné, est l'Autriche!

M. l'Ambassadeur de Ziegler:

Concernant les négociations bilatérales URSS-USA, il convient de relever des expériences passées la difficulté qu'il y a eu d'atteindre les objectifs fixés. En fait, les SALT I ont abouti à un enrichissement qualitatif considérable de l'arsenal nucléaire de chacun des Super-Grand. D'une façon générale, ces négociations sont rendues très difficiles en raison de l'asymétrie qui existe entre ces deux pays: d'une part le système ouvert qui prévaut en Occident et qui implique un contrôle et même une censure interne facile, et d'autre part le système très rigide et fermé des pays de l'Est qui rend tout contrôle intérieur très difficile.

Quant au contrôle externe, il pose aussi des problèmes: Les Américains avaient été très impressionnés par leurs exploits spatiaux, et de ce fait ont pensé qu'ils pourraient contrôler efficacement par satellite ce qui se passerait ailleurs. En fait, le contrôle par satellite s'est révélé insuffisant (un hangar banalisé pouvant, par exemple, contenir des centaines d'ogives nucléaires).

Vu les difficultés et les limites d'un contrôle exercé par une partie adverse, le seul contrôle concevable est celui qui serait fait par les parties elles-mêmes en fonction de leurs intérêts respectifs.

Il y a lieu également de noter l'importance du rôle de l'opinion publique dans les pays occidentaux, et il est difficile de lui faire admettre que le démantèlement nucléaire n'a pas pour conséquence de réduire le risque de guerre. En fait, actuellement, la meilleure garantie contre la guerre est l'invulnérabilité des sous-marins atomiques. Or, le danger que la parade de l'arme nucléaire soit mise en question par des mouvements de l'opinion publique existe. Et on ne peut pas préjuger de ce qui se passera dans l'opinion publique américaine qui est si mouvante.

Enfin, comme le relève un auteur russe dans un ouvrage intitulé "les pacifistes agissent contre la paix", le monde occidental est traversé par des courants imprégnés de neutralisme, de pacifisme, mais aussi de nationalisme.

M. l'Ambassadeur Pictet:

Les délégations START et INF sont invisibles à Genève où il est impossible d'obtenir des informations sur le déroulement des négociations. Beaucoup de mes collègues au Comité du désarmement sont sceptiques. Comme le disait un Yougoslave, les deux superpuissances cherchent pratiquement à s'éviter des dépenses inutiles et à obtenir le meilleur rendement pour leurs investissements. Même certains membres de l'OTAN disent douter de la sincérité des Américains. M. Haig avait expliqué au Chef du Département que, comme l'URSS était demandeur pour les START, les Etats-Unis n'étaient pas pressés. Compte tenu des difficultés économiques de l'URSS, les Américains pensent tenir dans ce domaine aussi le couteau par le manche.

Pour ce qui est du CD, les sentiments habituels de frustration ont atteint un nouveau sommet après l'échec de la 2ème session spéciale. Les neutres et non-alignés l'attribuent aux deux superpuissances nucléaires, à commencer par les USA. Les N + N

ont obtenu en 1978 de placer le désarmement nucléaire en tête des priorités, ce qui est une façon commode de reléguer à l'arrière-plan le désarmement en moyens conventionnels qui représentent 80 % des dépenses militaires dans le monde. Les N + N récuse la notion de parité nucléaire comme condition du désarmement nucléaire. C'était, soit dit en passant, la position des Etats-Unis à l'époque où ils avaient la supériorité sur l'URSS dans ce domaine. Les déclarations de l'URSS en matière de désarmement ne sont pas prises pour argent comptant. L'invasion de l'Afghanistan a fait des dégâts. On a pu observer aussi l'embarras des Soviétiques quand les Etats-Unis ont soudainement accepté la création d'un groupe de travail sur certains aspects du Traité sur la cessation des essais.

Le CD est le seul forum de négociations de l'ONU dans ce domaine. La Suisse a la possibilité de participer à ses travaux. La tendance actuelle est d'associer davantage les non-membres, car il serait très difficile d'augmenter le nombre des membres du Comité. La Suisse a participé aux travaux concernant

1. le problème des garanties que les Etats nucléaires doivent donner aux Etats non nucléaires,
2. l'élaboration d'une Convention sur l'interdiction de fabriquer des armes chimiques.

Le gros problème est que nous ne disposons pas du personnel nécessaire et notamment d'experts techniques.

M. le Secrétaire d'Etat Probst:

C'est en voie de réalisation.

M. l'Ambassadeur Pictet:

Je suis heureux de l'apprendre. Le papier suisse préparé pour la session spéciale de l'ONU devrait être mis en valeur. Il faut

"dénier" le désarmement. Il y a tout un processus d'éducation auquel la Suisse peut prendre part en présentant des vues raisonnables. Les questions de désarmement pourraient être abordées lors d'entretiens bilatéraux au niveau du Chef du Département ou du Secrétaire d'Etat, avec leurs collègues de pays en développement.

Botschafter Hummel:

Ueber das Problem der Abrüstung wird auch in anderen Gremien und Organisationen verhandelt. Auch die UNESCO befasst sich mit Abrüstungsfragen, und zwar nicht nur an der Generalkonferenz, sondern auch an Spezialkonferenzen. Ende 1982 findet eine Weltkonferenz über Erziehung zur Abrüstung statt. Solche Konferenzen entsprechen durchaus dem Auftrag der UNESCO-Charta, nämlich einen Beitrag für Frieden und Sicherheit zu leisten. Die Sowjetunion zeigt ein enorm grosses Interesse an Abrüstungsverhandlungen im Rahmen der UNESCO. Aber auch für die Schweiz ist dieses Forum wichtig, denn hier kann insbesondere ein gegenseitiges Vertrauen für die Abrüstung geschaffen werden. Ich war überrascht, dass die Schweiz als praktisch einziges europäisches Land anfangs 1982 an einer europäischen Diskussion in diesem Rahmen nicht teilgenommen hat, und hoffe, dass wir an der erwähnten Weltkonferenz aktiv mitarbeiten werden.

Botschafter Diez weist darauf hin, dass angesichts der beschränkten Anzahl der Experten unsere Kräfte auf wesentliche Konferenzen konzentriert werden müssen.

M. l'Ambassadeur Muheim:

Je souhaiterais faire 3 brèves remarques:

Tout d'abord, il faut relever l'importance des effets de la politique intérieure américaine sur la politique extérieure, en particulier le contrôle des armements.

Ensuite, il faut rappeler qu'il y a deux Amériques, apparemment contradictoires:

- d'une part une superpuissance qui s'est réveillée, déjà sous la présidence de M. Carter, à la suite de l'invasion de l'Afghanistan. Il est probable que le budget militaire de Carter, s'il avait été réélu, n'eût pas été très différent de celui de Reagan;
- d'autre part une Amérique libérale, défendant les droits de l'Homme, qui est en train de regagner du terrain. Nombreuses sont les personnes qui sont horrifiées par les sommes énormes consacrées à l'armement (par exemple, le programme MX est le plus coûteux qui ait jamais existé). L'argumentation de ces personnes a un aspect très émotionnel et manque encore de dimension politique. Mais c'est un mouvement qui tend à s'amplifier.

Enfin, depuis l'échec du plan Baruch, le monde sait qu'il doit vivre avec un nombre considérable d'armes nucléaires. Le problème principal consiste à fixer le seuil à partir duquel les armes nucléaires ont un effet de dissuasion, où elles sont crédibles.

M. l'Ambassadeur Quinche:

Les chiffres avancés par M. von Arx sur la capacité de destruction de l'homme sont si impressionnants que, lorsque l'on se met à parler de milliards de TNT, on ne peut plus s'en représenter la réalité. La perspective de ces cataclysmes a donné naissance aux mouvements pacifistes rassemblant des personnes animées par des buts idéalistes. Les stratèges et hommes politiques se méfient de ces mouvements d'autant plus qu'ils ne se développent que d'un côté du rideau de fer. Dans quelle mesure les autorités en tiennent-elles quant même compte, quelle influence exercent-ils sur les négociateurs?

Botschafter Hegner:

1. Unter den gegebenen Umständen kann die Schweiz heute nicht abrüsten, sie soll sich jedoch aktiv an der Abrüstungsdiskussion beteiligen. Die Öffentlichkeit wird durch eine solche Beteiligung auf die kriegerischen Gefahren aufmerksam gemacht. Konflikte sind nicht die Folge der Rüstung an sich, sondern höchstens des Rüstungsungleichgewichts. Rüstung hat jedoch auch dazu beigetragen, Konflikte zu verhindern. Abrüstung kann nur die Folge des Abbaus der Spannungen sein.
2. Zwischen START und INF besteht ein sehr enger, auch örtlicher Zusammenhang. Bezüglich der beiden amerikanischen Unterhändler sei vermerkt, dass es in solchen Situationen oft besser ist, wenn man als besonders hartköpfig gilt.
3. Die MBFR-Verhandlungen haben eine grosse Bedeutung für die Schweiz, da der diskutierte Rückzugsraum Ungarn ausschliessen würde. Von dort würde ein konzentrierter Vorstoss nach Westeuropa über Oesterreich auf die Schweiz zielen.
4. Eine europäische Abrüstungskonferenz im weiteren Rahmen der KSZE soll erst als spätere Stufe nach den heute erfolgenden Abrüstungsverhandlungen ins Auge gefasst werden. Dann sollte auch die Schweiz daran teilnehmen.
5. Bezüglich der Sondersession der UNO: Die Schweiz sollte spezifischere Vorschläge unterbreiten.
6. Eine Anschaffung eines stationären Satelliten zur militärischen Informationsbeschaffung könnte sich lohnen, wenn er uns zusätzliche Informationen über die Sicherheitssituation der Nachbarländer beschafft.

Botschafter Diez:

Das schweizerische Abrüstungspapier an der UNO-Sondersession wurde im allgemeinen Tenor gehalten, weil der Bundesrat nicht über die Stellungnahme im früheren Papier hinausgehen wollte.

M. l'Ambassadeur Caillat:

Concernant l'armement stratégique, les progrès technologiques remettent constamment en question ce sur quoi on aurait pu s'entendre. Les Etats-Unis travaillent beaucoup dans la recherche de systèmes de défense, et en particulier sur un rayon qui pourrait détourner les missiles de leurs buts, ce qui aurait pour effet de transformer les données de bases. Par ailleurs, les missiles deviennent de plus en plus perfectionnés et sont de plus en plus coûteux, ce qui fait qu'ils ne seront bientôt plus à la portée des moyennes puissances.

Quant à l'utilisation de ces armes, Kissinger a écrit dans un livre intitulé "armes nucléaires et politique étrangère" qu'une guerre, où seules des armes nucléaires tactiques seraient employées, serait envisageable. Mais au cours d'un entretien que j'ai eu avec M. Kissinger, celui-ci m'a déclaré que maintenant il ne partageait plus ce point de vue, et qu'à son avis l'utilisation d'armes nucléaires tactiques mènerait très probablement à l'emploi d'armes stratégiques.

M. l'Ambassadeur Cuendet:

Le réarmement soviétique, son effort pour atteindre la parité avec les USA, remonte, me semble-t-il, à la guerre du Vietnam. Cette guerre a été accompagnée d'une sous-estimation persistante de l'effort soviétique, à l'époque où le Pentagone devait porter son attention sur le développement des armements conventionnels.

Quant aux objectifs de l'URSS à l'égard de l'Europe occidentale, ils vont certainement plus loin qu'une simple coopération économique qui permettrait de remédier aux défauts de la machine soviétique. L'URSS souhaiterait exercer un contrôle politique sur l'Occident, qui constituerait une réserve démocratique appuyant, ou à tout le moins, ne contrecarrant pas les tendances de la politique étrangère soviétique.

Une dernière remarque concernant l'importance des négociations START. Je crois qu'une réduction des armes nucléaires, même si elle est limitée au début et qu'elle ne constitue qu'une diminution de la possibilité de "overkilling", aurait valeur de signal. Les START ont un rôle à jouer dans les relations entre les USA et l'URSS. Elles ne signifient pas une amélioration des rapports, mais montrent bien que l'on se trouve en dehors du contexte de la guerre froide. Il y a trente ans, de telles négociations n'auraient pas été concevables.

Botschafter Fritschi:

Die Kombination von Geschäft und Sicherheit in der Ostpolitik hat unter Nixon und Kissinger recht gut funktioniert. Das Verhältnis zur UdSSR verhärtete sich jedoch ab 1974/75, als versucht wurde, diesen Linkage zu konkretisieren: Das Geschäft wurde von konkreten Erfolgen in der Menschenrechtsfrage abhängig gemacht. Der Misserfolg dieses Linkage führte dazu, dass aus amerikanischer Sicht die ganze Entspannungspolitik in Frage gestellt wurde. Sie gilt heute als gescheitert. Der Tenor der Sowjets zu diesem Problem ist: so springt man mit einer Supermacht nicht um. Auch meine anderen westlichen Kollegen in Moskau sind der Ansicht, dass sich mit Zugeständnissen im Technologiegeschäft weder die Beachtung der Menschenrechte noch sowjetische Abrüstung eingetauscht werden können. Die Sowjets lassen sich nicht erpressen. Das gleiche gilt auch für die sowjetische Reaktion auf den amerikanischen Abrüstungsvorschlag der Nulllösung. Im Westen finden die Sowjets in letzter Zeit eine wachsende Unterstützung für ihre Positionen nicht nur durch die Friedensbewegung, sondern auch im US-Kongress (knappe Ablehnung des Einfrierungsvorschlages) sowie bei einflussreichen amerikanischen Politikern (Vorschlag, auf den Erstschlag zu verzichten). Die alleinige Aufnahme der START und der INF-Verhandlungen befriedigt die Sowjets noch nicht. Ein fruchtbares Vertrauensklima könnte vor allem durch ein Treffen Breschnew-Reagan geschaffen werden.

Herr von Arx:

1. Bezüglich der Verifikationsfrage ist zu erwähnen, dass sich die Sowjetunion an der SSOD II zum ersten Mal bereit erklärt hat, gewisse ihrer zivilen atomaren Anlagen durch die Internationale Atomenergie-Agentur inspizieren zu lassen. Damit lässt sich die UdSSR zum ersten Mal in ihrem Hoheitsbereich kontrollieren. Das könnte möglicherweise auch für andere Abrüstungsabkommen ein positives Vorzeichen sein.
2. Die Kernwaffen werden kaum mehr aus der Welt geschafft, doch stellt sich die Frage des Niveaus, bis zu dem die Kernwaffen abgerüstet werden können und sollen. Dieses Niveau ist bestimmt durch die Abschreckungswirkung, d.h. die Atommächte müssen imstande sein, einen Ueberraschungsschlag des Gegners immer noch atomar so zu beantworten, dass der dadurch bewirkte Schaden grösser ist, als der Nutzen des Ueberraschungsschlages. So behalten die Kernwaffen ihre Abschreckungsfunktion und so werden sie voraussichtlich auch nicht eingesetzt werden.
3. Die öffentliche Meinung hat schon früher, z.B. Ende der Fünfzigerjahre einen Einfluss auf die Abrüstung ausgeübt. Damals sahen sich die beiden Supermächte infolge grossen Drucks aus der Bevölkerung praktisch aller Staaten gezwungen, ein freiwilliges Moratorium für Kernwaffenversuche einzuführen. Später führte diese Entwicklung dann zum partiellen Teststoppabkommen von 1963.

Botschafter Diez:

Die Zentrale erachtet die Frage der Experten als sehr wichtig. Die Teilnahme der Schweiz an der Abrüstungsdiskussion steht und fällt mit der Qualität unserer Vertretung. Es geht dabei jedoch zunächst nicht um die Abrüstung der Schweiz, sondern darum, dass die Schweiz überall dabei ist, wo über die Abrüstung gesprochen wird.

DIALOGUE AVEC LA SSR

Bundesrat Aubert eröffnet die Sitzung.

Generaldirektor Schürmann:

Einleitend sei gesagt, dass wir in einer sehr starken Bewegung im ganzen elektronischen Medienbereich stehen. Es gibt drei Gründe, die diese rasche Entwicklung erklären: Erstens sind es technische Vorgänge, der gesamte Audio- und Videobereich, der viele Möglichkeiten eröffnet, z.B. Teletext, aber auch die Entwicklung im Satellitenwesen. Der zweite Grund ist gesellschaftlicher Natur: es gibt einen Trend zur Individualisierung des Konsums im Medienbereich. Man lässt sich die Konfektionsware nicht mehr ohne weiteres gefallen, sondern macht sich selber ein Programm, beispielsweise mit Kassetten und Recordern oder mittels Pay-TV. Drittens gibt es politische Gründe: man akzeptiert Monopolsituationen grundsätzlich nicht mehr. Beim Kabelfernsehen, wo noch wenig offenkundige Monopolstellungen entstehen, ist die Kritik noch schwach.

Ich möchte nun drei Fragen aufgreifen:

1. Welches Ordnungsprinzip soll im elektronischen Bereich vorherrschen? Es gibt zwei Möglichkeiten: entweder den Wettbewerb oder ein integriertes Mediensystem mit klarem Bezug zum Gemeinwohl. Wir haben in der Schweiz ganz eindeutig ein gemischtes System. Die neue Rundfunkverordnung geht davon aus, dass auch die lokalen Konzessionäre einen Auftrag im Interesse des Gemeinwohls zu erfüllen haben, gleich wie die SRG. Gleichzeitig wird aber ein wesentliches Wettbewerbselement eingeführt, indem den lokalen Radiokonzessionären Werbung erlaubt wird. Es wäre wünschbar, dass der Wettbewerb auf einem hohen Niveau stattfindet. Die SRG steht mit dem Ausland ohnehin und im Inland zunehmend (Radio 24!) im Wettbewerb. Im übrigen substituiert sie den Wettbewerb durch Normen (neue Programmgrundsätze).

2. Brauchen wir eine nationale Rundfunkorganisation? Leistungen, wie sie die SRG erbringt, können nur von einer nationalen Rundfunkorganisation erbracht werden. Trotz ihrer schmalen finanziellen Basis produziert sie drei Fernsehvollprogramme und sieben Radioprogramme und gewährleistet eine Vollversorgung des Landes in vier Sprachen. Sie ist ein mittelgrosses Unternehmen mit 3'300 Vollbeschäftigten und 2'000 Honorarmitarbeitern bei einem Jahresumsatz von 500 Mio. Franken. Zum Vergleich: die BRD hat für nur eine Sendesprache etwa zehnmal mehr Mittel zur Verfügung. Wir leisten zudem grosse Beiträge ans kulturelle Leben (Orchesterförderung ca. 16 Mio. Franken pro Jahr, Filmförderung ca. 10 Mio. Franken pro Jahr, Schweizer Radio International 10 Mio.). Die Monopolsituation, die der SRG angelastet wird, wird sich rasch entschärfen.
3. Welche Strategien soll die SRG angesichts dieser politischen, gesellschaftlichen und technischen Entwicklung im elektronischen Medienwesen in Aussicht nehmen? Es bestehen zwei Möglichkeiten: entweder der Rückzug in den Bereich der Kultur und der Bildung, d.h. in eine Art "public broadcasting system", oder die "flexible response", d.h. die Annahme der Herausforderung. Wir haben die zweite Strategie gewählt und werden diese auch weiterhin verfolgen. Das Angebot ist vervollständigt worden (Teletext, 3. Programm, Nachtprogramm). Wir werden im Rahmen unserer Konzession in neue Märkte eindringen, insbesondere unsere Urheberrechte besser ausnützen (Kassettenmarkt), dies umso mehr, als es für uns immer schwieriger werden wird, neue Gebührenerhöhungen zu erhalten, wenn man bedenkt, dass unsere Konkurrenz z.T. gratis empfangen wird. Was den internen Betrieb betrifft, werden wir unternehmerisches Handeln fördern bei gleichzeitiger Straffung des Apparates.

Noch eine Bemerkung zur Satellitenfrage. Die Zeit drängt. Die Direktsatelliten werden kommen. Wir haben kürzlich vom

EVED grünes Licht bekommen, um eine Kommission mit allen interessierten Kreisen zu bilden, um eine praktikable Lösung zu finden.

Gestatten Sie mir eine Schlussbemerkung: Medienpolitik ist Kommunikationspolitik. Auch wir sind Botschafter. Es ist stets zu hoffen, dass unsere Botschaften wahre Botschaften sind!

M. A. Riva, Directeur des services du programme:

Les programmes de radio et de télévision tels qu'ils sont diffusés aujourd'hui exigent une collaboration internationale très intense sur le plan professionnel.

Le cadre le plus important pour nos activités internationales est celui de l'Union Européenne de Radiodiffusion. L'UER est une organisation non gouvernementale et non commerciale de droit suisse, avec siège à Genève et un concitoyen comme secrétaire général. Ses membres actifs proviennent de 31 pays d'Europe occidentale et du bassin méditerranéen, ses membres associés de 47 autres pays. L'UER a établi une collaboration intense avec les autres Unions: d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine, des pays arabes et de l'Est. La SSR est membre associé des Unions d'Asie (ABU) et d'Afrique (URTNA).

L'UER s'occupe activement de tous les problèmes internationaux relatifs à la radiotélévision: des commissions et groupes de travail examinent des arguments qui vont de l'échange de noms et programmes par satellite à la production et transmission des grands événements comme "Mundial" ou Jeux Olympiques, aux problèmes de droit d'auteur ou aux développements techniques. Deux contributions significatives de la SSR à l'UER sont, chaque année, l'organisation de la "Rose d'or" de Montreux, concours pour émissions de variétés TV, et le Séminaire de Bâle sur la télévision éducative et scolaire, manifestations auxquelles participent les représentants d'une cinquantaine d'organismes.

La SSR se préoccupe en outre de la présence de ses programmes ou collaborateurs aux activités (concours, séminaires, marchés) patronnées par l'UER dans d'autres pays.

Dans le domaine de l'échange de programmes, la SSR a fourni l'année passée 170 heures de programmes TV d'origine suisse, soit 48 événements, sportifs surtout, ainsi que 111 sujets d'actualité (news) destinés aux Téléjournaux. Pour la radio, nous avons offert à presque 60 stations étrangères une dizaine de festivals de musique suisses. Au total environ 4'000 heures de programmes musicaux ont été distribués (Lucerne, Zurich, Montreux, Vevey, Lausanne, Ascona). Parmi les petits pays d'Europe, nous sommes sûrement les plus actifs dans l'échange de programmes.

Les activités internationales de la SSR ne se limitent toutefois pas au cadre UER. Une collaboration étroite s'est établie entre la SSR et les organismes de la Communauté francophone (France, Belgique et Canada francophones) ainsi qu'entre les organismes des pays de langue allemande. Cette collaboration permet des échanges accrus d'émissions radio et TV de tous genres, mais surtout des coproductions dans lesquelles la SSR, bien que plus pauvre que les autres partenaires, arrive souvent à insérer des éléments suisses. Dans le cadre des organismes de langue italienne, les efforts de collaboration ont amené récemment les premiers résultats.

La collaboration avec nos voisins assume, à l'heure des satellites de radiodiffusion directe et des réseaux câble alimentés par satellite de télécommunication, une importance nouvelle. La Suisse, petit pays au centre de l'Europe, ne saurait pas faire cavalier seul.

Avec les pays de l'Est européen (sauf la Hongrie et la Tchécoslovaquie) et avec la Chine, des protocoles d'accord pour échange et assistance ont été signés, qui devraient aussi faciliter, entre autre, le travail de nos équipes de reportage.

Ajoutons que la SSR est toujours prête à donner une assistance technique à des reporters étrangers en Suisse. Cela se fait en moyenne plusieurs fois par jour.

Pour conclure, j'en viens à quelques remarques pratiques sur la contribution que la SSR peut donner à la présence de la Suisse dans vos pays de résidence:

1) Il faut souligner que la SSR, contrairement aux organismes de radiodiffusion de nombre de pays, surtout de l'Est et en voie de développement, n'est pas une branche de l'Administration publique. Nos relations internationales sont, par principe, d'ordre professionnel et se déroulent directement avec les organismes respectifs des pays étrangers. Ne prenez donc pas d'engagement en notre nom. Lors de contacts avec les organismes radio/TV de vos pays de mission, je vois deux possibilités:

- la première consiste simplement à signaler à ces organismes la possibilité d'échanger avec la SSR des programmes de radio ou de TV, et à les prier d'écrire en formulant leurs vœux à notre Direction générale qui répondra directement;
- la deuxième consiste à s'enquérir directement des désirs de l'organisme du pays de mission et de nous les transmettre afin que nous prenions contact et donnions une réponse directe à l'organisme en question.

2) Nos possibilités sont les suivantes:

- sur le plan radio, nous offrons des relais ou des enregistrements musicaux à toutes les radios nationales officielles. Restent à régler les droits d'auteur, toujours dûs par l'organisme distributeur aux sociétés locales de perception des droits. Nous assumons les frais de transcription et d'expédition, qui ne sont pas indifférents. Cette remise de matériel gratuit se fait aussi aux stations commerciales pour leurs chaînes non commerciales. Pour les stations à programmes commerciaux exclusivement, une vente est possible.

- sur le plan TV, les requêtes doivent être examinées de cas en cas: il est parfois possible de céder gratuitement du matériel grâce à la Commission pour la coordination de la présence de la Suisse à l'étranger.
- 3) Nous ne sommes en principe plus à même d'accueillir des stagiaires étrangers (Adminus), et nous ne disposons pas de bourses.
- 4) De cas en cas, il est possible de mettre un "consultant" à disposition.
- 5) Nous organisons l'assistance technique pour des productions d'organismes étrangers en Suisse.

D'autre part, la SSR envoie aussi des reporters à l'étranger. Notamment lors de voyages dans des pays instables, nous avisons, en règle générale, l'ambassade suisse dans le pays concerné par le biais du Service Information et Presse du Département fédéral des affaires étrangères. Mais nos reporters, faute de temps, ne prennent généralement contact avec l'ambassade suisse qu'en cas de difficultés imprévisibles: dans ce domaine, merci pour votre aide et votre compréhension!

M. J. Curchod, Directeur Radio Suisse Internationale:

Les relations que plusieurs - pour ne pas dire la plupart - d'entre vous entretiennent avec notre station me dispensent vraisemblablement d'une présentation détaillée de Radio Suisse Internationale. Je me bornerai donc, si vous le voulez bien, à rappeler que la concession octroyée à la SSR nous prescrit de maintenir les liens avec nos compatriotes émigrés et de contribuer au rayonnement de la Suisse dans le monde. Ceci posé, je souhaiterais simplement consacrer cet exposé à l'évocation de quelques points particuliers ressortissant à notre mission, à nos préoccupations et à notre impact.

Radio Suisse Internationale constitue le seul moyen dont dispose notre pays pour atteindre instantanément, sans intervention de tiers, un auditoire international, où qu'il se trouve dans le monde, ce qui n'est négligeable ni du point de vue de la politique étrangère, ni de celui de la politique de sécurité.

L'auditoire de Radio Suisse Internationale est difficilement quantifiable. Il est extrêmement divers tant en ce qui touche la nationalité que l'âge, la répartition socio-professionnelle et les motivations d'écoute. Indépendamment du nombre de lettres que nous recevons, réjouissant en lui-même, la qualité de certains messages et la personnalité de leurs auteurs - ministres, diplomates, professeurs d'université, correspondants de presse et j'en passe - constitue pour nous le meilleur des encouragements permanents.

Les auditeurs non-suisse constituent la très grande majorité de l'auditoire de Radio Suisse Internationale. Certains d'entre eux recherchent sur nos ondes une information complémentaire à celle dont ils disposent dans leur pays de résidence. Ailleurs, la Radio Suisse apparaît comme une source primaire - sinon exclusive - de l'information dont ces personnes ont besoin. C'est notamment le cas d'auditeurs isolés géographiquement ou socialement. Quant aux Suisses de l'étranger, leur besoin en information plus spécifiquement suisse est évident. Pour eux, Radio Suisse Internationale peut constituer une sorte de cordon ombilical qui les relie à leur patrie, quelles que soient les circonstances. Ceci peut avoir une importance capitale en cas de crise grave ou de conflit. Le Département des affaires étrangères le sait bien, qui a sollicité notre collaboration en plusieurs circonstances délicates (pour les Suisses d'Angola, notamment).

Desservir des publics aussi hétérogènes et dispersés est un compromis permanent. Nous nous référons à certains principes

qui déterminent notre politique des programmes, fondée, bien entendu, sur la concession valable pour toute l'activité programmatique de la SSR et sur les principes de programmes de la SSR.

Nous nous efforçons d'atteindre quotidiennement, pour un panorama de la vie en Suisse et de la vie du monde, vus de Suisse, chaque auditoire géographique au moins une fois, et ce dans les trois langues nationales officielles, ainsi que dans l'une ou l'autre des langues véhiculaires que nous pratiquons. A cet égard, sur un plan général, les langues étrangères utilisées par Radio Suisse Internationale doivent répondre à deux critères fondamentaux: A savoir être en usage dans plusieurs pays et nous permettre de recruter librement des journalistes d'expression correspondante. Ceci afin de ne pas être à la merci d'agents désignés par un gouvernement ou d'être contraints à faire systématiquement appel à des opposants exilés. Autres aspects de notre politique des programmes: la sécurité prime la rapidité. Cela est valable pour l'information factuelle et nous a évité bien des déboires. En ce qui concerne le commentaire, nous considérons naturellement que Radio Suisse Internationale, en tant que telle, n'a pas d'opinion propre à émettre. En revanche, la palette des opinions exprimées en Suisse (notamment par la presse suisse) est largement reflétée. La controverse n'est pas exacerbée, mais elle n'est point passée sous silence. Il va sans dire que dans toute affaire où la Suisse prend officiellement position, le point de vue du Conseil fédéral est toujours cité, voire mis en valeur. Cette politique, rigoureuse, ajoutée aux préjugés favorables dont peut jouir notre pays, fait que les émissions de Radio Suisse Internationale sont en général reconnues comme étant tout à fait crédibles. Cette crédibilité demeure notre atout numéro 1 et rejaillit favorablement sur le pays lui-même. Nous en avons eu maints témoignages.

Faut-il préciser que nous avons fait de nos auditoires lointains les destinataires prioritaires de notre programme? Cette option

est logique, elle ne fait que suivre la clause du besoin. Mais l'écoute est également réelle en Europe, en Europe de l'Est notamment, où les chancelleries ne sont pas les dernières à suivre nos émissions. Du côté des mouvements de libération, l'écoute est souvent attentive. En Suisse même, certaines ambassades étrangères ne sont pas indifférentes à nos propos radiophoniques et tentent parfois d'infléchir tel ou tel programme.

Si nos deux correspondants parlementaires s'efforcent d'expliquer systématiquement la politique fédérale, nous attachons également une importance particulière à Genève, où un correspondant permanent et une dizaine de collaborateurs libres suivent régulièrement les activités des institutions internationales. Nous entretenons également d'étroits contacts avec les milieux économiques, industriels et financiers du pays - notamment l'industrie d'exportation - et - faut-il le préciser - nos relations avec la DDA comme avec les grandes institutions humanitaires, dont le CICR - sont permanentes.

Si la qualité intrinsèque du programme est un élément déterminant du succès d'une station de radio internationale, il est tout aussi indispensable d'être doté d'un instrument de diffusion qui permette au message d'être entendu dans les meilleures conditions. Et vous savez comme nous, par expérience personnelle, que la loi du plus fort est bel et bien la meilleure en matière de radiodiffusion à longue distance. Or, du fait de l'impossibilité dans laquelle les PTT se trouvent d'adapter le centre principal de nos émissions pour l'outre-mer - c'est-à-dire Schwarzenbourg - aux exigences minimales que nous imposent cette concurrence, nous vivons actuellement dans l'attente de nouveaux émetteurs. Des projets ont été établis par les PTT, dont la réalisation rapide nous paraît vitale, dans la mesure où les graves lacunes actuelles détournent lentement mais sûrement, en un processus qui pourrait devenir irréversible, des auditoires précieux, ceux-là même qui justifient notre action.

Je crois sincèrement qu'il n'est qu'une seule instance qui soit en mesure, si elle le veut bien, d'accélérer la concrétisation des projets des PTT en matière d'émetteurs d'ondes courtes. Cette instance, c'est le Conseil fédéral. Et qui, mieux que le Ministre des affaires étrangères et les Ambassadeurs, peuvent témoigner de la nécessité de sauvegarder notre radio pour l'étranger?... Vous me pardonnez j'espère, Monsieur le Conseiller fédéral, Monsieur le Secrétaire d'Etat et vous, Messieurs les Ambassadeurs, cette réflexion.

Botschafter Grübel:

Die ungeheure Zunahme der Informationsflut ist erschreckend. Welchen Einfluss hat dieses Ausufernd auf die Gesellschaft und die Politik?

Botschafter Langenbacher:

Ich schätze Radio Schweiz International sehr als Arbeitsinstrument, da wir schnell und zuverlässig informiert werden. Als äusserst wertvoll erachte ich auch die Berichterstattung über die Schweizer Sicht der Dinge (Kommentare, Presseschau). Ein Wunsch bleibt offen, nämlich vermehrte Berichterstattung durch Schweizer Korrespondenten, u.a. auch aus Krisengebieten.

Botschafter Blankart:

Davon ausgehend, dass auch diese Sitzung der Botschafterkonferenz streng vertraulich klassifiziert ist, möchte ich zwei Bemerkungen anbringen, die Herrn Prof. Schürmann allerdings kaum zur Freude gereichen werden. Meine Intervention betrifft den Status quo und nicht die vielleicht erfolversprechenden Aussichten, die uns soeben dargelegt worden sind. Auch klammere ich die (ebenfalls von Genf vorzüglich berichtende) Radio suisse internationale ausdrücklich aus.

1. Viele meiner in Genf akkreditierten Kollegen beklagen sich nicht nur über den übertriebenen Chauvinismus der Sportsendungen, sondern vor allem über das Ueberhandnehmen des

Schweizerdeutschen in den Programmen der SRG. Ich kann diesen Klagen nur zustimmen und dies, was den letztgenannten betrifft, primär aus einem innenpolitischen Grund: Für unsere welschen und italienischsprechenden Landsleute sind die Dialektprogramme in den meisten Fällen unverständlich, was um so schwerer wiegt, wenn sie in der deutschen Schweiz wohnen. Statt ein einigendes Element der Nation zu sein, trägt die SRG mit ihrem Dialektfimmel somit viel zur Abkapselung der Landesteile und ihrem gegenseitigen Unverstehen bei, was staatspolitisch höchst bedenklich ist. Erste Alarmzeichen sind in der welschen Schweiz unüberhörbar zu vernehmen und, wenn diese Tendenz zur sprachlichen Kommunikationsverunmöglichung in deutscher Sprache weiter wächst, werden wir in zwanzig Jahren an gesamtschweizerischen Zusammenkünften nur noch Englisch sprechen. Dazu kommt, dass der mehrheitliche Gebrauch des Dialekts, der ohnehin kaum mehr rein gesprochen wird, zur Folge hat, dass der Deutschschweizer die hochdeutsche Sprache verlernt und damit über keine Sprache mehr verfügt, in der er sich korrekt schriftlich auszudrücken vermag. Dies führt zu einer klaren Verprovinzialisierung der deutschen Schweiz. So gibt es an der ETH Zürich einen Dozenten, der Teile seiner Vorlesungen und Uebungen in Schweizerdeutsch abhält, was für eine Schule eidgenössischen Zuschnitts, die den Anspruch stellt, internationales Gehör zu finden, an sich schon ein Skandal ist. Und in einigen Jahren wird im Opernhaus an der Limmat der Don Giovanni wohl auf Zürichdeutsch gesungen. Die SRG, zusammen mit einer Unzahl von Schulmeistern, tut alles, um diese Entwicklung zu fördern. Wäre es nicht an der Zeit zu erkennen, dass Deutsch nicht nur die Sprache der Nazis, sondern auch jene Goethes, Gotthelfs und Grillparzers gewesen ist? Allein, als ich mich kürzlich wie eh und je weigerte, ein Interview in Dialekt zu geben, wurde mir von der betreffenden SRG-Journalistin in unendlicher Weisheit wörtlich geantwortet, die schweizerischen Hausfrauen seien zu dumm, um Schriftdeutsch zu verstehen...

2. Die in Genf akkreditierten Kollegen - und die kommunistischen mit kaum verhohlener Freude - sind stets wieder erstaunt ob des tendenziösen Charakters der Berichterstattung des deutschschweizerischen Fernsehens. Auch diese Feststellung kann ich meinen Gesprächspartnern gegenüber zu meinem Bedauern nicht dementieren. Hierbei zeigt sich der tendenziöse Charakter nicht in langen politischen Tiraden, sondern in einer Aneinanderreihung ungezählter kleiner Details der Darstellungsweise. Ich nenne nicht die umstrittene Berichterstattung über die Zürcher Unruhen und auch nicht die skandalöse Darlegung der Affäre Roche/Adams, sondern ein kleines Beispiel unter tausenden: Der Nachrichtensprecher berichtet über einen Krawall in einer deutschen Stadt, indem er feststellt, dass dieser durch das Eindringen der Polizei in ein besetztes Haus verursacht worden sei. Zehn Sätze später wird beiläufig beigefügt, dass sich im besagten Haus ein namhaftes privates Waffen- und Sprengstoffarsenal befunden habe. Durch die missbräuchliche Anwendung des Verursachungsbegriffs (die schon einem 14jährigen Schüler als Denkfehler angekreidet worden wäre) wird die Schuld klarerweise der Polizei in die Schuhe geschoben, während der Nachrichtensprecher eine offensichtliche Missinformation auf seine Pressefreiheit abzustützen vermag.

Eine solche Meinungsmanipulation, die von einer grossen Zahl verantwortungsbewusster Eidgenossen mit wachsender Sorge verfolgt wird, sollte alle im Bundesrat vertretenen Parteien im höchsten Masse beunruhigen. Zwei jüngere Fernsehjournalisten, beide nicht etwa Rechtsanalphabeten, sondern Mitglieder der Sozialdemokratischen Partei, haben mir kürzlich unabhängig voneinander und aus eigenem Antrieb bestätigt, dass die durch einige extremistische oder gesellschaftsfrustrierte Journalisten vorgenommene Informationsverfälschung in den Details eine erschreckende Systematik angenommen habe, dies von Seiten einer politischen Monopolanstalt. Es sei in Klammer beigefügt, dass diese Monopolanstalt im angeblichen Interesse

des Konsumentenschutzes nicht müde wird, die Konsumgüter einer kritischen Prüfung zu unterziehen, gleichzeitig aber höchst gereizt reagiert, wenn die Konsumenten der SRG-Programme ihrerseits ihre Interessen wahrzunehmen beginnen.

Dass der bisherige Monopolcharakter des Fernsehens von gewissen Journalisten - keineswegs von allen - einseitig zur politischen Desinformation missbraucht wird, ist offensichtlich: Man muss blind und taub sein, dies nicht zu erkennen. Dieser Umstand ist an sich keineswegs erstaunlich. Es genügt, einige Seiten totalitärer Lehrbücher zu lesen, um daran erinnert zu werden, dass der Weg über die Schulen und Massenmedien geht. Was für mich und meine diplomatischen Kollen in Genf, welche die schweizerische Szene kennen, jedoch schlechterdings unfassbar ist, ist, dass ein offensichtlich im christlichen Abendland verankerter Politiker und Demokrat vom Scheitel bis zur Sohle wie Prof. Schürmann, dessen erfolgreiche Laufbahn und hohe Intelligenz der Eidgenossenschaft zur Zierde gereichen, solche Praktiken nicht erkennt, und wenn er sie erkennt, nicht wirkungsvoll im Interesse der tatsächlichen Berichterstattung einschreitet. Ich verkenne keineswegs das Paradox jeder Demokratie, dass diese auch jenen die Redefreiheit einräumt, die sie zu zerstören beabsichtigen. Allein, dieses Paradox erhält im Rahmen einer weitgehenden Monopolanstalt eine andere Dimension. Es ist in der Sorge um die Wahrung der Pressefreiheit, dass ich mich gegen den Missbrauch dieser Freiheit durch ein mit demokratischen Mitteln nicht oder kaum kontrollierbares institutionelles Monopol wehre.

Ich habe mir lange überlegt, ob ich im Interesse der Aufrechterhaltung meiner guten Beziehungen zu Professor Schürmann der heutigen Sitzung fernbleiben soll. Doch erschien mir meine (von mehr und mehr Leuten geteilte) Besorgnis als zu gewichtig, als dass ich die Gelegenheit dieser Aussprache hätte vorbeigehen lassen können.

Botschafter Hegner:

In den USA, die das Epizentrum der von Generaldirektor Schürmann dargestellten Entwicklung sind, sind die Medien nicht auf das Gemeinwohl, sondern ausschliesslich auf den Wettbewerb ausgerichtet. Das bewirkt, dass wir immer mehr ein stark nivelliertes, schlechtes Fernsehprogramm haben. Wir haben technisch hervorragend gemachte Nachrichten, aber der Horizont ist sehr beschränkt. Die Ostküste der Vereinigten Staaten wäre ein interessantes Zielgebiet für Sendungen über die Schweiz. Leider liegt aber dieser grosse Markt praktisch brach. Die Botschaft stellt ihre Dienste zur Verstärkung der schweizerischen Präsenz an den ostamerikanischen Bildschirmen gerne zur Verfügung.

Botschafter Stauffer:

RSI ist ein wichtiges Element für die Präsenz der Schweiz im Ausland. Leider ist die Wirkung im Abnehmen begriffen und zwar sowohl relativ, als auch absolut. Relativ, weil die Konkurrenz weltweit erstarkt ist (BBC World Service, Deutsche Welle), absolut, weil die schweizerischen Sendeanlagen überaltert sind. Massnahmen zur Verbesserung dieser Situation sind unbedingt erforderlich. Wer eine Botschaft unseres Landes in die Welt hinaustragen will, muss auch die Mittel wollen!

Botschafter Kamer:

Ich schliesse mich den Ausführungen der Herren Stauffer und Langenbacher an. Ich begrüsse die geplanten Senderstärkerverbesserungen. In Kuba wird RSI jeweils abends zwischen 6 und 7 Uhr empfangen, wenn überhaupt. Zu dieser Zeit wird das Europabulletin gesendet, was bedeutet, dass wir durch RSI leider nicht vollständig über die Weltereignisse informiert sind.

Botschafter von Schenk:

RSI wird in Westafrika von den Auslandschweizern sehr geschätzt. Man kann bei den Schweizern in Ghana eine fast 100-prozentige Einschaltquote feststellen. Austauschprogramme mit Entwicklungsländern sind nur möglich, wenn sie gratis sind. Mit den Aussagen meines Kollegen Blankart bezüglich des Schweizerdeutschen bin ich nicht einverstanden. Ich schätze und liebe meine Muttersprache und fühle mich beleidigt.

Botschafter Erni:

Ich möchte noch kurz das Deontologische ansprechen. Wir sind froh, dass die SRG ihren Informations- und Bildungsauftrag ernst nimmt. Die Ausbildung der Schweizer ist eine wichtige Komponente im Konkurrenzkampf, sowohl im wirtschaftlichen, als auch im moralischen Bereich. Der Bildungsauftrag ist deshalb so wichtig, weil eine Individualisierung unbedingt notwendig ist. Der einzelne Bürger muss dazu erzogen werden, selber zu denken. Für die Praxis meine ich, dass es wichtig wäre, dass der Kurzwellendienst mehr in Englisch senden würde.

M. l'Ambassadeur Pictet:

Une des facettes de ma mission à Genève est de représenter aussi le pays-hôte. En un peu plus de deux ans et demi que je suis à Genève, je peux compter sur les doigts de la main les quelques plaintes ou plutôt remarques que m'ont fait mes collègues (environ 122 ou 123 chefs de missions étrangères). Ces remarques concernaient plutôt la presse écrite que la SSR. La seule exception qui a créé quelques difficultés est l'émission sur les arméniens. Même mon collègue turc a reconnu que cette émission avait peut-être fait plus de bien à la cause turque qu'à la cause arménienne. Le comité diplomatique qui est chargé des relations avec le pays-hôte, a exprimé plusieurs fois le vœu qu'il y ait un programme en anglais qui puisse être capté

à Genève. J'ai appris avec grand plaisir qu'il est prévu d'introduire un tel programme à titre expérimental dès le mois de novembre. Un autre vœu de toute la communauté anglophone à Genève serait d'avoir un créneau anglais à la télévision.

Botschafter Hummel:

Zunächst möchte ich zwei Fragen stellen: Wie stellt sich aus der Sicht des Generaldirektors der SRG die Problematik einer sogenannten neuen internationalen Informations- und Kommunikationsordnung? Welchen Beitrag könnte die SRG im Medien-sektor zur Hilfe an Entwicklungsländer leisten? Die Schweiz bezeugt ja immer wieder ihre Hilfsbereitschaft in diesem Bereich.

Zum Kurzwellendienst möchte auch ich meiner Ueberzeugung Ausdruck geben, dass er einem ausserordentlichen Bedürfnis entspricht. Jedoch hängt die Zukunft des KW-Dienstes nicht nur von seiner Sendestärke ab, sondern ebensowohl von der Qualität seiner Mitarbeiter.

Im übrigen unterstütze ich in Fragen des Schweizerdeutschen die Ansichten von Botschafter Blankart.

Generaldirektor Schürmann:

Die SRG begrüsst Kritik. Wir sind ja keine Exzellenzen und wissen, dass wir das ungeliebte Kind der Nation sind!

Die Diskussion hat erfreulicherweise bestätigt, dass RSI eine hohe Bedeutung beigemessen wird. Die technischen Probleme des KW-Senders sind nunmehr rasch zu lösen. Auch die Finanzierung von RSI muss neu geregelt werden (ca. 10 Mio Franken pro Jahr). Der Bundesrat ist bereit, die Frage der Finanzierung zu prüfen. RSI steht im Dienste unserer Aussenpolitik, und es ist nicht richtig, dass der schweizerische Konzessionär dafür bezahlen muss.

Herr Grübel, die Frage nach dem Einfluss der Medien auf die gesellschaftliche Entwicklung ist eine Gretchenfrage. Das Fernsehen ist wie ein Dorfplatz. Es hat eine integrative Funktion für die Gesamtheit der Nation. Dass dabei einzelne Sendungen oder Aussagen ins Kreuzfeuer der Kritik geraten, ist unvermeidlich. Allerdings glaube ich, dass der Einfluss des Fernsehens auf die Meinungsbildung überschätzt wird. Die Einschaltquoten zeigen, dass die unterhaltenden Programme grossen Zuspruch finden. Auch bei politischen Sendungen hängt der Erfolg von einer gewissen intellektuellen Munterkeit ab. Auffällig ist, dass sich die Probleme der SRG (Beschwerden wegen Konzessionsverletzungen) auf das deutschschweizerische Fernsehen konzentrieren.

Zu den pointiert formulierten Anklagen von Botschafter Blankart ist folgendes zu sagen: Der Gebrauch des Schweizerdeutschen entspringt nicht einem Chauvinismus. Es handelt sich vielmehr um ein geflissentliches Sich-distanzieren von der grossen Republik. Die Identifikation mit der eigenen Region wird durch den Gebrauch des Schweizerdeutschen gefördert, wenn auch zugegebenermassen zu Lasten der Integration der verschiedenen Sprachregionen. Es ist ein Mythos zu glauben, die Schweizer seien dreisprachige Leute. Das Lokale dominiert und wird mehr und mehr dominieren. Beim Lokalradio besteht geradezu die Gefahr des Abgleitens in den Partikularismus.

Zur Kritik bezüglich Objektivität des Schweizer Fernsehens - sagen Sie Deutschschweizer Fernsehen, dann bin ich schon eher einverstanden - glaube ich sagen zu können, dass sich einiges verändert hat. Die Programmgrundsätze werden von Amtes wegen, d.h. durch die zuständigen und verantwortlichen Chefs, durchgesetzt. Mittelfristig gibt es nur eine Lösung: die seriöse Ausbildung. Deshalb die Medienschule, die wir mit aller Energie vorantreiben. Die Zeitungsverleger machen mit, der Journalistenverband macht mit, und wir sind dabei. Eine solche Schule verbreitert die Rekrutierungsbasis.

Die Zusammenarbeit mit Entwicklungsländern ist uns ein wichtiges Anliegen. Wir wären für vermehrte Information durch unsere Botschaften in diesem Bereich dankbar. Nach den Erfahrungen mit technischer Hilfe für einen Golfstaat gehen wir daran, eine Consultant-Abteilung in unserem Haus einzurichten, sowohl für die Lokalkonzessionäre als auch für die Bedürfnisse der Entwicklungsländer.

Quant à la question de M. l'Ambassadeur Pictet concernant les émissions en anglais, je peux vous répondre que nous avons soumis la demande relative au Département compétent. Je sais que le DFAE et la ville de Genève nous soutiennent dans notre tentative de faire des émissions en anglais pour une période d'essai de cinq mois. Nous espérons pouvoir commencer ces émissions dans deux mois.

M. Curchod:

En réponse à la question de l'Ambassadeur Langenbacher souhaitant plus de correspondants suisses dans les émissions de RSI, je dois dire que je partage entièrement ses vœux. Nous sommes pourtant limités dans nos moyens et c'est bien la raison pourquoi nous retransmettons pour l'Afrique le "Echo der Zeit" avec des correspondants de la radio alémanique. Pourtant, lorsque nous faisons les choses nous-mêmes, nous n'utilisons en principe pas de correspondants étrangers. Je signale que le bulletin d'information en espagnol est complet.

Herr Riva:

In den USA besteht die Schwierigkeit darin, dass es mit Ausnahme von BBS ja kommerzielle Stationen sind, mit denen wir grundsätzlich nur kommerzielle Beziehungen haben können. Es bestehen beschränkte Möglichkeiten mit dem Koko-Katalog, andere Möglichkeiten bedürfen einer gewissen Organisation. Die SRG ist gerne bereit, bei einem der Schweiz gewidmeten Fernsehprogramm an der amerikanischen Ostküste mitzuwirken, wenn sie auf die Mitfinanzierung der Schweizer Industrie oder anderer interessierter Kreise zählen kann.